

René Sedes

**UNE PETITE MAISON
DANS UN TRIANGLE**

Il était une fois les auberges de jeunesse...

Préface d'Albert Jenger



Autoédition

Du même auteur:

De plume, de papier et de plomb. Termes usuels de rédaction, de mise en page et d'imprimerie (autoédition 1991). *Épuisé.*

Ceux du 13. Histoire d'une cité d'HLM (autoédition 1994).

En préparation

Histoire de l'intégration professionnelle des travailleurs handicapés.

© René Sedes 13, rue de Châtillon 92170 Vanves.

mise sur le net en mai 2014 par Daniel Bret

Anaaj Rhône-Alpes, Aix-les-bains

(table des matières interactive sur le net, cliquer sur le numéro de page renvoi au chapitre concerné)

<i>Préface d'Albert Jenger</i>	5
Un peu d'histoire en guise d'introduction...	6
CHAPITRE PREMIER : À LA DÉCOUVERTE DES AJ	10
<i>Prélude à une longue aventure</i>	10
<i>Biquette ou la tentation</i>	13
<i>Jeunes du monde entier : Salut</i>	18
CHAPITRE II : LE GROUPE ISSY-STOP	24
<i>Les ajistes au théâtre municipal</i>	24
<i>Une confrérie rigide et généreuse</i>	28
<i>Un style de vie</i>	30
CHAPITRE III : L'AUBERGE DE MONDE VILLE	33
<i>Une maison communautaire</i>	33
<i>Un village paisible aux humeurs imprévues</i>	36
<i>La gestion directe</i>	38
CHAPITRE IV : VACANCES CATALANES EN AJ	42
<i>Une auberge dans une baraque à outils</i>	42
<i>Du château des Templiers à l'excursion chez Franco</i>	46
<i>D'Andorre, au relais du bout du monde</i>	50
CHAPITRE V : VERS LES RESPONSABILITÉS	54
<i>La fête des auberges</i>	58
<i>Le congrès de Montesson-Laborde</i>	59
<i>Des réunions nocturnes à l'Appel de Stockholm</i>	63
<i>La Douve ou la fin d'une époque</i>	67
ÉPILOGUE	71
TABLE DES MATIÈRES	73

René Sedes

Une petite maison dans un triangle
Il était une fois, les auberges de jeunesse...

A Robert Lécuyer, mon vieux compagnon des belles années, mais aussi à Claude,
à la Bouffarde, à la Régie, à Figaro, à Yannick, à Jean-Loup, à Marie-Lou, à Maryse
et à tous mes copains des AJ...



Préface d'Albert Jenger

Dans le temps présent, il est souvent question du devoir de mémoire et l'on ne peut que s'en féliciter. Avec le livre de René Sedes, je serais tenté de dire qu'il s'agit aussi du plaisir de la mémoire. En effet, ces pages, qui nous content avec humour et nostalgie sa découverte des auberges de jeunesse, viennent rappeler à ceux qui ont connu "l'ajisme" de vieux et chers souvenirs.

Notre Mouvement n'est pas né par hasard. Il a été le produit longuement mûri de l'évolution de notre société dont les jeunes aspiraient à la fois à retrouver pour leurs loisirs une vie plus saine au contact de la nature et à bâtir une cité plus juste et plus fraternelle. En France, le Mouvement s'est inscrit dans la tradition des combats de la gauche. Il a connu toutes les vicissitudes et tous les drames de notre pays, jouant son rôle, modeste certes, mais combien précieux dans l'évolution des mentalités, des comportements et des structures. Comme nos aînés qui nous ont inspirés, nous voulions refaire le monde. Et pour prouver que cela était possible, nous construisions et nous gérons nos auberges et les multiples activités auxquelles elles donnaient lieu.

J'ai eu le bonheur de vivre pleinement l'ajisme dans ce qu'il avait de meilleur, à tous les niveaux de l'organisation, de 1937 à 1954. Avec le Centre laïque des auberges de la jeunesse à la grande époque des congés payés. Puis, avec les Camarades de la Route qui furent pendant la guerre un véritable défi. Enfin avec les structures nouvelles et changeantes mais combien dynamiques des années enthousiastes de l'après-guerre à la création de la Fédération nationale dont parle longuement René. Et j'ai eu aussi la chance de connaître trois de nos grands pionniers. Richard Schirmann, fondateur de la première auberge de jeunesse en Allemagne en 1907. Marc Sangnier, créateur de la première auberge française en 1929, enfin Cécile Grunebaum-Ballin, secrétaire générale du CLAJ jusqu'en 1940.

Aujourd'hui, l'on peut dire que notre Mouvement dans les formes diverses qui furent les siennes, a pris largement part à la transformation de la société. Qui de nos jours oserait mettre en cause le principe de la mixité pour lequel nous avons dû nous battre pendant de longues années ? Et celui de la laïcité dont la droite elle-même a découvert les vertus par peur des intégrismes... Dans les mouvements de mai-juin 1968, dont on a abondamment célébré le 30 anniversaire, nous avons reconnu des pulsions qui étaient jadis les nôtres. Lorsqu'il bat pour un idéal, le cœur de l'homme s'exprime toujours avec la même générosité et le même enthousiasme, quelles que soient les époques.

Si les auberges de jeunesse existent encore, l'ajisme tel que nous l'avons connu a disparu. Mais les valeurs qui étaient les siennes demeurent et des jeunes sont là pour les exprimer.

Albert Jenger. Président de la Fédération nationale des auberges de jeunesse (1950-1954).

Un peu d'histoire en guise d'introduction...

Au début du siècle, pour échapper au mal de vivre des cités industrielles d'outre-Rhin, des bandes de garçons et de filles quittent leurs logis insalubres, les fumées d'usines et la pollution ambiante pour parcourir la campagne et retrouver la nature. Ils se qualifient eux-mêmes de *Wandervögel*, « Oiseaux migrants ». Au cours de leurs pérégrinations, ils dorment là où ils le peuvent, dans les bois ou dans les granges de fermes.

Un instituteur, Richard Schirmann, observe ce phénomène avec attention et sympathie. Pendant les vacances de 1907 il transforme son école en lieu d'hébergement provisoire pour ces voyageurs révoltés mais pacifiques, leur assurant ainsi un moyen d'hébergement sûr. C'est un succès et il lui vient l'idée de créer des structures spéciales et permanentes pour accueillir cette jeunesse ardente et généreuse qui veut aller à la découverte du Monde. En 1911 il ouvre la première *Jugendherberge* (auberge de jeunesse).

Installée dans le château médiéval de Burg Altena, en Westphalie, la première « JH » lui sert de prototype. De vastes dortoirs pour les garçons et d'autres pour les filles, une salle à manger commune, des cuisines bien équipées, des sanitaires avec douches et une bagagerie où, dès l'arrivée, on laisse sacs à dos et chaussures de marche, sont les parties constitutives du « Burg » que l'on retrouvera dans toutes ces maisons innovantes pour ne pas dire révolutionnaires. Mais il y a aussi la salle de veillée, dotée d'une grande cheminée où après le repas du soir tous ces jeunes se réunissent en un seul groupe pour discuter et entonner les chansons du folklore germanique. La plus grande liberté est de mise dans cette communauté éphémère où l'on ne reste que trois jours au maximum, pour favoriser le voyage, à pied naturellement, tous les moyens mécaniques étant proscrits, à l'exception des bicyclettes. On va et on vient à sa convenance, chacun étant maître de son itinéraire. On prend ses repas en commun ou on les prépare soi-même, mais en contrepartie, la règle du jeu est sans dérogations. Les horaires sont stricts : fermeture de l'auberge à 22 heures, l'alcool et le tabac interdits et tout le monde prend sa part dans le nettoyage et l'entretien de l'auberge, de la vaisselle au lavage du plancher, ainsi que le font les matelots sur un navire...

Deux personnages sont la cheville ouvrière de l'ensemble : *l'Herbergsvater* (père-aubergiste) et *l'Herbergsmutter* (mère aubergiste). Ils sont à la fois parents, comme leur nom l'indique, mais aussi directeurs, conseillers, animateurs et arbitres. Leur autorité est incontestable et incontestée dans la vie de la maison, dans son organisation et ses activités : ce sont les gardiens de la règle du jeu. A l'origine, il s'agissait souvent d'instituteurs, mais plus tard ce rôle sera joué par d'anciens usagers gagnés par l'âge mais désirant assurer la pérennité de l'institution. L'idée même d'auberges de jeunesse impliquait la constitution d'un réseau d'installations permettant d'aller d'un point à un autre pour découvrir des contrées toujours nouvelles. C'est ce qui se produisit très vite, les châteaux ne manquant pas sur les bords du Rhin, de la Moselle ou du Danube, dans le massif de l'Eifel ou les vallées du Wurtemberg. L'on prit bien soin d'implanter ces « hostelleries » à distance d'une journée de marche de l'une à l'autre, c'est-à-dire 15 à 30 kilomètres...



Burg Altena

La première guerre mondiale interrompit ce mouvement prometteur, mais les armes tues, l'expansion des «AJ» reprit de plus belle dans la direction voulue par son fondateur : les routes du monde devaient s'ouvrir à tous les jeunes. Après l'Allemagne, le mouvement s'étendit à l'Europe centrale, aux traditions anciennes de randonnées et de longues promenades sylvestres, comme en Autriche avec la puissante association des *Naturfreunde* (Amis de la Nature), précurseurs lointains du mouvement écologiste, puis aux pays scandinaves et anglo-saxons. D'ailleurs, la conjoncture s'y prêtait, la *der des der* (la dernière des dernières guerres...) venait de finir et la Société des Nations, par son pouvoir universel allait donner au genre humain une période indéfinie de paix, de prospérité, d'harmonie et de fraternité, les conflits étant désormais impossibles, grâce aux vertus conjuguées du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, de la sécurité collective et de l'arbitrage pacifique des différents internationaux réglés jusqu'alors à coups de canons...

C'est dans cet état d'esprit, généreux mais excessivement optimiste, comme l'avenir ne tardera pas à le démontrer, que les auberges de jeunesse apparurent en France, à l'initiative de Marc Sangnier, militant catholique d'action sociale, qui organisa en 1929 à Bierville, en Seine-et-Oise, une rencontre entre des jeunes Allemands des *Jugendherbergen* et des jeunes Français, attirés par cette idée. Pour Marc Sangnier, en dehors du désarmement, la condition du maintien de la paix, en Europe du moins, était la réconciliation franco-allemande, qui devait d'abord être le fait des jeunes de ces deux nations (idée reprise par d'autres, trente ans plus tard, après un conflit mondial succédant malheureusement à la *der des der*...). Par ailleurs, il était séduit par l'œuvre de Richard Schirrmann et pensait qu'elle pouvait s'étendre à la France et contribuer ainsi à la réalisation de son idéal pacifiste. De ce rassemblement naquirent à la fois la première auberge de jeunesse dans ce

pays, l'Épi d'or, qu'il installa dans sa propriété et la première organisation, la Ligue française pour les auberges de la jeunesse.

La France étant, comme on le sait, un pays où la différenciation va de soi, les organisations laïques créèrent en 1933 un mouvement semblable, aux buts pratiquement identiques et où les instituteurs jouèrent un rôle déterminant : le Centre laïque des auberges de jeunesse, la « Ligue » leur paraissant un peu trop proche des milieux confessionnels pour pouvoir jouer un rôle vraiment universel. En raison de la conjoncture économique et de la situation sociale d'alors, le développement des auberges de jeunesse en France, pour la LFAJ comme pour le CLAJ demeura médiocre jusqu'à « Juin 36 » où l'esprit de liberté, l'instauration des congés payés et de la semaine de quarante heures, réunirent les conditions nécessaires à leur épanouissement.

Léo Lagrange sous-secrétaire d'État aux sports et aux loisirs du gouvernement du Front populaire, saisit d'emblée toute l'importance que représentaient les « AJ » le sigle s'impose à cette époque pour la réalisation de l'ambitieuse politique sociale du nouveau pouvoir, notamment en direction de la jeunesse, tant par les possibilités matérielles qu'offraient le réseau d'auberges naissant que par l'esprit « plein air », de renouveau et de fraternité qui y régnait. Qualifié cruellement de *ministre de la paresse* par ceux-là mêmes qui se délecteront plus tard à Vichy, à Paris et ailleurs, de la défaite de 1940, il contribua puissamment et personnellement à leur essor, par le financement d'installations nouvelles et l'amélioration de celles existant, mais en fournissant également des aides importantes aux innombrables clubs d'usagers qui se développent, en métropole comme dans l'« Empire », Afrique du Nord particulièrement, mais aussi à un degré moindre en Afrique noire et en Indochine. Il déclare : *Aux jeunes, il ne faut pas tracer un seul chemin, il faut ouvrir toutes les routes* et affirme : *Il faut mettre le bonheur à l'ordre du jour*. Quittant ses responsabilités ministérielles en raison des aléas de la vie politique, il deviendra d'ailleurs président du CLAJ.

1936-1939 fut une époque riche à bien des égards. L'enthousiasme régnait en maître et « escalader le ciel » était une tâche paraissant tout-à-fait réalisable... Époque aussi d'éclosion d'AJ de toutes sortes (plus d'un millier...) installées dans les édifices les plus divers : fermes abandonnées, églises, prisons et châteaux désaffectés, mas en ruines, baraquements et écoles, le tout dans un incroyable tourbillon de théories, d'expériences culturelles et d'organisation, à côté desquelles, avec le recul, celles de Mai 68 paraissent banales et timorées... Au cours de leurs vacances en forme d'aventures, les ajistes découvrent les forêts d'Ile-de-France, mais aussi la Bretagne intérieure, l'Auvergne profonde et la Haute-Provence. Là, tout particulièrement, Jean Giono exerce une influence importante et suscite bien des adeptes. On pratique l'étude du milieu à partir d'enquêtes, on se fonde dans le monde rural, on aspire à un retour vers la nature avec ce que cela a parfois d'illusoire, d'irrationnel et d'artificiel. Le tourisme culturel et les vacances vertes d'aujourd'hui trouvent sans doute là leurs lointaines origines... Ce tumulte créateur fut fertile et riche de générosité, de dévouement et de désintéressement.

C'est à ce moment-là que les auberges de jeunesse en France, mais également en Wallonie se caractérisent par la prise en charge et la gestion de leur mouvement par les jeunes eux-mêmes. En ce sens, elles se distinguèrent toujours de celles des autres pays par leur fort contenu éducatif et culturel et par l'affirmation de principes révolutionnaires pour l'époque et qui le sont encore aujourd'hui à bien des égards *internationalisme, démocratie, laïcité, gestion par les usagers et mixité*. En quelque sorte l'idée initiale de Richard Schirrmann fut développée par les ajistes français de 1936 et par ceux qui leur succédèrent.

De l'autre côté du Rhin, l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler et la mise en place d'une dictature nationale-socialiste, reposant entre autres et déjà sur l'inégalité des races, placèrent les auberges de jeunesse allemandes sous la tutelle idéologique du régime, dévoyant ainsi complètement l'œuvre de

Richard Schirmann. La Société des Nations, par son impuissance, ne put empêcher la seconde guerre mondiale d'éclater, bien que celle-ci se soit fait annoncer longtemps à l'avance et le mouvement ajiste fut contraint d'attendre des jours meilleurs pour poursuivre sa mission.

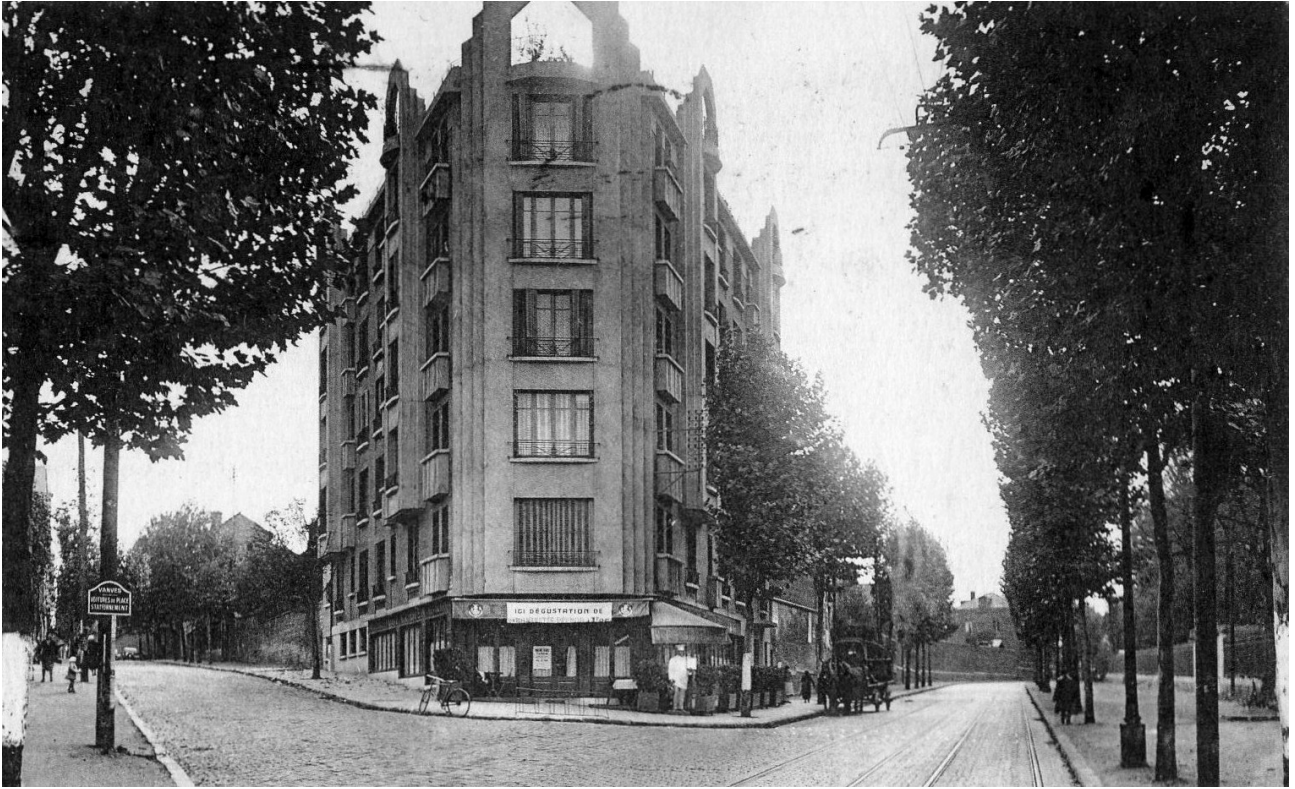
Après la défaite de 1940 et l'occupation allemande qui s'en suivit, les auberges de jeunesse reprirent leur activité, plus ou moins clandestinement dans la zone occupée et de manière ouverte dans la zone libre. Bien que nombre de leurs animateurs aient été peu suspects de sympathie pour la *Révolution nationale* du maréchal Pétain, elles furent acceptées, sinon encouragées dans leur action, après de longues négociations et une stricte remise aux normes.

Malheureusement le mouvement était désormais coupé en deux les *Auberges françaises de la jeunesse* (organisme technique) et les *Camarades de la route* (mouvement d'usagers), les « AFJ » assujettissant toutefois ces derniers. Dans cette situation incommode, les deux entités, mais plus particulièrement la seconde, accueillirent des militants d'éducation populaire, de partis et de syndicats, ne trouvant plus à exercer la moindre activité du fait du régime en place.

Grâce à cet apport aux ajistes d'avant-guerre, il se constitua un ensemble remarquable et riche de réalisations pour un futur d'espérance, encore que dans l'expression, le demi-mot, l'allusion, la parabole et le sous-entendu étaient évidemment de règle...

A la Libération, comme l'ensemble de la société française, les AJ connurent les espoirs déçus, les tumultes, les crises et les déceptions de toutes sortes. Les « lendemains qui chantent » se faisant un peu trop attendre, la fracture héritée du régime de Vichy perdura, générant une profonde division du mouvement selon des clivages politiques et confessionnels, entraînant à la fois une dispersion des efforts et de durs antagonismes qui persistèrent jusqu'en 1956 où, laborieusement, l'unité fut réalisée pour l'essentiel avant d'être officialisée en 1958.

Une petite maison dans un triangle, se situe au début des années cinquante. C'est l'évocation de l'itinéraire d'un adolescent à travers cette époque, et celle d'un groupe « ajiste » de la banlieue sud de Paris, encore un peu provinciale à ce moment-là, avec ses petites industries et ses artisans, ses ruelles étroites, sa *zone*, ses pavillons *Loucheur* et ses longs murs gris protégeant de mystérieux domaines banlieue que nous voulions quitter chaque fois que possible pour parcourir le monde, comme l'avait souhaité Richard Schirmann en créant les auberges de jeunesse.



CHAPITRE PREMIER : À LA DÉCOUVERTE DES AJ

*Revoir Paris, un petit séjour d'un mois,
Revoir Paris et me retrouver chez moi.*

Prélude à une longue aventure

Après un long séjour dans le Roussillon dû à la guerre, ma famille se retrouva en 1947 à Vanves, dans la banlieue sud de Paris. Mon frère, nommé à la Poste de cette commune, avait trouvé de quoi nous loger grâce à l'obligeance d'un de ses collègues. Je fis ma dernière année de scolarité dans un cours complémentaire où je m'ennuyais beaucoup. J'avais le projet de m'orienter vers les arts plastiques, mais des nécessités familiales m'obligèrent à y renoncer et, muni de mon certificat d'études primaires, il me fallut chercher rapidement un travail.

C'est ainsi qu'à quinze ans, après avoir passé des tests psychotechniques m'indiquant un avenir radieux dans l'« Univers de Gutenberg », j'entrais au Service technique central du cadastre, boulevard Pereire, dans la 17^e arrondissement, comme « Imprimeur-compositeur-manœuvre catégorie 1 ». L'univers en question s'ouvrait donc devant moi, mais par une très petite porte...

Il s'agissait d'assurer l'impression des plans cadastraux de toutes les localités de France, à partir d'un procédé typographique particulier ne nécessitant qu'un personnel peu qualifié, ce qui était mon cas. La production était lente et les plans des 36 000 communes de France devant être régulièrement remis à jour, l'ouvrage n'avait pas de limites visibles et le chômage fort peu probable... Le personnel de mon atelier n'était pas banal on y trouvait un chanteur lyrique et un comédien en quête permanente de contrats plus ou moins éphémères et illusoire, un Alsacien

« malgré-nous » ayant fait la guerre sur le front de l'Est dans les rangs de la *Wehrmacht*, lourd de souvenirs qu'il évoquait rarement et un ancien fusilier marin de la France Libre, un Polonais déporté du travail qui nous racontait parfois ses beuveries à base d'alcool à brûler aromatisé au sirop de cerise, les soirs de déprime dans les baraques d'Allemagne. Il y avait encore un jeune Corse aux allures ondoyantes et aux activités un peu louches et un ex-boxeur poids plume ayant abandonné le noble art après que son nez eut été transformé en pied de marmite. Enfin quelques personnages moins typés, mais dont la mouise n'en était pas moins réelle, complétaient le tout. Bref, nous étions un échantillon assez représentatif des dégâts causés par la guerre.

Étant de loin le plus jeune de cette troupe pittoresque, je fus adopté comme une sorte de mascotte de l'atelier, objet de l'attention et de la sympathie de tous avec ces marques de délicatesse bourrue propre à la classe ouvrière. Chacun étant affublé d'un sobriquet, j'héritais de celui de « Totor », mes compagnons s'étant imaginés, pour une énigmatique raison, que je me prénommais Victor.

Notre équipe était très soudée et c'était appréciable à une époque où les conditions de vie et de travail étaient difficiles : transports insuffisants, restrictions de toutes sortes, coupures de courant électrique répétées (on disait « délestages » pour en amoindrir l'importance : la langue de bois technocratique existait déjà...). A la vérité ces pannes d'électricité nous réjouissaient au plus haut point, car les arrêts de production ainsi occasionnés nous permettaient de lire en toute quiétude ou de faire de frénétiques parties de belote et de barbu. Nous profitions aussi de cette obscurité relative pour falsifier des tickets de rationnement de pain, transformant les vignettes de 125 grammes en 175 grammes, au prix de manipulations compliquées, délicates et laborieuses ; c'est dire combien le morceau de baguette était précieux... Cette activité modérément délictueuse était d'ailleurs un comble pour un service de l'État dépendant du ministère des Finances qui, précisément, délivrait les cartes d'alimentation...

Au total le rendement était médiocre, mais le salaire l'était aussi et nous participions au relèvement de la Nation à notre rythme, c'est-à-dire appliquant sans le connaître mais avec ardeur, l'axiome de Jacques Prévert selon lequel, il fallait *Vingt fois sur le métier remettre son ouvrage à demain si l'on ne vous paie pas le salaire d'aujourd'hui*. A l'heure du déjeuner, les gamelles sortaient des sacs et des musettes. Elles étaient peu fournies en ces temps de pénuries persistantes, et nous mangions sur les plateaux des machines, protégées par des « macules » en papier en guise de nappes. Le décor manquait de chaleur, mais nos discussions animées à propos de tout et de rien, compensaient la pauvreté du lieu et la frugalité du fricot. Comme nous disposions à midi de deux heures de pause, je liquidais assez rapidement ma très fréquente gamelle de *pommes-de-terre-aux-œufs-durs-à-la-sauce-tomate*, et quelque jour de liesse mémorable, un bœuf bourguignon, pour aller explorer notre arrondissement bourgeois. Je découvrais, au fil des pas, les avenues et les places autour de Wagram, Courcelles, Villiers et Malesherbes, m'offrant, les jours de grande pénurie, un repas de vitrine devant quelque devanture de charcutier, humant les odeurs des préparations venant du sous-sol tout en admirant les compositions alléchantes à base de gelée et de mayonnaise, voisinant les jambons d'York, les pâtés à la pistache et les plats de macédoine à la rémoulade. En été, me donnant l'impression d'être « quelqu'un », je m'arrêtais parfois à la terrasse d'un café de l'avenue Niel pour boire un grand Vittel-cassis avec glaçons en regardant passer les gens, admirant les magnifiques et toutes nouvelles « 4 CV Renault », habillées de gris et de beige, véhicules qui me faisaient rêver mais étaient hors de ma portée pour une période indéterminée¹.

¹ Ces audacieuses nouveautés n'avaient pour teinte que du bleu-gris et du beige sable provenant de peintures récupérées sur les stocks abandonnés par la Luftwaffe ci l'AfrikaKorps : même l'industrie automobile « raclait les fonds de tiroirs »

Malgré une pauvreté sournoise et tenace, je n'étais pas trop mécontent de mon sort et, pour tout dire, heureux de gagner ma vie, ce qui était déjà beaucoup. Ma première feuille de paye me causa un sentiment de grande fierté. Je me sentais libre, indépendant, ne devant rien à personne (ou presque...) et les améliorations apportées progressivement à la vie quotidienne dans les transports en commun, la protection sociale, l'information, le ravitaillement, contribuaient à nourrir un optimisme que renforçait encore mon jeune âge...

A la fin du travail, je prenais l'autobus 94 jusqu'à la Gare Montparnasse pour regagner Vanves et notre logis de la rue de Châtillon. Nous habitions dans une cité d'habitations à bon marché, ancêtres des HLM actuels, confinés dans une chambre que nous sous-louait, en dépit des règlements, une ancienne chanteuse lyrique qui avait connu ses heures de gloire comme infirmière pendant la guerre de 1914. Elle avait adopté le rythme de vie des chauves-souris et développait une activité nocturne stupéfiante, nous réveillant plusieurs fois par nuit, pour nous demander l'heure, ce dont elle se moquait probablement comme de Colas-Tampon. Il lui arrivait aussi d'entonner dans le calme nocturne quelques airs extraits des *Mousquetaires au couvent* ou des *Cloches de Corneville*. Enfin, sur le coup de trois heures du matin elle partait promener son chien, un papillon hollandais à l'humeur maussade, avant de se coucher jusqu'à midi. En dehors de ces manies un peu agaçantes, c'était une vieille dame charmante et drôle, mais je quittais chaque fois que je le pouvais ce logement exigü et sans confort. D'autant que l'environnement était un peu lugubre, Vanves possédait à cette époque beaucoup de maisons anciennes et vétustes et de surcroît notre cité était bordée par la voie ferrée de Bretagne, d'où des allées et venues incessantes de trains de toutes sortes. Enfin au-delà, sur Malakoff, la haute cheminée d'une usine de toile cirée répandait par vent d'ouest, hélas vent dominant, une puissante odeur de viande pourrie. Je constatais que rien n'était plus triste qu'un après-midi pluvieux d'un dimanche d'hiver dans cette banlieue... Il me fallait donc trouver le moyen de passer mes week-ends hors de cet endroit morose et je partis à la découverte de Paris.

Je dévorais littéralement les musées, les uns après les autres, celui de la Marine m'enchantait, les Invalides me rappelaient ma petite enfance d'avant-guerre où mon père m'amenait parfois en me tenant fermement par la main, de crainte peut-être que je disparaisse dans le tombeau de l'Empereur... je restais songeur devant les appareils et les schémas animés et multicolores du Palais de la Découverte, le Louvre m'impressionnait avec ses tableaux innombrables et j'y trouvais là matière à rêveries en tous genres. Au Conservatoire national des Arts et Métiers appellation forçant le respect je restais perplexe devant le « Fardier de Cugnot », mais le musée Carnavalet, consacré à l'histoire de Paris fut en fin de compte mon préféré, en raison de ses maquettes de vieux quartiers et de ses peintures décrivant un passé évanoui à jamais.

Il y avait aussi les quais de la Seine, leurs grands arbres et le trafic de péniches, le quartier Latin, qui était le mien naguère et le Marais dont je découvrais, au fil des promenades, les rues étroites et les grands hôtels délabrés. J'aimais beaucoup le quartier de Montparnasse, la place de Rennes et sa gare monumentale, véritable palais ferroviaire avec ses larges escaliers, ses hautes verrières et les boutiques animées de sa galerie marchande.

Au fur et à mesure que les mois passaient, désirant approfondir mes connaissances - à cette époque où la documentation touristique était rare - je passais de longs moments chez les bouquinistes, à la recherche de tout ce qui concernait l'histoire de la capitale ou ce que l'on pouvait y voir. Parfois en descendant de la gare de Vanves, mon regard était attiré vers les bois de Meudon et de Chaville qui délimitaient l'horizon et excitaient encore mon attirance pour la campagne. Reprendre pied dans la nature s'imposait elle me manquait trop depuis que j'avais quitté le Roussillon, entre Corbières et Méditerranée...

*Ma blonde entends-tu dans la ville,
Siffler les fabriques et les trains,
Allons au-devant de la vie,
Allons au-devant du matin*

Biquette ou la tentation

En attendant que ces projets puissent se réaliser un jour ou l'autre, survint au Cadastre un événement qui nous fit quitter notre somnolence tranquille. Notre atelier, installé dans un baraquement au fond de la cour d'un hôtel particulier fin de siècle ne répondait pas au développement envisagé de nos activités et les conditions de travail y étaient déplorables par défaut de ventilation, les travaux d'impression s'effectuaient au milieu de nuages de talc et de poudre de bronze mélangées aux vapeurs de benzine et aux odeurs d'encre chauffée. Comme de leur côté les autres services étaient également à l'étroit, il fut décidé de transporter l'ensemble dans une caserne désaffectée de Saint-Germain-en-Laye. Nous y perdions en trajet, mais pas en confort ces nouveaux locaux étaient clairs, spacieux et bien aménagés. La seule fausse note fût l'installation d'une pointeuse qui reçut, dès le premier jour, de la part de l'un d'entre nous, un violent coup de marteau la mettant définitivement hors d'usage. Ce forfait discret mais terriblement visible ne fit l'objet d'aucune remarque et d'aucun commentaire de qui que ce soit. La machine resta ainsi, des années durant, la vitre brisée et les aiguilles de l'horloge immobiles, comme une vague et vaine menace pour les retardataires et les absents...

Les habitudes reprirent : casse-croûte à dix heures, (ce qui était formellement interdit), « pot » général et généreux, (ce qui ne l'était pas moins) pour un mariage, un divorce, une naissance, un anniversaire, une fête, une arrivée, une démission, un départ en vacances et son retour, etc. C'est dire combien le côteau-du-layon, le moulin-à-vent et le château-neuf-du-pape étaient des habitués des lieux (nous ne donnions pas dans le whisky, alors peu connu ni dans le martini-gin, trop snob, d'ailleurs le mariage n'aurait pas été fameux avec le pâté de campagne et la rosette de Lyon...). L'épicier d'en face qui était notre fournisseur attiré et ravi, plaçait fort obligeamment la commande dans un sac de plage muni d'une longue corde et nous hissions le tout le plus discrètement que possible, comme on le faisait jadis pour ravitailler les forteresses assiégées, mais avec de grandes précautions, car au cours de son trajet le sac en question passait de justesse entre les deux fenêtres de la direction, installé à l'étage du dessous. Le chef de l'atelier n'était pas trop dupe de ces micmacs. Psychologue, souriant et paternel, il dirigeait son monde comme le gradé des zouaves qu'il avait été pendant la campagne de 1940 en utilisant pour le courant une sorte d'adjudant chafouin, vétilleux et intellectuellement étriqué.

Le déménagement à Saint-Germain avait entraîné l'engagement de nouveaux ouvriers, parmi lesquels un fils de famille partisan acharné de la révolution permanente, ce qui est assez fréquent, mais qui me surprit à l'époque, un ancien barman imitant à merveille le chanteur Luis Mariano, plus quelques jeunes gens à l'avenir professionnel peu assuré, l'enrichissement de notre microcosme se poursuivait à un rythme normal. Cependant l'augmentation des effectifs défit peu à peu la cohésion de notre atelier, d'autant que la guerre froide entre l'Est et l'Ouest prenait des dimensions inquiétantes. Nous n'en n'étions plus aux lendemains de la Libération et à ses illusions : la guerre de Corée venait d'éclater et nous coupa en deux camps opposés et parfois franchement hostiles. Celle d'Indochine, dont nous ne parlions jamais jusqu'alors, devint l'objet de vives discussions à l'occasion notamment du désastre de Cao-Bang, qui préfigura celui de Diên-Biên-Phu. Même au sein de notre syndicat, la CGT du Livre, pourtant traditionnellement unitaire, les choses se gâtaient et le délégué d'atelier que j'étais devenu avait de plus en plus de mal à faire rentrer les cotisations mensuelles. Une satisfaction de taille vint heureusement corriger cette ambiance morose : je fus élevé au rang

d'« ouvrier-spécialisé-catégorie-1 » et je considérais cela comme une belle promotion, puisque je n'étais plus « manœuvre catégorie-3 », ce qui était pourtant un progrès par rapport au début.

L'un des plus anciens d'entre nous, non par l'âge mais par l'appartenance à l'atelier, décida de se situer une fois pour toutes en dehors de ces conflits et des polémiques qui les accompagnaient. Il était affublé du surnom de « Biquette », sans doute en raison d'une claudication qui le faisait avancer en sautillant et aussi d'un visage long et étroit ayant, en effet, quelque chose de caprin. Il passait ses samedis soir au *Balajo*, rue de Lappe, à la Bastille et fréquentait en plus les innombrables bals musette qui foisonnaient alors un peu partout. Charmeur et doté par la nature d'un regard bleu foncé et d'une opulente chevelure rousse, c'était un coureur de jupons impénitent. Il collectionnait un nombre incroyable de conquêtes (qu'il disait...), son scooter aux accessoires rutilants et chromés, tous plus inutiles les uns que les autres, augmentait son pouvoir de séduction. Nous avons d'ailleurs surnommé son destrier mécanique *l'aspirateur à nanas*...

Il était membre des auberges de jeunesse (à quel moment pouvait-il bien les fréquenter, peut-être en deux trilles d'accordéon ...) et il se mît en tête de m'y entraîner afin, selon sa propre expression, de « me faire prendre conscience ». Cette formule curieuse me laissa interloqué, car pour ce qui était de « prendre conscience », le nécessaire était déjà fait : jusque-là, je n'avais guère été épargné par l'existence et mon précoce engagement syndical suffisait pour élargir ma vision des choses et des gens... Biquette jouait son rôle de sergent recruteur avec obstination, ce qui était d'ailleurs le cas de la plupart des ajistes, infatigables prosélytes. Pourtant, son discours immuable dans le fond mais varié dans la forme ne produisait strictement aucun effet sur moi. Les bienfaits multiples et à venir de cette organisation me laissaient de marbre, tant il me paraissait que ma tranquillité risquait de souffrir de l'appartenance à un mouvement me semblant bien remuant et aux avantages somme toute assez incertains.

Le siège dura des mois et des mois, jusqu'au jour où, plus par lassitude que par conviction, j'acceptais de partir camper un week-end avec lui à Houdan, entre Dreux et Montfort-l'Amaury. Il considérait en effet, je ne sais pour quelle raison, qu'il fallait avoir campé une fois avant de mettre les pieds dans une auberge de jeunesse.

J'étais démuné de tout et il me fallut m'équiper pour cette aventure d'un genre nouveau pour moi. Je récupérais dans ma cave un havresac de l'armée, rescapé de la débâcle de 1940, ma cousine me fit don d'un sac de couchage du temps où elle était aux *Guides de France*, un passage dans quelques magasins des surplus américains, nombreux alors, compléta mon équipement. J'étais prêt. Ma mère était un peu inquiète à propos de cette expédition qu'elle jugeait insolite, mais elle ne le montra pas trop.

Le jour venu, après une petite heure de train nous arrivions au but et jetions notre dévolu sur une vaste prairie aux abords de la ville (le camping sauvage ne posait aucun problème). La tente fut plantée en un tournemain, Biquette me décrivant pendant cette brève opération les avantages, évidents pour lui, de la « canadienne inversée » (plus large que longue), sur la « canadienne classique » (plus longue que large), démonstration qui me parut ressortir d'une simple discussion d'esthètes. En attendant le soir, un tour de ville s'imposait et je découvris avec plaisir ce bourg pittoresque et assoupi qu'était Houdan. Le dîner, composé essentiellement d'un *bifteck-petits pois* cuisiné sur un réchaud à essence américain bruyant et malodorant au possible fût pris entre chien et loup, sous l'auvent de la tente et la nuit tomba. Ce fût ma première nuit sous une « guitoune ».

Malheureusement, au réveil une bruine froide avait transformé en grisaille les belles couleurs du paysage de la veille. Après un café expédié rapidement, nous jugeâmes préférable de revenir sans plus attendre et à vive allure à notre point de départ; sous une pluie fine se transformant

progressivement en averse drue, nous reprîmes le chemin de la gare. La prise de conscience annoncée ne me procura pas les bienfaits attendus, mais peut-être ne s'agissait-il, après tout, que de la première étape d'un parcours initiatique... En dépit de son degré d'humidité élevé cette opération ne me laissa pas indifférent, mais je décidais de reprendre l'affaire à mon propre compte. D'ailleurs, Biquette quitta bientôt le Cadastre pour aller au-devant de nouvelles aventures.

A défaut d'adhérer aux auberges de jeunesse, le camping me sembla être un excellent moyen pour remettre pied dans la nature. Je pris donc une carte au Camping-club de France. J'achetais ensuite un sac à dos *Raclet* et une tente « canadienne *inversée -en-percale-vieil-or-et-mâts-en-V* », sorte de Rolls du matériel de camping de l'époque, qui me coûta une petite fortune² et de nouveau les surplus américains me fournirent le reste de mon *impedimenta*, sans avoir recours aux services de Dethy, célèbre boutique de la place des Vosges, qui louait alors toutes sortes d'équipements aux randonneurs occasionnels ou un peu fauchés.

Je partis donc seul, parfois en train, souvent en auto-stop, vers les hauteurs de l'Hautil, la forêt de Fontainebleau, Gien et la Sologne, le Val-de-Loire et ses châteaux, plantant ma tente au bord d'une rivière ou dans un pré, la sécurité, heureuse époque, était assez grande partout, même quand on était seul et isolé.

Paysages inattendus, découvertes renouvelées, visites d'églises et de musées, promenades dans les villages tranquilles au silence seulement troublé par le passage d'une charrette à cheval ou d'un troupeau, remplissaient ces courts voyages ; les jours de canicule une fontaine s'offrait toujours pour étancher ma soif. J'éprouvais une grande joie à voyager de la sorte, m'arrêtant où je le voulais et quand cela me convenait, sans contrainte d'aucune sorte.



Tente à Gien

² Près de 9 000 de nos francs actuels ...d'où un endettement qui s'étendit sur de longs mois

Toutefois, au bout d'un certain temps, j'atteignis les limites de ces escapades et, solitaire aimant la compagnie, je repensais à Biquette et à ses AJ comme à une éventualité à laquelle il faudrait peut-être bien songer. Le déclic qui entraîna ma démarche eut pour origine l'un de mes compagnons de travail, le plus âgé de nous tous. Il ressemblait à Jacques Prévert, « gauloise bleue » et chapeau compris. Nostalgique du Front populaire, Roger était marqué par tout ce qui s'y rattachait de près ou de loin. Les auberges de jeunesse en faisaient partie.

Il me donna un petit livre écrit avant la guerre par un responsable national des AJ de l'époque, Marc Augier, *Les copains de la belle étoile*, qui décrivait avec grand talent la naissance, l'organisation et l'activité tumultueuse et sympathique du Centre laïque des auberges de jeunesse de 1934 à 1938 et je trouvais cela prodigieusement intéressant. Plus : une véritable révélation, encore que la fin de l'ouvrage marquait nettement l'attirance de l'auteur pour l'Allemagne en général et le national-socialisme en particulier, ce qui ne fût pas sans m'étonner tant l'ajisme et le nazisme me paraissaient antagonistes, du moins d'après le peu que j'en savais³

Toujours est-il que je me décidais à franchir le pas grâce à l'adresse du *Mouvement laïque des auberges de jeunesse* fournie par Biquette et que j'avais conservée à tout hasard. J'entrais donc au 13 bis de la rue Jean-Dolent, tout près de la prison de la Santé. C'était un ensemble d'ateliers d'artistes, avec des couloirs encombrés de dossiers ficelés de bric et de broc et où de jeunes militants affairés, et soucieux m'annoncèrent que le mouvement en question n'existait plus réellement et qu'il avait été remplacé par le *Centre laïque des auberges de jeunesse et du plein air*. Ils m'en délivrèrent une carte en m'annonçant toutefois qu'elle ne servait pas à grand-chose et que pour pouvoir fréquenter les AJ, il me fallait aller au siège de la Fédération nationale des auberges de jeunesse, rue Saint-Georges, tout près de l'église Notre-Dame-de-Lorette. Je crus comprendre à travers les explications précises, mais très compliquées de mes interlocuteurs, d'ailleurs fort diserts et sympathiques, que cette fédération n'existait pas encore tout à fait...

Décidément, ce parcours initiatique allait en se compliquant à l'envie, jalonné d'énigmes mystérieuses, difficiles à résoudre et en quelque sorte, ma situation étant celle d'un voyageur descendant d'un train qui n'existait pas pour en prendre un autre dont les rails attendaient d'être posés. Je me demandais, si au fond je ne ferais pas mieux de rentrer chez moi et de mettre un terme à cette histoire un peu bizarre⁴.

Je quittais donc cette association en *trompe-l'œil* et franchis la porte du 20 de la rue Saint-Georges. Cette fois-ci c'était plus sérieux : maison haussmannienne aux escaliers cirés et tapis rouge, atmosphère feutrée avec à la clé, loge de concierge d'où s'échappait une odeur de soupe au céleri comme il convenait aux immeubles bourgeois du siècle passé. Au cinquième étage je trouvais le « Centre » des auberges de jeunesse et après avoir emprunté des couloirs sinueux, j'arrivais au bureau de la Région parisienne des AJ. Le local était petit, encombré de dossiers, comme rue Jean-Dolent, mais un peu mieux rangés. Des militants entraient et sortaient continuellement, me donnant l'impression d'être tombé dans une ruche vibrionnante qu'il ne fallait déranger à aucun prix.

Je remarquais d'emblée un garçon en short de toile, alors que nous étions en hiver et que dehors le froid était vif. Il mangeait avec une délectation gourmande un casse-croûte conséquent. On me dit que c'était « Barbu » (Jacques Friaud). Surgit ensuite quelqu'un que l'on me présenta

³ Je découvris plus tard qu'Augier bascula pendant l'Occupation dans la collaboration, puis combattit en Russie dans les rangs de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme. Il poursuivit ensuite une carrière littéraire sous le nom de Saint-Loup.

⁴ Cette situation, ainsi je le compris par la suite, s'expliquait par le fait que les auberges de jeunesse étaient tout simplement en pleine restructuration. Il n'y avait rien de kafkaïen dans tout cela...

comme étant « l'Empereur », (Claude Brocher) grand personnage à la voix grave, tout de bleu vêtu, les mains maculées d'encre de duplicateur et brandissant un stencil, tel un étendard glorieux un soir de bataille. Puis apparut un garçon maigre et de petite taille. A la différence des autres qui étaient équipés comme s'ils partaient pour une randonnée difficile, nécessitant un équipement adéquat, il était « en civil ». Il s'agissait d'Eugène Quet et c'était le secrétaire général de la Fédération. Il me parut décidé et un peu autoritaire, s'exprimant par des phrases courtes aux intonations métalliques. Il était accompagné de Madeleine Briselance, petit bout de fille pétulante en diable et à la chaleur communicative et par Albert Jenger, le président, grand et mince personnage à l'élégance sûre. Intervinrent enfin dans la conversation, que je suivais avec attention, Jack Genevois, un géant volcanique et truculent et sa compagne Marithé, souriante et aimable. Cet aréopage assez typé m'accueillit comme si j'en avais fait partie depuis toujours.

Bref, rassuré par cet environnement sympathique, je pris cette carte tant cherchée qui assurait également le service du journal de la Fédération, *Nous des Auberges*, j'achetais le guide répertoriant les installations constituant le réseau de la FNAJ, ainsi que l'insigne vert, blanc et rouge représentant une petite maison dans un triangle (un *pin's*, en somme...), un écusson de même, à coudre sur le short ou l'anorak et un fanion triangulaire à accrocher au sac à dos, autant de signes ralliement permettant aux ajistes de se reconnaître sur la route comme dans le métro.

Je n'étais pas peu fier de détenir désormais ce petit passeport de carton vert, véritable sésame, qui allait me permettre de partir à l'aventure et de connaître, peut-être, le monde extraordinaire décrit dans le livre de Marc Augier et dont j'avais tant rêvé dans le train de banlieue entre Saint-Lazare et Saint-Germain-en-Laye, pendant que mes compagnons d'atelier étaient plongés dans la lecture de *L'Équipe* ou du *Parisien Libéré*...

*Marchons au pas, camarades,
Marchons au pas hardiment
Par-delà les barricades
La liberté nous attend*

Jeunes du monde entier : Salut

Au Cadastre, la vie de tous les jours continuait, marquée par des conflits larvés et des négociations en tous genres. J'y jouais un rôle à la mesure de mes responsabilités. Le délégué de la CGT avec lequel j'entretenais des relations faites d'humour et de complicité, me percevant comme son successeur possible, manœuvrait doucement pour arriver à ses fins en m'associant progressivement à son travail. C'était un garçon posé au réalisme tranquille, tout à l'opposé d'un boutefeu mais je réservais pour un avenir lointain la prise de responsabilités syndicales plus importantes que celles qui étaient les miennes au niveau de l'atelier. Celles-ci d'ailleurs, à défaut d'avantages me procuraient pas mal de désagréments... Afin de me donner un peu d'air et de mettre quelque distance entre ces derniers et moi-même, il m'arrivait souvent de sauter un repas pour me promener le long de la terrasse du château de Saint-Germain en regardant la grande plaine s'étendant vers Le Pecq, Chatou et le Vésinet, m'attardant aussi dans les ruelles de la vieille ville royale, pleines de petits commerces et d'animation. Mes besoins d'évasion et de quiétude étaient ainsi satisfaits pour quelques heures.

C'est que la douce fantaisie du boulevard Pereire avait fait place à un rendement prétexté par l'acquisition de nouvelles machines nées de l'imagination d'un cadre supérieur qui me faisait penser au Croquignol des *Pieds Nickelés* de mon enfance. Nous étions tout au début des « Trente glorieuses », mais nous ne le savions pas encore, tout en étant obligés d'en payer le prix. Toujours est-il que cette atmosphère me pesait de plus en plus et que j'attendais le week-end avec impatience.

En consultant le guide du réseau des auberges de jeunesse, je découvris que l'Ile-de-France possédait un grand nombre d'installations qui pourraient me servir de points de départ ou d'arrivée pour mes prochaines escapades : *Arpajon, Baillon, Beauvais, Bois-d 'Arcy, Boissy-la-Rivière, Chanteloup-les-Vignes, Chaville, Chailly-en-Bière, Ergal, Fontainebleau, Fresnoy-en-Thelle, Lainville, Maisons-Alfort, Mantes-la-Jolie, Mondeville, Monneville, Montévrain, Neuilly-Plaisance, Recloses, Saint-Prix, Saint-Vrain, Septeuil, Suresnes, Villennes-sur-Seine, Wy-dit-Joli-Village (!)*⁵.

Elles n'appartenaient pas toutes, loin s'en faut, à la Fédération nationale des auberges de jeunesse mais notre carte nous permettait d'y avoir accès. Tous ces noms excitaient mon imagination et m'entraînaient dans un univers de rêves, peuplés de villages calmes et de paysages verdoyants, aux horizons nouveaux et apaisants, bien loin de ma banlieue et je consultais avec attention les cartes Michelin pour mieux les situer. Si le plus beau moment des croisades c'est le départ, pour les randonnées, c'est la préparation !

⁵ Il y en avait même deux à Paris, l'une Porte-de-la Chapelle et l'autre Porte-de-Châtillon, installées dans les petits bâtiments des anciens octrois de la capitale, mais c'étaient là des A.J. à l'usage des étrangers ou des provinciaux de passage.



AJ Septeuil

Mon premier choix se porta sur celle de Villennes-sur-Seine située en Triel et Poissy. Nous étions en hiver, mais les AJ avaient l'avantage sur le camping de permettre, en principe, de sortir sans trop tenir compte de la rigueur du temps. J'arrivais à l'AJ à la nuit tombante. Il s'agissait d'une suite de *ranchs* tout en longueur, précédés d'une terrasse couverte, un peu à la façon des maisons de style colonial de Louisiane. Plusieurs de ces pavillons servaient de dortoirs et l'un d'entre eux de cuisine et de réfectoire. Presque toutes les AJ portaient un nom ; le sien était *La Mare aux Trous*. Je me présentais au « père aubergiste », que par plus de commodité nous appelions le « père aub' » en lui donnant ma carte qu'il devait conserver jusqu'à mon départ. Il m'indiqua une place dans l'un des bâtiments. L'équipement était rustique mais pratique et propre : châlits superposés en bois, paillasses et épaisses couvertures américaines de récupération. Mon passé tout récent de campeur faisait que « portant ma maison sur mon dos », je pouvais me suffire à moi-même en toutes circonstances, mais la cuisine offrait tout ce dont on pouvait avoir besoin réchauds à gaz, poêles, plats et casseroles, verres, assiettes et couverts. Chacun apportait sa nourriture et arrivait à confectionner son repas dans une grande et sympathique pagaille.

Il y avait dans la salle commune une vingtaine de garçons et filles qui me tutoyèrent immédiatement et agirent à mon égard comme si j'appartenais à leur groupe. Autour de la table la discussion était animée et présentait un caractère politique très affirmé. Je le compris sans peine, il s'agissait de l'avenir des auberges de jeunesse et pour moi qui étais un néophyte, cela paraissait procéder de quelque alchimie compliquée dont les mystères m'échappaient. Les propos étaient ponctués à cadence rapide de sigles se terminant en « aj » : *MIAJ, FNAJ, MLAJ, FFAJ, CLAJ, UFAJ, LFAJ, MUAJ, OCCAJ*, etc., le tout assorti de formules revenant de façon plus ou moins régulière : *gestion directe, étatisation, bonzes, classe ouvrière, démocratie, loisirs, ajistes, culture populaire, révolution, marchands de soupe, socialisme, cabanes à lapins, anarchisme, chantiers, unité*, que les uns et les autres se renvoyaient à la face avec force gesticulations... Un personnage au

verbe haut me parut singulièrement plus virulent que les autres. Il avait pour surnom «Faidherbe» et je me demandais pourquoi un militant révolutionnaire de ce calibre, particulièrement excité, avait adopté comme sobriquet le nom d'un général du Second Empire. Mon interrogation resta sans réponse... Peut-être après tout était-ce celui de la station de métro de l'endroit où il habitait ou tout simplement le sien...

Toujours est-il que, poussée par les nécessités de la vaisselle, la discussion-meeting se termina et la Révolution, en raison de ces basses contingences ménagères, fut reportée à plus tard. Une minuscule cheminée qui fumait à en suffoquer nous accueillit pour la veillée qui ne calma pas les esprits surchauffés, tant le répertoire était puisé dans les chants des luttes ouvrières de tous temps et de tous pays, mais de l'Est de préférence et qui évoquaient, tour à tour les anarchistes bulgares, Boudienny et ses cavaliers rouges, Stenka Razine et les cosaques, les canuts lyonnais, les pommiers qui fleurissent au pays des lendemains qui chantent et les barricades varsoviennes. Néanmoins, étant donné le froid qui gagnait l'AJ, elle fut écourtée, les couplets révolutionnaires n'arrivant pas, en dépit de leurs accents héroïques répétés, à faire monter la température et je me précipitais dans le *ranch* où j'avais élu domicile en traversant un paysage sibérien.

Hélas, mon dortoir était aussi celui de Faidherbe et à son arrivée dans la pièce, la Révolution se remit en marche de plus belle en développant ses volutes sanglantes et héroïques, mais vaincue par le froid et finalement terrassée par les ronflements des uns et des autres, toute universelle et inévitable qu'elle paraissait être, elle s'assoupit en roulant autour d'elle son drapeau rouge et noir.

Mon sommeil fut agité par des formes tumultueuses qui n'arrivèrent pas à combattre le froid glacial qui s'était abattu dans le dortoir. A la pointe de l'aube, complètement transi, j'ouvris prudemment un œil et découvris avec stupeur que le plafond comme les murs en plâtre étaient uniformément recouverts d'une belle couche de verglas. Les lourdes couvertures américaines, comme mon duvet n'avaient été que des remparts illusoire contre les basses températures nocturnes. Ce premier contact avec les AJ, s'avérait finalement décevant. Je quittais le plus vite possible cette chambre froide collectiviste et révolutionnaire et l'auberge qui allait avec. Le « pèr'aub' », un peu étonné de mon départ si matinal, me rendit ma carte, revêtue d'un tampon marquant mon passage, en me faisant signer un grand registre. Je payais le prix de l'hébergement⁶, et regagnais la gare de Villennes à travers un paysage féérique fait de prés givrés et d'arbres poudrés à frimas. Pour une fois, c'est avec joie que je retrouvais Vanves, son boulevard du Lycée nimbé de la lumière douce d'un après-midi d'hiver ensoleillé et j'appréciais la chaleur familiale dans la cité d'HBM. Ma mère, avec soulagement, me retrouvait entier...

Pourtant, ne désirant pas rester sur une aussi mauvaise impression, je décidais quelque temps après, d'aller à l'AJ *Plein vent* de Chanteloup-les-Vignes attiré par ce nom bucolique (il n'y avait d'ailleurs plus de vignes depuis bien longtemps dans ce village encore champêtre...), et située non loin de Villennes, cette fois-ci sans «arpents de neige» mais avec des arbres fleuris à perte de vue. L'auberge était installée dans une ancienne villa à flanc de coteau et, le beau temps aidant, les ajistes avaient planté leurs tentes dans le pré entourant la maison. Peut-être en raison des effluves suaves de la belle saison naissante, je n'entendis pas parler de barricades héroïques, de marins de Cronstadt, ni de révolution prolétarienne et la sympathique communauté de jeunes qui s'y trouvait se lança dans une ballade joyeuse et bruyante dans les sentiers des alentours... Cette fois-ci l'impression était bonne et j'appréciais l'ambiance de liberté qui régnait à l'AJ, comme l'amitié simple et naturelle et le

⁶ Environ 25 de nos francs actuels ce qui était fort honnête (30 à 68 francs en 1997), le prix étant le même qu'il s'agisse d'une AJ bien aménagée ou d'un refuge rustique. Quant à la carte, elle coûtait l'équivalent de 110 francs (70 à 100 francs aujourd'hui, selon l'âge). On pouvait adhérer aux auberges entre 14 et 30 ans, limites établies afin de conserver au mouvement son caractère spécifique.

peu de manières de mes compagnons d'un jour. J'aimais cet esprit, que je n'avais pas imaginé jusqu'alors, d'autant que le soleil et la campagne agreste et paisible poussaient à l'optimisme et au plaisir de vivre.

A une autre occasion je choisis d'aller à Mantes-la-Jolie. On entrait dans cette AJ, simple maison de ville portant le nom curieux de *Claudinet*, par une petite porte donnant sur une ruelle silencieuse. Ce samedi-là elle était quasi déserte. Dans la cour je retrouvais «Barbu» en discussion avec un grand diable à lunettes, Henri Chardin. Je remarquais qu'il était question de relais, de gestion par les usagers et surtout de groupes ajistes. Les questionnant à ce propos, ils me renseignèrent de bonne grâce et je me promis d'en savoir plus, tant leur objet et leurs activités me paraissaient intéressants. Le lendemain, après la visite de la collégiale, je rentrais chez moi, mais cette idée de groupe trottait dans ma tête.



AJ de Mantes

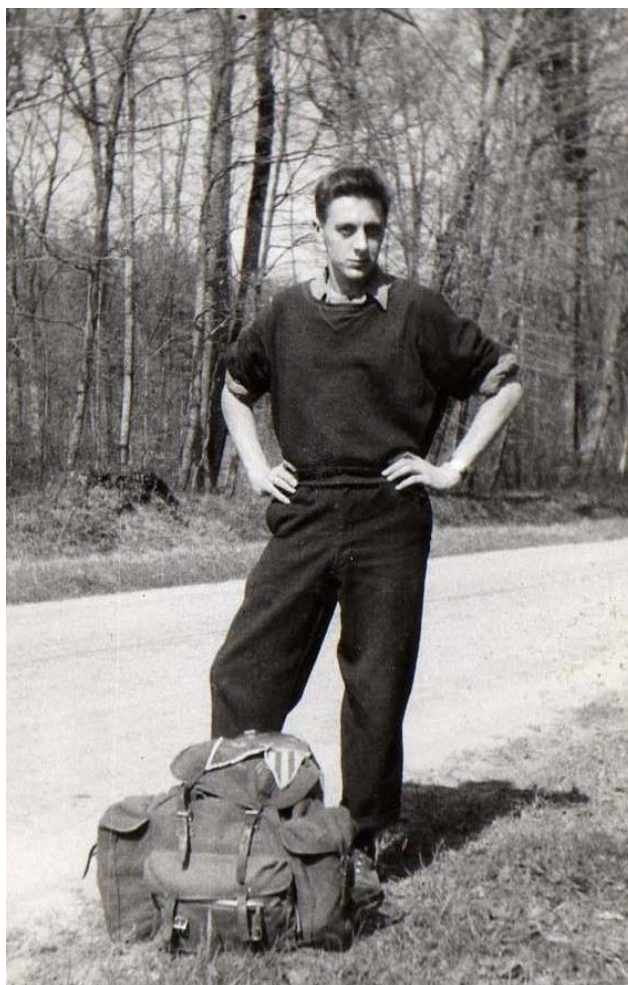
Un peu plus tard je dirigeais mes pas sur l'auberge de Fontainebleau qui appartenait à une autre fédération : la Fédération française (et non pas *nationale...*) des AJ. La maison était bondée, mais je ne retrouvais pas l'accueil chaleureux rencontré jusqu'alors : il y avait quelque chose de clientèle d'hôtel à bon marché dans ces jeunes rassemblés là et cloisonnés groupes par groupes, ne se souciant que d'eux-mêmes. On y trouvait un peu de tout, quelques ajistes, facilement reconnaissables à leur façon de s'habiller et de se comporter, beaucoup de randonneurs, des gars et des filles de l'Union des jeunesses républicaines de France (c'est-à-dire des jeunesses communistes) et pas mal d'étrangers.

Dans ce brouhaha qui m'inspirait assez peu, je distinguais vite une petite mélodie dont je reconnus immédiatement les modulations chères à mon enfance : quelque part on parlait catalan. J'en trouvais vite l'origine, c'étaient trois étudiants en architecture, l'un de Barcelone et les deux

autres de Majorque. Ils m'accueillirent à leur table avec cette cordialité à l'étonnement retenu propre aux Catalans lorsqu'ils se rencontrent hors de chez eux. La glace fut vite rompue et une randonnée dans la forêt toute proche nous permit de faire plus ample connaissance.

Par la suite j'allais très souvent les voir au pavillon d'Espagne de la Cité universitaire où ils logeaient et nous avions de longues conversations sur la Catalogne, le poids pesant qu'exerçait le régime sur les choses et les gens, la présence de la police, l'omniprésence de la *Phalange espagnole* dans le quotidien, l'interdiction de l'usage de leur langue et enfin la misère ambiante, misère physique autant qu'intellectuelle. Dans ces discussions où j'apprenais beaucoup sans apporter grand-chose, nous prenions quelques précautions oratoires, leur anti-franquisme et leur catalanisme déterminé et tenace ayant tout à gagner à la dissimulation et à la discrétion. Il n'y avait qu'une dizaine d'années que la guerre civile espagnole était terminée, la répression se poursuivait outre-Pyrénées et Franco était au sommet de sa puissance. Par ailleurs, le bâtiment était proprement truffé de mouchards de tous types.

Mes amis ne tenaient pas à rester en France, même si ils y respiraient un air de liberté, mais ils hésitaient aussi à regagner leur pays en proie à la dictature avec son cortège de mesures tatillonnes et humiliantes spécialement pour leur nation. Ce qui me frappait chez eux, c'était la tristesse qui les habitait tous, Albert, le Barcelonais malingre comme Jordi et Josep, les deux Majorquins à la stature imposante. J'aurais aimé poursuivre cette expérience intéressante et l'étendre à d'autres Catalans, malheureusement le retour au pays de mes trois compagnons, une fois leurs études terminées me fit renoncer à ce projet. Il n'en resta pas moins que je découvris à travers cette amitié la dimension internationale des auberges de jeunesse et la richesse des échanges qu'elle rendait possible.



Mais le monde est petit et j'appris par hasard qu'un locataire de la cité où j'habitais, était un ancien membre du groupe ajiste de Clamart qui venait de se dissoudre. Nous fîmes le projet de faire ensemble une randonnée à Fontainebleau que je commençais à connaître. Le fait que Robert était aveugle ne constitua pas un obstacle insurmontable pour notre projet. Le dimanche convenu, dès l'arrivée dans le massif, nous cheminions d'un bon pas dans la chaleur de l'été. Mon compagnon me tenait par l'une des poches de mon sac pour tenir le rythme. Il était plein d'humour, n'accordant aucun intérêt à son handicap, mais était attentif aux mille bruits et parfums de la forêt, alors peu fréquentée, me livrant ses réflexions à partir du monde obscur qui était le sien. Il me disait tout l'amour qu'il portait pour une nature qu'il ne voyait pas mais dont il sentait les multiples manifestations en m'indiquant même des choses que je n'avais point remarquées. Sachant que je possédais un appareil photo, il me proposa de me « tirer le portrait », afin de laisser un souvenir de cette ballade. Bien qu'un peu surpris, je le guidais dans sa prise de vue et le cliché qui en résulta, parfaitement cadré et réussi, demeurera curieusement le seul que j'ai conservé de moi pendant cette époque...

Le retour par le train, jusqu'à la gare de Lyon, fût meublé par une conversation interminable sur les AJ, sur ce que j'avais vu et ce qu'il avait saisi au cours de cette journée. Cette randonnée-là, peut-être la plus singulière que je connus jamais, me fit saisir l'importance de ce rejet des clivages et des discriminations qui marquait le milieu des auberges à une époque où comme aujourd'hui, il ne faisait pas bon être trop différent des autres.

Je dressais le bilan de cette première expérience avant, éventuellement, de poursuivre. En négatif, il y avait ces discussions interminables qui me paraissaient compliquées, hermétiques et, pour tout dire, un peu lassantes⁷. En positif, il y avait la diversité des contacts, une chaleur et une fraternité naturelles qui se dégageaient de ces rencontres fortuites entre garçons et filles d'origines et de milieux divers. Le tutoiement y était de règle, non celui formel, pratiqué de nos jours, qui prétend à la simplicité et qui n'est souvent que la marque d'une familiarité condescendante, tolérante jusqu'au mépris et surtout anonyme et banale. C'était un tutoiement, en forme de signe de reconnaissance, à l'usage d'individus appartenant à une même communauté, généreuse, enthousiaste et libre. Le même tutoiement, en somme, que celui pratiqué dans le monde ouvrier, qui était le mien au Cadastre et qui signifiait : *Nous nous exprimons de la sorte puisque nous appartenons au même univers*. De plus, ma carte des AJ, qui s'enrichissait au fur et à mesure que le temps passait, des tampons des auberges fréquentées, était à la fois un passeport et un titre de propriété concernant plusieurs milliers de demeures de par le monde. Maisons amies qui constituaient autant de points d'étapes où nous trouvions, le gîte, le couvert, mais aussi et surtout l'amitié et la sécurité.

Le guide les répertoriant était un sésame aussi précieux que celui du pèlerin allant à Saint-Jacques-de-Compostelle : tout y était indiqué. Quelle que soit sa langue - espéranto compris... - chacun pouvait en déchiffrer le contenu sans peine : les commodités de chaque AJ étaient mentionnées par de petits symboles internationalement codifiés (on dirait aujourd'hui des *logos* ou des *pictogrammes*...) et qui permettaient de connaître aussi bien les moyens d'accès, que la possibilité de faire sa cuisine ou de planter sa tente, qui indiquaient l'importance de l'installation, grande auberge ou modeste refuge en signalant enfin les curiosités touristiques des alentours.

Mon entrée dans le «monde ajiste» mettait un terme à un isolement dont je souffrais jusqu'alors, mais il me manquait encore de connaître les groupes dont j'avais entrevu l'existence lors de mes différentes étapes. Je décidais donc de retourner au « Centre », rue Saint-Georges, afin de me renseigner sur ceux qui pouvaient exister près de chez moi.



⁷ Cette impression du début fût d'ailleurs partiellement corrigée par la suite, l'expérience aidant...

CHAPITRE II : LE GROUPE ISSY-STOP

*Je vais par le monde emportant ma joie
Et mes chansons pour bagages,
Je chante l'amour et je chante ma foi,
Je pars pour un très long voyage.*

Les ajistes au théâtre municipal

Rue Saint-Georges, je retrouvais la même ruche agitée que la fois précédente, mais je profitais de ma visite pour explorer un peu plus complètement les locaux. L'appartement était utilisé au mieux de ses possibilités. Dans la salle à manger était installé le secrétariat général, le « saint des saints », la comptabilité dans une chambre donnant sur rue et le « Service relais », avec ses tables à dessin et ses plans de projets d'auberges affichés aux murs avait trouvé sa place dans le grand salon, jouxtant notre domaine, la « Région parisienne ». Les duplicateurs se serraient dans une pièce aveugle et la « Liaison province » assurait la coordination avec les départements à partir d'une petite chambre de bonne.

Enfin, tout près de l'escalier de service, la SCAPA - *Société coopérative des auberges et du plein air* - offrait aux ajistes à des prix intéressants, matériels et équipements, de la popote aux chaussures de randonnée, en passant par les tentes et les sacs de couchage en duvet vif. En somme cette jeune fédération ne se débrouillait pas trop mal et en dépit de moyens manifestement limités elle me paraissait être organisée efficacement.

Le local de la « RP » était en pleins travaux. On préparait une rénovation qui s'imposait, les vieux papiers peints avaient été arrachés et des fils électriques pendaient un peu partout. « Barbu », toujours en short de toile ce qui était plus normal cette fois-ci car nous étions au début du printemps me déclara avec assurance qu'il s'occupait personnellement du chantier, ce qui ne me rassura pas plus que cela, vu son côté un peu fantaisiste.

Les responsables étaient affairés par la rédaction de circulaires à destination des groupes et surtout par la sortie du journal, *Réalités Ajistes*, imprimé en petit format mais à la mise en page soignée. Remarquant que le siège de la prestigieuse revue *Réalités*, succédant à *L'illustration*, était situé dans l'immeuble d'en face, je me dis que s'agissant du titre de notre publication, l'imagination n'avait eu que la rue à traverser pour le trouver... Toujours est-il qu'il y avait dans cette publication une masse d'informations se rapportant aux activités du mouvement en Ile-de-France et des tribunes libres où s'exprimaient sans nuances des idées contradictoires autant que généreuses.

Je fis la connaissance de nouveaux personnages Jacques Grévisse, un instituteur qui m'accueillit avec empressement lorsque je lui expliquais le but de ma visite, Pierre Ribes, le secrétaire général de la Région parisienne à l'allure penchée et aux grosses lunettes d'écaille et son frère Jean, plein d'une cordialité simple et joyeuse. Apparut enfin une fille un peu plus âgée que nous, minuscule et discrète Marie-Louise Chomat, la collaboratrice de la plupart des secrétaires généraux depuis longtemps⁸ et j'engageais la conversation avec Robert Lécuyer, autre responsable, qui portait anorak épais, pantalon de varappe et grosses chaussures, comme s'il partait pour quelque escalade aventureuse. Il m'indiqua qu'il n'y avait plus de groupe ajiste à Vanves, que celui de Clamart auquel avait appartenu mon voisin aveugle venait effectivement de disparaître mais qu'en revanche il y en

⁸ Il en sera ainsi des années durant, au point quelle en saura parfois beaucoup plus sur les problèmes des AJ que bien des responsables émérites...

avait un à Issy-les-Moulineaux et que lui-même y était précisément. Il m'en donna l'adresse en m'invitant à la réunion hebdomadaire qui se tenait le mercredi.

La semaine suivante, je m'y rendis en trouvant sans peine ce qui n'était pas encore le *Palais des Arts et des Congrès d'Issy*, mais se dénommait beaucoup plus prosaïquement *Théâtre municipal*. J'arrivais à l'endroit indiqué, une petite pièce sous les combles qui devait avoir servi de débarras lors de représentations passées et que la municipalité louait à diverses associations pour une somme symbolique. Elle était équipée d'une grande table, de quelques bancs et tabourets et d'armoires métalliques peintes d'un gris devenu jaunâtre avec le temps. Le tout était aussi attrayant qu'un commissariat de police⁹.

La cordialité de l'accueil rejeta d'ailleurs au second plan ce décor froid et au cours des présentations, je fis connaissance de Jean-Loup et Marie-Lou Meulien, un couple d'opticiens isséens, « La Régie » garçon chauve, joyeux et un peu sarcastique, dont le surnom venait de son appartenance à la Régie nationale des tabacs, alors toute proche, « La Bouffarde » géant flegmatique et plein d'humour, à la pipe sempiternellement coincée entre les dents, Yannick, petite bretonne rigolote et malicieuse, Robert bien sûr, Violette, gracieuse et distinguée, Claude Henriot, grand gaillard au visage un peu anguleux qui deviendra bientôt mon double, et d'autres ajistes parmi lesquels je remarquais un ou deux Arméniens, dont « Figaro », coiffeur de son état comme son surnom l'indiquait¹⁰ et différents drilles turbulents et rigolards ressemblant beaucoup à ce qu'on appelle aujourd'hui des « *jeunes-de-milieux-défavorisés* » et qui provenaient des quartiers un peu zonards d'Issy-les-Moulineaux. La majorité de ce groupe réunissant une vingtaine d'ajistes était constituée d'ouvriers et d'employés, ce qui confirma les premières impressions de mes passages en AJ : le milieu était très populaire.

J'appris que le nom du groupe était « Issy-stop », en raison du fait qu'il se déplaçait uniquement (ou presque) en auto-stop, moins semble-t-il par mesure d'économie, que pour des questions de principes, qu'il gérait un relais situé dans le village de Mondeville, près de la Ferté-Alais. Ce nom me plût immédiatement car il avait quelque chose d'universel correspondant bien à l'idéal des auberges de jeunesse. Toujours est-il qu'il s'agissait pour mes nouveaux camarades d'une charge assez lourde. La maison avait une soixantaine de places en se serrant beaucoup et cette gestion comprenait l'entretien, les petites réparations, les améliorations de l'équipement, la tenue des comptes et enfin une permanence en weekend pour accueillir les ajistes de passage. En réalité, pour un groupe, assurer cette fonction allait de soi : celui qui n'était pas « gestionnaire » était en quelque sorte de seconde zone, de même qu'un ajiste « isolé » c'est-à-dire ne faisant pas partie d'un groupe, était considéré comme un individu un peu à part, et pour tout dire hors du commun, car n'assumant aucun rôle dans le grand jeu communautaire des AJ.

Au cours de cette première réunion j'appris aussi que Robert était membre du comité directeur de la Fédération et qu'il travaillait au « Service relais » du Centre national, c'est-à-dire au service technique chargé de la gestion et de l'extension du réseau d'auberges de la FNAJ, soit plusieurs centaines d'installations de tous types. Pour moi c'était donc un personnage d'importance. Néanmoins, il n'avait pas le comportement d'un « bonze », ce qui dans notre jargon signifiait : créature énigmatique, lointaine, mystérieuse et toute-puissante, inamovible autant qu'inaccessible, comme l'étaient parfois, il est vrai, certains responsables nationaux. Il restait au contact de la

⁹ À cette époque, les associations ne représentaient pas encore un enjeu important dans les stratégies municipales et les mairies n'accordant qu'une attention distraite à leurs activités, ne faisaient pas beaucoup d'efforts pour agrémenter les locaux concédés...

¹⁰ À la suite du massacre de Arméniens par les Turcs pendant la Grande Guerre, Issy est devenue l'une des plus importantes villes d'accueil de cette population avec Marseille et Alfortville.

« base », le groupe, en participant activement à sa vie, ses activités et son animation. Je notais ce parti-pris que certaines sommités du mouvement lui reprochaient d'ailleurs et qui fut aussi le mien plus tard, du moins tant que cela resta possible : le fait d'être en haut d'une échelle ne devant pas faire oublier que celle-ci comprend, à tous les niveaux, y compris vers le bas, des barreaux très utiles...

Le jour de mon arrivée, la réunion avait un caractère tout à fait particulier. En effet, le problème posé à la Fédération, donc aux groupes, était de savoir si les membres d'une association dissidente, le MIAJ (Mouvement indépendant des auberges de jeunesse) anarchisant et d'essence contestataire, pouvaient être accueillis dans nos auberges. Ce « MIAJ » était pour moi une découverte des plus dans mon itinéraire ajiste tout nouveau. Le débat fut houleux et le groupe se trouva coupé en deux, malgré les efforts de Robert. Je refis mentalement un rapide retour en arrière : au cours des mois précédents je m'étais cassé le nez au siège du MLAJ, ma démarche au CLAJ-PA, avait été sans objet et en fin de compte j'aboutissais à la FNAJ en découvrant ce MIAJ qui refusait notre Fédération tout en désirant profiter de ses auberges. La discussion m'apprit qu'il y avait en plus une Union française des auberges de jeunesse, assez communisante, qui faisait partie de la Fédération française des AJ (je repensais alors à ma sortie précédente à Fontainebleau...), cette dernière rassemblant, outre la vieille Ligue Française, des catholiques, des protestants et un grand nombre de mouvements de jeunes. Enfin, pour faire bon poids, on trouvait un courant dénommé «Unité ajiste », d'inspiration plus ou moins trotskiste, aspirant à rassembler tout le monde, tout en restant prudemment au sein de la Fédération nationale, avec le secret espoir d'en prendre la direction un jour ou l'autre et si cela ne se produisait pas, de la faire couler de l'intérieur!

Décidément, adhérer aux auberges de jeunesse n'était pas simple et dans ce labyrinthe de sigles¹¹, y voir clair ne l'était pas non plus, aussi tirant les conclusions de mon ignorance des données de la situation et malgré ou à cause des arguments qui partaient en rafales, au moment du vote je choisis prudemment l'abstention. Ma première position politique aux auberges fut... de n'en prendre aucune (je devais me rattraper par la suite...). Finalement, le groupe s'aligna à une faible majorité sur les positions de la Fédération en refusant l'accès de nos AJ aux adhérents du MIAJ.

En vérité, j'arrivais aux AJ aux pires moments d'une division qui résultait à la fois de l'héritage de l'époque de Vichy, des désillusions de la Libération et des débuts des grands affrontements politiques d'après-guerre. Tous ces mouvements, centres, fédérations, organisation, union et ligue n'avait de commun pour l'essentiel que le sigle « AJ » et pour le reste n'étaient que des entités farouchement antagonistes, rassemblées soit dans la Fédération française, qui possédait les meilleures installations et cherchait des usagers pour les remplir, soit la Fédération nationale qui, en revanche, réunissait la grande majorité des ajistes et s'efforçait de constituer un réseau plus ou moins cohérent d'installations souvent sommaires mais toujours accueillantes et assez bien réparties sur le territoire.

Derrière cette absurdité apparente il y avait deux conceptions totalement opposées. La première considérant l'auberge comme un simple moyen d'aider au voyage, un service parapublic fournissant un hébergement pour un prix modique, c'est-à-dire en fait, un hôtel à bon marché. La seconde estimant qu'elle était en plus d'une facilité matérielle, un lieu privilégié d'échanges, de discussions et d'expériences éducatives à travers la gestion du mouvement, des installations et l'animation des groupes. Pour les uns, des structures d'accueil, pour les autres, un système éducatif. La différence, on en conviendra était de taille. L'État demeurait embarrassé devant l'attitude à adopter face à ces

¹¹ Que le lecteur ne sourie pas trop vite, car à cette époque comme aujourd'hui il en allait de même pour l'adhésion à un syndicat CCT, CGT-FO, CFTC. CNT, CCC, FEN, sans compter les autonomes et diverses tendances, offraient également un vaste choix et autant d'énigmes..

deux fédérations qui s'étaient créées pour ainsi dire simultanément et si ses sympathies allaient plutôt vers la FNAJ à cause de son esprit et de ses principes, il ne pouvait ignorer la FFAJ, tant pour des motifs politiques qu'en raison de sa composition. Aussi répartissait-il à peu près également ses subventions entre les deux fédérations, sans perdre l'espoir de les voir se réunir un jour ou l'autre, ce qui lui enlèverait une belle épine du pied en lui évitant d'avoir éternellement à faire des choix difficiles¹².

C'est tout cela que Robert m'expliqua, tard dans la nuit en me raccompagnant jusque chez moi après cette première réunion. Pour compliquée qu'elle me paraissait encore, la situation de ce curieux milieu allait tout de même en se clarifiant un peu à mes yeux...

¹² En 1950 sous l'égide de M. André Morice, secrétaire d'État à l'enseignement technique, à la jeunesse et aux sports, une commission réunissant les principaux mouvements d'auberges aboutit après quatorze mois de travaux à la constitution de la Fédération nationale, mais habilement, les communistes et les catholiques d'accord pour la circonstance et aidés par d'autres, dont la LFAJ, créèrent précipitamment la Fédération française qui déposa ses statuts quelques jours avant la Fédération nationale, puis se fit reconnaître par le Bureau international des AJ et de la sorte le problème retourna à son point de départ et pour longtemps, en dépit du fait que la FNAJ bénéficia de l'agrément précieux mais symbolique du ministère de l'Éducation nationale...

*En avant parcourons le monde,
Adieu, adieu,
Le ciel est bleu, le soleil brille,
Adieu, adieu.*

Une confrérie rigide et généreuse

L'appartenance au groupe remplissait bien mon existence, mais il fallait aussi compter avec le Cadastre pour assurer le quotidien. Le combat syndical s'y poursuivait et après bien des conflits et des négociations, l'obtention du statut d'ouvrier d'État remplaçant avantageusement celui, combien précaire et hasardeux, de contractuel apparaissait enfin comme un objectif réalisable.

Le temps passant j'étais devenu « O-S2 » et chef d'équipe. En entrant dans ce service de l'État je m'étais fixé comme objectif de devenir ouvrier spécialisé, ce qui me paraissait dans la candeur de mes quinze ans une situation très convenable. En réalité, je ne devais pas tarder à comprendre que dans la classification des emplois industriels établie à la Libération, les « M » (pour *manœuvres*) étaient de pauvres types sans qualification ni avenir, les « OS » (ouvriers spécialisés) des ouvriers précisément sans aucune spécialité, les « P » (professionnels), des gars connaissant bien leur travail et les « E » (exceptionnels) des gens très rares, dotés d'une expérience hors du commun et pouvant peut-être espérer accéder à la maîtrise et, qui sait, devenir cadres dans un avenir infiniment lointain...

Tout cela n'avait rien de séduisant au fond, on entrait dans la classe ouvrière sans trop d'espoir d'en sortir, à moins d'un miracle ou d'une tentative de fuite réussie et facilitée par les circonstances. Je retins cette seconde hypothèse comme intéressante pour l'avenir.

D'ailleurs, la productivité, néologisme inquiétant, avait fait son apparition dans tout le Cadastre avec de fortes retombées dans mon atelier et les conflits politiques aidant, la moindre discussion tournait désormais à l'algarade, les « staliniens » et les « réactionnaires » s'invectivaient sans ménagement. Pendant ces joutes oratoires les arguments sommaires succédaient aux affirmations sans preuves et aux slogans imbéciles. Grâce au poids relatif que me conféraient mes responsabilités et un certain sens de la mesure que voulaient bien me reconnaître mes camarades, je m'efforçais de calmer le jeu et d'apporter un peu de modération, malgré une exaspération que j'avais de plus en plus de mal à contenir.

Comme on dirait aujourd'hui « *La qualité des rapports sociaux allait en se dégradant* », c'est-à-dire que l'ambiance pourrissait à toute vitesse... Dans ces conditions, le groupe Issy-stop était pour moi une indispensable bouffée d'air frais et j'attendais avec impatience le mercredi soir, pour retrouver mes compagnons du Théâtre municipal.

Les auberges étaient encore largement imprégnées par l'époque du Front populaire, datant d'une quinzaine d'années et par l'occupation nazie qui était encore plus récente. De la première, elles avaient gardé l'enthousiasme et l'imagination, de la seconde, souvenirs des temps difficiles, le sens de l'entraide et de la communauté. Cela se sentait par l'esprit qui présidait à l'organisation et au déroulement des activités comme dans la définition et l'exercice des responsabilités.

Ainsi, le bureau du groupe, en dehors du responsable principal, comprenait généralement un secrétaire chargé de rédiger les comptes rendus des réunions, un trésorier gérant une caisse souvent modeste, un responsable des sorties qui préparait balades et randonnées, un responsable solidarité, veillant à ce que les plus démunis ne soient pas tenus à l'écart ou faisant faire le nécessaire lorsqu'une difficulté majeure atteignait l'un ou l'autre d'entre nous, un responsable de l'accueil, chargé de guider et de mettre à l'aise les nouveaux arrivants. On y trouvait parfois un responsable de chorale choisi pour ses qualités musicales connues ou supposées, un responsable du matériel quand il existait de l'équipement collectif, souvent de camping et un responsable « relais » si le groupe, comme dans la plupart des cas, était en charge d'une auberge et se constituait en comité de gestion.

A l'exception du responsable du groupe qui était un coordinateur en charge de surcroît des liaisons avec la Région parisienne, fonction politique par excellence, les autres postes se rapportaient à des tâches pratiques mais aucune, politique ou pas, ne conférait aux tenants du titre un avantage particulier, ce qui décourageait par avance les ambitions de carrière... D'ailleurs, ces responsabilités étaient éphémères, puisque chaque année, à l'occasion d'une réunion spéciale, le groupe procédait à des élections et en dehors du responsable principal dont les fonctions duraient de fait un peu plus longtemps que celles des autres afin d'assurer une relative continuité, il y avait une réelle rotation, ce qui faisait que, sauf à ne pas expressément le vouloir, chacun se trouvait amené, à un moment ou à un autre, à être en charge d'une partie de l'activité de cette petite équipe. Cette façon de procéder conduisait naturellement à développer auprès de tous le sens du service et des responsabilités et, comme on disait, « la remise en cause » par la brièveté du mandat confié.

Il n'y avait donc ni chef, ni autoritarisme d'aucun sorte et si parfois la pagaille s'installait ou un conflit éclatait, choses inévitables et naturelles dans une collectivité de jeunes, les « principes de base » étaient prestement brandis pour remettre les chimères à leur place. Ces principes, sortes de « Tables de la Loi » incontestées, étaient la *démocratie* qui s'appliquait à tous, d'en-bas, le groupe, au sommet, le comité directeur national, en passant par le conseil d'administration départemental, et qui faisait des ajistes les responsables de leur affaire *sans magisters et sans maîtres à penser*¹³ ; la *gestion directe* de l'ensemble des activités et du réseau des auberges de jeunesse par les usagers eux-mêmes¹⁴ ; la *mixité*, proclamant l'égalité des sexes en toute occasion et récusant par là même toute séparation ou ségrégation¹⁵ ; *l'internationalisme* s'imposait par nature aux AJ, installées dans le monde entier, ouvertes à toutes les nationalités, sans privilèges et sans discriminations, en rejetant particularismes ou attitudes cocardières. enfin la *laïcité* fermait la marche, laïcité intransigeante et extensive puisqu'elle n'admettait aucun prosélytisme religieux ou politique. Ces cinq principes étaient de plus verrouillés par le rejet de « toute conception particulière de l'homme et du monde », affirmé en toutes occasions, laissant à chacun le soin de traiter ce problème lui-même, hors du mouvement, en tant que citoyen, libre de ses options ou de ses engagements particuliers.

Il découlait ainsi de ces règles et d'une « discipline librement consentie », que le laisser-aller et le laisser-faire n'étaient pas de mise et pour les adeptes, si nombreux aujourd'hui mais bien présents également à l'époque, du « *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil* » ou au contraire du « *Je fais ce que je veux quand je veux* », il était préférable d'aller voir ailleurs. La rigueur des principes, comme l'esprit de solidarité, l'égalitarisme ambiant et le sens de l'effort au bénéfice de tous, ne pouvaient vraiment pas cohabiter avec l'égoïsme, les théories molles ou les comportements intéressés. Néanmoins, l'anticonformisme le plus éclatant, aussi bien dans les comportements que dans la façon de s'habiller et les franches et percutantes parties de rigolade qui étaient le lot de tous les jours, faisaient aisément comprendre qu'entre l'ajisme et les ordres de moines chevaliers il n'y avait vraiment aucun rapport.

¹³ Si pour un adhérent, l'exercice d'un mandat syndical était permis, voire encouragé, il n'en était pas de même pour un mandat politique, aussi humble que celui de conseiller municipal : la méfiance à l'égard du « politique » et de l'État était sourcilleuse et sans réserve., et l'adhésion à un parti politique, sans être formellement proscrite, demeurait très mal considérée !

¹⁴ L'autogestion découverte par certains milieux de gauche une quinzaine d'années plus tard ne sera que sa timide cadette...

¹⁵ Ce qui n'était pas encore tout à fait le cas pour l'école publique, pas du tout dans le scoutisme (à l'exception laborieuse des Éclaireurs (le France) ou dans certaines organisations catholiques JAC, JOC, etc.

*Seul, sur la steppe aride
C'est ainsi que je vais devant moi, marchant
toujours
Et mes poches sont vides
Je ne suis qu'un pauvre colporteur, un
pauvre fou.*

Un style de vie

La réunion du mercredi était le moment-clé de la vie du groupe. Le programme était toujours à peu-près le même : commentaires sur les circulaires du « Centre », rapport du responsable sur les réunions de l'« Équipe liaison » de la Région, réunissant périodiquement les responsables des groupes ou de l'« Équipe relais » qui procédait de même avec les comités de gestion, fixation des tours de permanence à l'AJ de Mondeville. Venaient ensuite le compte-rendu de la dernière sortie et la préparation de la suivante, dans une AJ, vers une randonnée en forêt, ou quelque terrain de camping tranquille.

S'il n'y avait ni obligation ni coercition, il faut bien dire que la participation aux réunions, aux sorties et aux permanences de Mondeville, allait de soi. Les absences occasionnelles étaient comprises à conditions qu'elles demeurent occasionnelles. Participer à cette collectivité dynamique, ardente et solidaire impliquait un engagement : y entraient qui voulait, mais dès lors il fallait observer la règle du jeu. Les pique-assiettes, les butineurs et les dilettantes n'y avaient pas leur place (*je repensais à Biquette...*).

Le temps fort de la réunion était à l'occasion un compte-rendu de voyage, mais plus souvent un cercle d'étude. Les sujets traités étaient choisis par les membres du groupe, en fonction de leurs goûts ou de leurs connaissances. Ces mini-conférences étaient préparées par un seul ou par plusieurs copains et portaient sur divers domaines concernant la politique internationale, le syndicalisme, l'histoire des auberges, un pays, un problème social, etc. La présentation faite sous forme d'un exposé, le débat s'engageait et s'enrichissait des remarques et interventions des uns et des autres. La qualité de ces formes d'expression était très inégale, mais elles avaient l'avantage de pousser chacun à travailler un sujet consciencieusement, à s'exprimer et pour tous d'y trouver ensuite matière à réflexion.

Les discussions faisaient apparaître les fractures que l'on retrouvait dans la société d'alors, marquée par les conflits coloniaux et la guerre froide qui faisaient craindre en permanence le déclenchement d'une conflagration mondiale mais aussi par les difficultés économiques encore très importantes et par l'instabilité de institutions caractérisées par des crises gouvernementales incessantes et confinant parfois au grotesque. Toutefois ces clivages avaient des délimitations assez vagues et l'expression des opinions demeurait modérée.

Il est vrai que les éléments les plus marqués politiquement n'étaient pas là. Après avoir joué la carte de la séduction, puis de la menace auprès de divers mouvements ou regroupements d'associations de jeunesse, dont naturellement les AJ, les communistes orthodoxes, constatant leurs échecs et obéissant scrupuleusement aux consignes du *Kominform* s'étaient enfermés dans leur camp retranché idéologique et leur principale organisation de jeunes, l'UJRF, n'en sortait guère sinon pour rechercher des partenaires afin de manifester ponctuellement contre «Ridgway-la- peste » ou « La sale guerre du Viêt-Nam ». Les chrétiens demeuraient cantonnés dans leurs organisations structurées et rigides. Quant aux gaullistes, placés sous la bannière toute nouvelle du *Rassemblement du peuple français*, ils étaient peu présents dans les mouvements de jeunesse et

totallement absents aux auberges. Enfin, les nostalgiques de la période de Vichy ou du nazisme à la française, vigoureusement matraqués par la Libération, adoptaient le profil le plus bas possible et se faisaient oublier de tout le monde.

En revanche, on trouvait dans nos rangs des anarchistes, les uns militants effectivement à la CNT¹⁶, les autres, en plus grand nombre, « anars » assez romantiques, plus proches de Brassens que de Bakounine et se qualifiant ainsi sans doute pour être politiquement à l'aise partout car n'ayant d'attaches ou d'obligations nulle part. Il y avait également nombre de socialistes ou socialisants, souvent issus du mouvement des *Faucons rouges* qui étaient, si je puis dire, la bête noire des communistes (ils le leur rendaient fort bien d'ailleurs, à grands coups de poing dans la figure si nécessaire), des anarcho-syndicalistes aux contours assez fluctuants, farouches adversaires des totalitarismes (et parfois de tout type d'organisation...), généreux en toutes choses, à commencer par les discours. On notait aussi la présence de trotskistes de multiples obédiences, aisément reconnaissables à leurs formules stéréotypées, toujours brillants, démonstratifs et convaincants quand on voulait bien être convaincu, mais mal à l'aise quand ils étaient seuls et souvent rejetés lorsqu'ils étaient plusieurs¹⁷.

Enfin, il existait çà et là des communistes critiques profondément marxistes certes, mais sans aucune illusion sur le caractère totalitaire du stalinisme. Révoltés par l'injustice et la misère, ils conservaient de leur idéal ce qu'il avait de plus généreux et de plus désintéressé, préfigurant en quelque sorte, les « refondateurs » d'aujourd'hui. Avec leur originalité, ils jouaient loyalement et avec efficacité, le jeu de la FNAJ.

Cependant, l'essentiel était constitué de garçons et de filles aux idées pas encore très bien arrêtées et pour qui les AJ étaient à la fois une possibilité de voyager économiquement, un espace agréable pour leurs loisirs qu'ils s'activaient à organiser eux-mêmes, une occasion de se faire des copains et un terrain d'apprentissage social fort intéressant. Ils se trouvaient bien dans ce mouvement dont l'idéal et les principes leur servaient de ligne de conduite dans la vie courante et demeuraient assez méfiants vis-à-vis des grands discours ou des manifestations idéologiques et la politique n'était pas pour eux une obsession de tous les instants.

Dans un autre registre, l'existentialisme qui vivait ses dernières nuits dans les caves de Saint-Germain-des-Prés, les laissaient indifférents. Boris Vian, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, *Les Deux Magots*, *Le Flore* et la faune qui tournait autour leur paraissaient appartenir à quelque planète étrange et éloignée à des années lumières de leur vie de tous les jours. L'oisiveté musicale et nocturne ne les attirait pas : ils n'en n'avaient ni le temps, ni le goût.

Dans l'ajisme ils trouvaient un monde nouveau sans hiérarchie, une liberté sans désordre et sans licence, la considération des autres, une entraide dépourvue de calculs, un désintéressement certain, bref les meilleures conditions possibles pour l'épanouissement de leur jeunesse et ils aspiraient avant tout à jouir dans ce cadre, du plaisir d'avoir vingt ans, ce qui a bien y regarder était déjà beaucoup.

D'ailleurs, aux AJ tout commençait, se poursuivait et se terminait par de chansons. On chantait sur la route, on chantait en faisant la vaisselle, on chantait à la veillée, devant la cheminée de l'AJ ou autour d'un feu de camp, et l'on chantait naturellement à la fin de la réunion du groupe. Chansons

¹⁶ Confédération nationale du travail.

¹⁷ C'était un groupe composé d'un mélange de ces dernières catégories que j'avais rencontré à l'AJ de Villennes et qui m'avait laissé un si mauvais souvenir...

de révoltes, chansons du vieux folklore français ou d'un répertoire plus récent issu des œuvres de William Lemit, Francine Cockenpot ou César Geoffray, évoquant la paix, la nature, l'amitié et la joie de vivre. Chaque ajiste avait son propre carnet de chant, aussi précieux que le guide des auberges lui-même et dans lequel il rassemblait ses airs préférés. Certains groupes possédaient une chorale de bonne qualité (la "RP" en avait d'ailleurs une assez prestigieuse) mais Issy-stop n'était pas dans ce cas : nous chantions non à plusieurs voix mais seulement (et assez mal) à l'unisson, en dépit des efforts méritoires de Jean-Loup qui parvenait parfois, un soir de chance, à nous faire réussir des « canons » pas trop compliqués...

Bref, une fois la réunion terminée, à une heure avancée de la nuit, nous quittions le théâtre municipal désert pour rentrer chez nous. Le plus souvent, les derniers bus et métros étaient passés depuis longtemps et je remontais à pied jusqu'à la rue de Châtillon. Robert, qui habitait près de la porte de Vanves m'accompagnait souvent en tenant à la main son *vélosolex*, que je considérais comme une machine prestigieuse et enviable. Nous empruntions la longue artère baptisée *boulevard Voltaire* dans sa partie isséenne par une municipalité de gauche et devenant le *boulevard du Lycée* dans sa partie vanvéenne, tenue par une municipalité de droite, curiosités politiques de la banlieue..., avant de poursuivre notre marche dans le vieux Vanves. Pendant ces deux ou trois kilomètres parcourus à pas lents et ponctués par de nombreux arrêts qui marquaient les temps forts de notre discussion, nous poursuivions la réunion en en commentant le déroulement, mais en allant également bien au-delà.

C'est au cours de ces marches-conférences nocturnes que je découvris l'histoire des auberges, en saisissant ainsi la complexité et le pourquoi de bien des choses l'ajisme n'était pas un univers clos, idéal et idyllique ; il était directement concerné par l'évolution politique, les réalités économiques et les luttes sociales. Ces discussions, qui au début prenaient la forme d'un monologue, tant le savoir de Robert m'impressionnait, accroissaient mes connaissances au fur et à mesure que les semaines passaient. Vers deux ou trois heures du matin je rentrais chez moi éreinté mais la tête emplie d'éléments nouveaux et d'interrogations multiples, avant de reprendre au petit jour le chemin de Saint-Germain-en-Laye.

Mon appartenance à ce groupe ajiste enrichissait progressivement ma vie, la remplissait davantage et m'ouvrait des chemins toujours plus larges. En dépit d'un environnement maussade et inquiétant, la vie était belle, entourée de copains singuliers, fraternels et étonnants. A coup sûr et en dépit des apparences il n'y avait aucun doute : le meilleur était devant nous. Toutefois, il me restait encore à découvrir cette auberge de Mondeville dont on parlait tant, qui occupait une place si importante dans la vie d'Issy-stop et où je n'avais pas encore mis les pieds.



CHAPITRE III : L'AUBERGE DE MONDE VILLE

*Auberge blottie
Au creux du vallon
Résiste à la folie
De l'appel du canon*

Une maison communautaire

Le groupe y effectuant sa sortie mensuelle, un samedi matin je me dirigeais vers la porte d'Italie pour gagner en auto-stop l'auberge de Mondeville. Le trajet s'effectua sans histoire deux voitures de tourisme jusqu'à La Ferté-Alais et de là un tracteur à remorque, grand luxe rural, m'amena jusqu'à l'AJ A cette époque où le chemin de fer rétabli à grand-peine après la Libération était fort cher,¹⁸ le « stop » demeurait un moyen de transport relativement courant, en dépit d'une circulation automobile assez peu importante. On y faisait des rencontres de tous types, souvent sympathiques, parfois douteuses, à l'occasion risquées mais le plus souvent enrichissantes grâce aux discussions qu'elles permettaient. Les véhicules étaient divers et au cours de mes périples, en dehors de quelques « Traction-avant » et autres « Juvaquatre » rescapées de la guerre et de multiples camionnettes brinquebalantes, j'avais emprunté entre autres, un corbillard (vide), une fourgonnette de la gendarmerie (pleine) et même près de Château-Thierry, une péniche transportant du blé, ce qui me permit d'admirer jusqu'à satiété les rives de la Marne...

En tout cas ce jour-là j'arrivais sur un véhicule à betteraves devant l'auberge, facilement reconnaissable à son emblème triangulaire en tôle peinte fixé au-dessus de la porte. C'était une maison modeste, faisant partie d'un ensemble de bâtiments en « U » constituant naguère une ferme. Située au bout du village, à deux pas des champs, elle se composait d'une cuisine-salle commune avec cheminée, d'un réfectoire, d'un dortoir en rez-de-chaussée et d'un autre plus grand situé dans le grenier. En sous-sol, un caveau permettait de tenir des réunions et pouvait devenir, si nécessaire, un dortoir de secours. Il y avait aussi une remise à l'usage incertain. Pas d'eau courante une citerne recueillait l'eau de pluie, les w.-c. extérieurs étaient du type « tinette », quant à la toilette il fallait, hiver comme été, la faire à la fontaine villageoise, en face de l'église...



¹⁸ Les mouvements de jeunesse et les campeurs, pour une fois associés, manifestèrent pour l'obtention de billets de week-end à prix réduits, ce qui finit par être accordé par la SNCF non sans bagarres avec la police, alors que la revendication était des plus pacifique...

L'équipement des dortoirs était spartiate : de la paille contenue par des bâtis de planches, mais à la belle saison, on pouvait planter quelques tentes dans la cour herbeuse. Une niche près de la cheminée contenait le matériel administratif (stylos à bille, tampons encreurs et cachets) qui tenait à l'aise dans une grande boîte de « Bouillon Kub» en fer blanc, servant également de coffre-fort destiné à recevoir le produit des hébergements. On y trouvait aussi, à côté du registre des passages, une petite bibliothèque d'une trentaine de volumes disparates et le livre d'or de l'AJ qui était précieux pour connaître les remarques et les critiques des ajistes de passage.

Le tout restait fort rudimentaire mais cela nous convenait et avec notre équipement et de bons sacs de couchage tout allait pour le mieux... Cependant, il ne nous échappait pas que des améliorations s'imposaient pour rendre la maison à la fois plus agréable et plus pratique et de ce côté-là beaucoup restait à faire. Nous avions prévu de nous y employer autrement que par de simples travaux d'entretien. De toutes celles que je connaissais alors, l'A.J. de Mondeville était de loin la plus sommaire, mais il se dégagait d'elle un charme que je ne retrouverai jamais chez les autres. Il est vrai que c'était « notre » auberge, celle de nos enthousiasmes et de nos efforts !



Les week-end y étaient courts, presque tout le monde travaillant jusqu'au samedi à midi et le temps de s'installer, de faire les courses à l'épicerie, à la boulangerie et chez le boucher, de nettoyer

la maison, de préparer le repas¹⁹ et de faire la vaisselle, le moment de la veillée arrivait. C'était un instant privilégié de la sortie, à Mondeville comme ailleurs. Assis en arc de cercle devant la cheminée où brûlait un feu de bois nous restions des heures à chanter; telle chanson commencée par l'un, celle-là poussée par un autre, reprises par tous, puisant dans notre répertoire au hasard des inspirations et des préférences. Parfois et sans aucune raison, le silence s'installait, seulement troublé par le crépitement des bûches et personne n'osait le rompre. Il était chargé d'une mystérieuse émotion qui était peut-être la concrétisation de l'amitié. On sentait à ce moment-là une communion qui empêchait quiconque de parler ou de bouger et quand ce silence devenait pour tous véritablement insupportable, par on ne sait quel sortilège, un autre chant était lancé et les mélodies reprenaient jusqu'au moment où le temps étant vraiment venu de se coucher, un chant apaisant montait alors devant l'âtre, comme un signal codé, connu de tous et annonçant l'inévitable séparation.

Il fallait alors regagner les tentes en été, les dortoirs en hiver où, serrés les uns contre les autres, le temps que Morphée veuille bien passer par là, nous pouvions voir par nuit claire, quelques étoiles briller dans le ciel noir à travers les trous de la toiture... Au petit matin c'était la toilette à la fontaine, opération agréable à la belle saison mais redoutable pendant les frimas où elle se limitait à un très sommaire «rince-museau» avant ou après le petit déjeuner, selon le courage des uns ou la flemme des autres.

Le paysage alentour n'était pas de ceux décrits avec emphase dans les guides touristiques, c'était une campagne ordinaire du Hurepoix, bien cultivée, sans jachères, avec des pâturages, des vergers et des labours à perte de vue, mais les possibilités de balades étaient limitées. Lorsque le week-end n'était pas entièrement occupé par des travaux d'entretien ou d'amélioration à l'auberge nous allions vers les rochers de la Padole jouer aux varappeurs (nous étions des alpinistes très ordinaires...), ou faire des parties de chasse à la vipère dans les rochers à fougères tout près de l'AJ. Certains soirs d'été, délaissant la veillée habituelle, nous partions pour une randonnée nocturne à travers l'un des bois entourant la Butte Pelée, nous arrêtant dans quelque clairière sombre et fraîche où allongés dans l'herbe, le regard perdu vers le ciel nous rêvions, parlant de tout et de rien, sans soucis ni préoccupations, simplement heureux d'être là. Le monde entier dormait et nous regardions les astres qui paraissaient scintiller pour nous seuls dans la paix et le silence de la nuit.

Le dimanche en fin d'après-midi, le stop toujours un peu aléatoire ne garantissant pas une arrivés rapide à Paris, nous reprenions le chemin du retour au terme d'une marche de cinq à six kilomètres, partie sur route, partie à travers champs jusqu'à Ballancourt d'où le train nous ramenait à la gare de Lyon. Parfois nous y retrouvions d'autres groupes d'ajistes ou de campeurs qui, les chansons aidant, donnaient aux wagons des airs endiablés de « descente de la Courtille », sous le regard amusé et un peu étonné des autres voyageurs, qui ne semblaient pas autrement gênés par ces manifestations de joie d'une jeunesse sagement tumultueuse.

Je revenais de chaque sortie à Mondeville ragailardi, ressource, en raison peut-être du fait que l'AJ était l'affaire de tout le groupe et qu'il y trouvait là, à la fois sa vraie dimension et sa justification. Nous utilisions les auberges et en retour nous offrions la pareille aux camarades, du mieux que nous le pouvions. Gérant une installation, nous en savions le prix et nous connaissions les efforts qu'il fallait déployer pour en faire, sans trop de moyens, quelque chose de convenable et d'accueillant pour les autres. C'était là une des valeurs premières de la gestion directe : d'abord recevoir des uns puis donner à son tour aux autres.

¹⁹ Nous faisons « collo », c'est-à-dire que les repas étaient préparés et pris en commun, ce qui était pratique, économique et tout le monde était logé à la même enseigne pas de foie gras pour les uns et de jambon-coquillettes pour les autres.

*Nous étions vingt ou trente
Brigands dans une bande
Tous habillés de blanc
A la mode des marchands*

Un village paisible aux humeurs imprévues

Le centre de Mondeville était dominé par sa vieille église à nef unique, au clocher carré, bâtisse simple aux proportions harmonieuses, comme on en trouve tant en Ile-de-France et autour de laquelle se groupaient les maisons du village aux toits de tuiles brunes et aux façades peintes en ocre jaune et rouge. Fermes autant que maisons d'ailleurs, l'activité locale étant essentiellement agricole. Une seule route, peu passante, conduisant d'un côté à la Ferté-Alais et de l'autre à Ballancourt, traversait cette commune qui vivait tranquillement au rythme des saisons.

Dans ce petit univers d'un demi-millier de personnes, l'AJ était une pièce rapportée et les relations avec les habitants assez distantes, certains d'entre-deux nous considéraient même avec une méfiance à peine dissimulée. La société moderne n'avait pas encore passé son rouleau égalisateur dans les campagnes et en dépit de la proximité de Paris, l'état d'esprit en cet endroit était, à peu de choses près, celui que l'on aurait pu trouver dans un village perdu au fin fond de la Creuse ou de la Lozère (les paysans n'avaient pas encore été qualifiés de « ruraux » et encore moins « d'exploitants agricoles »...). Que des garçons et des filles venus d'on ne sait où se promènent en short, chemise à carreaux, grosses chaussures et sac à dos, passe encore, mais qu'ils dorment tous ensemble dans cette maison du bout du village était vraiment très étrange. D'ailleurs, qu'y faisaient-ils réellement chaque samedi et chaque dimanche, en dehors d'entonner des chansons bizarres que l'on entendait parfois tard dans la nuit, quand on passait sur le chemin de Videlles ? Et en plus ce n'étaient jamais les mêmes ou presque... Qu'étaient-ils ? des oisifs ? des gens sans morale ? des semeurs de troubles ? des communistes peut-être ?

Probablement en raison de l'augmentation de la fréquentation de l'auberge, due à nos efforts, ces interrogations firent bientôt place à un malaise augmentant progressivement en atteignant des niveaux de plus en plus élevés jusqu'au jour où, on ne sût vraiment pour quel motif, certains villageois, gardiens sévères et intraitables des bonnes mœurs, de la morale et de la famille menacèrent de vider l'abcès et l'auberge en même temps à grands coups de fourche et d'y mettre le feu, si nécessaire ! L'émoi fût d'autant plus grand dans les rangs d'Issy-stop que nous ne comprenions absolument pas ce qui avait pu motiver subitement cette brutale hostilité à notre égard.

Fort heureusement, personne ne passa à l'acte. En effet, si le curé du village sans être, à proprement parler, l'instigateur de ce mouvement coléreux, en était un peu l'allié objectif, sinon l'âme ou la référence, nous avions en contrepartie deux alliés de poids, l'instituteur, proche des idées nouvelles et naturellement tout acquis à notre idéal laïc, et le patron du café-tabac, point de passage obligé de toutes les rumeurs villageoises. Ce dernier assurait par ailleurs avec beaucoup de gentillesse et de dévouement le rôle de garde-clés de l'AJ les jours de semaine et percevait en notre absence le produit des hébergements. Finalement, mais lentement et sans que nous n'ayions jamais pu connaître le détail des tractations, probablement compliquées, qui se passèrent en coulisse et sans doute devant quelques chopines de vin blanc, tout se calma avec la diplomatie des uns et le bon sens de tous, dans ce petit monde clos. De la sorte la « tanière de Satan » ne devint pas la proie des flammes purificatrices. À tous points de vue nous avions eu chaud.

Mais il ne fallait pas en rester là et nous voulions apporter notre propre contribution à la concorde retrouvée. A l'initiative de Robert, jamais à court d'imagination lorsque quelque bombe

était à désamorcer, elle prit la forme d'une fête organisée par le groupe à l'intention de l'ensemble des habitants. Soigneusement préparée, annoncée longtemps à l'avance, cette « manifestation-séduction » se déroula dans une vaste grange prêtée par un paysan obligeant. Au soir dit, les Mondevillois, d'abord méfiants, pénétrèrent dans la salle par petits groupes, le regard en coin, puis arrivèrent en plus grand nombre et c'est finalement devant la quasi-totalité des villageois que le groupe se produisit.

La vérité m'oblige à avouer que nous étions très moyennement doués pour l'animation - on l'a vu à propos de notre prétendue chorale - mais Issy-stop présenta fort convenablement, chants, danses et jeux collectifs dans la meilleure tradition des auberges et les spectateurs d'abord surpris, puis rapidement conquis, probablement plus par les efforts déployés que par les résultats obtenus, ne furent pas avares d'applaudissements. La bande de dangereux dévoyés s'avéra être un groupe de filles et de garçons imaginatifs et rigolos, quant aux paysans prétendument incultes et grossiers, ils apparurent tels qu'ils étaient véritablement : des gens peu compliqués, tout d'un bloc et au fond fort chaleureux. A partir de ce moment-là, nos rapports avec le village, non seulement se normalisèrent mais s'améliorèrent, au point que des jeunes vinrent à l'auberge pour voir ce qu'il en était réellement, démontrant ainsi, morale de l'histoire, que l'isolement et le repli sur soi sont générateurs de conflits, que les défauts prêtés aux autres ne sont souvent que l'ombre portée de leurs qualités et qu'il suffit parfois de se rapprocher un peu et de se parler beaucoup pour mieux se comprendre. Cette aventure avait eu un petit côté « Clochemerle », mais j'en tirais toutefois la leçon pour mon propre compte. Le groupe aussi d'ailleurs.

*Ils étaient trois garçons,
Ils étaient trois garçons,
Leur chant, leur chant
Remplit ma maison*

La gestion directe

Ce problème de cohabitation heureusement réglé, il en restait un autre : l'état matériel de l'auberge, passablement préoccupant. Du point de vue juridique notre situation n'était pas très assurée, le propriétaire ne nous ayant concédé qu'un bail dit « 3-6-9 », c'est-à-dire de trois ans renouvelables deux fois. Ce n'était pas sans risques et nous connaissions le cas de nombreuses auberges remises à neuf par l'enthousiasme de comités de gestion organisant chantiers sur chantiers puis prestement récupérées par le propriétaire à la fin de la première période de trois ans en bénéficiant ainsi de travaux importants qui ne lui avaient rien coûté ! De plus, la brièveté de la durée du bail ne nous permettait pas d'avoir droit à des subventions d'équipement²⁰ Il nous fallait donc procéder sagement aux améliorations nécessaires, et sans dépenses excessives.

Nous étions nombreux à procéder de la sorte, en espérant qu'un contrat d'une plus longue durée nous soit consenti un jour ou, joie suprême, qu'une construction neuve soit envisagée²¹ mais les dures réalités de l'époque contribuaient à dissiper les rêves les plus modestes. Malgré cela et grâce aux efforts de tous, notre réseau devenait conséquent. Bien que la FFAJ ayant hérité de la plus grande partie du réseau de l'époque de Vichy, comptait en 1952, 139 installations (71 auberges, 49 relais, 16 refuges et 3 camps) la FNAJ en gérât 315 (66 auberges, 119 relais, 92 refuges et 38 camps)²², généralement prises en charge par 160 comités de gestion constitués à partir des 250 à 300 groupes existants²³. C'est dire l'effort colossal déployé par les ajistes en quelques années, même si leur réseau était plus composite que celui de la fédération adverse !

A une seule exception, l'auberge de Tours, il n'y avait pas de «pèr' aub' » exerçant leurs fonctions à titre permanent. Pendant les mois d'été à forte fréquentation, des parents aubergistes temporaires (le plus souvent enseignants et étudiants, en raison de leurs longs congés, mais également ouvriers et employés), après avoir suivi un stage de formation, assuraient la gestion et l'animation de l'AJ. Ils bénéficiaient du remboursement des frais de transport, de l'hébergement gratuit et de l'attribution d'une indemnité symbolique pour faux frais, en contrepartie de leurs

²⁰ Seules pouvaient en bénéficier, les AJ propriétés de la Fédération, rarissimes et celles bénéficiant d'un bail de 99 ans, très rares, ou de 18 ans, encore exceptionnelles à l'époque. Par ailleurs, bien des installations appartenaient à l'armée ou à la marine (sémaphores, anciennes redoutes ou casernements). Nous en étions occupants à titre précaire, donc expulsables du jour au lendemain.

²¹ Comme il s'écoulait entre cinq et dix ans entre la mise au point du projet et l'ouverture de l'AJ nouvelle, la plupart de ceux qui en étaient à l'origine ne voyaient pas le résultat de leurs efforts car ils avaient quitté le mouvement entre-temps, mais il est vrai qu'ils ne faisaient pas cela pour eux-mêmes.

²² Ces distinctions correspondaient aux normes de la Fédération Internationale des AJ (IYHF) : l'auberge était dotée d'un bon confort, le relais était plus sommaire et le refuge correspondait aux gîtes d'étape actuels (bien que qualifiée par nous d'auberge, Mondeville n'était considérée, selon ces critères, que comme un « grand refuge »), Quant aux camps, il s'agissait soit de simples terrains de camping et le plus souvent de camps aménagés en été avec des tentes collectives, provenant en général des surplus américains.

²³ Les installations seulement ouvertes en été camps et AJ fonctionnant dans des locaux scolaires n'avaient pas de comité de gestion. Elles étaient en charge de l'échelon national ou départemental. De même, les relais et refuges implantés dans des régions démunies de groupes possédaient un gardien ou un garde-clés qui en assurait la surveillance,

fonctions définies par un contrat précis. A la fin de celles-ci les parents aubergistes rendaient leurs comptes auprès des responsables nationaux, mais tout au long de leur séjour ils pouvaient être inopinément contrôlés à la fois par leur comité de gestion et par les membres du comité directeur national agissant pendant leurs vacances comme autant de *missi dominici*, bénévoles sans être complaisants pour autant.

Ce système assez original avait non seulement l'avantage d'être économique mais aussi d'éviter les risques de dérives corporatistes résultant de l'existence d'un important personnel à demeure, tendant par nature à imposer ses points de vue sinon son pouvoir. En revanche, il présentait l'inconvénient de manquer parfois d'un peu de continuité, nombre de comités de gestion disparaissant aussi vite qu'ils s'étaient créés. Du côté de la Fédération française, il y avait au contraire une majorité de parents aubergistes professionnels, solidement installés et structurés ainsi que de nombreux gardiens et pour ces raisons, les comités de gestion étaient inexistantes. A ce niveau strictement matériel c'étaient également deux conceptions totalement opposées qui se faisaient face.

Sur le plan financier, les subventions de fonctionnement et d'équipement de l'État, et dans une moindre mesure, des conseils généraux et des municipalités étaient réservées en priorité aux nouvelles AJ ou à celles en construction, encore rares, et aux installations importantes bénéficiant d'une situation juridique solide. Pour les autres, comme Mondeville, il ne fallait compter que sur le travail réalisé par les ajistes, nos propres ressources, évidemment bien maigres et sur l'aide parcimonieuse que nous accordait la Région parisienne par son Équipe relais. Autant dire que cela décourageait par avance tout projet pharaonique! Néanmoins, nous passions lentement de la misère à la pénurie, ce qui dans un certain sens était déjà un progrès et les «grands travaux»... d'envergure réduite, allaient pouvoir commencer.

Fort heureusement, et sans qu'il en coûtât quoi que ce soit à la Fédération, nous allions bénéficier des bienfaits de *l'adduction-d'eau-en-milieu-rural*, l'un des chefs-d'œuvre majeurs de la IV^e République, reléguant l'imposante citerne au rang d'accessoire inutile et supprimant heureusement la toilette à la fontaine. Regarder les étoiles à travers le toit, était sans doute poétique, mais les muses, créatures craintives et fragiles, se cachent souvent par temps de pluie ou de grands froids et comme notre propriétaire, modeste infirmier dans un établissement des environs, n'avait pas les moyens d'investir dans la tuile, nous prîmes sur nous d'obturer les trous les plus importants et de poser un faux plafond en isorel sous la charpente. La tinette, peu confortable et malodorante au possible fit place à des w.-c. c. chimiques. En outre, et ce fût principalement la tâche de Claude et de moi-même, la paille fine mais poussiéreuse des dortoirs disparut au bénéfice de robustes châlits en bois avec paillasse et couvertures d'appoint. Le remplacement de l'installation électrique, qui prenait beaucoup de liberté avec les normes de sécurité, fût mené à bien ainsi que la rénovation des peintures intérieures. Enfin, l'apport des uns et des autres en petit matériel disparate mais abondant améliora l'équipement de la cuisine.

Tous ces travaux, qui s'étendirent sur des mois furent réalisés au cours de « sorties-chantiers » organisées et planifiées par l'ensemble du groupe et l'éducation y trouvait son compte : débattre des priorités, fixer les étapes, réunir les moyens, procéder aux achats, répartir les tâches, chacun avait voix au chapitre et jouait son rôle. Dans ce domaine pratique Issy-stop excellait incomparablement plus que dans le chant choral ou l'escalade...

C'était d'ailleurs pour moi un sujet d'étonnement sans cesse renouvelé que de voir ces garçons et ces filles, foncièrement hostiles aux disciplines imposées d'en-haut et à l'ordre établi, un peu pagailleux, à l'occasion fantaisistes jusqu'au délire, bref, plus proches des *Branquignols* que de l'École polytechnique, faire subitement preuve d'esprit de synthèse, capables d'élaborer un projet et

de conduire une action avec sûreté et efficacité, dès lors qu'il s'agissait de choses concrètes ayant trait à la collectivité et au bien commun. Le moment venu, avec les conseils de deux ou trois copains compétents en ces domaines, tous se transformaient en peintres, maçons, électriciens, menuisiers ou plombiers, alors qu'ils étaient vendeurs, tourneurs, secrétaires, magasiniers ou commerçants, le tout en sacrifiant leurs week-ends sans aucun bénéfice ou avantage de quelque nature que ce soit, sinon pour l'auberge et pour ceux qui y venaient ou étaient amenés à y venir. Pour le prix de nos efforts, Mondeville ne fût plus considérée comme *refuge*, mais classée dans la catégorie des *relais* ce qui constitua pour nous tous un progrès certain et apprécié.

Élu responsable «relais » du groupe et à ce titre participant régulièrement aux travaux de l'équipe correspondante de la RP, je constatais qu'il existait un même état d'esprit chez les autres comités de gestion, le mot d'ordre prioritaire était l'extension et l'amélioration du réseau; les responsables nationaux et départementaux faisaient des prodiges d'imagination pour fournir les moyens voulus. Les attributions de fonds pour les réfections, comme la répartition de matériel de couchage lits, matelas, couvertures et d'équipements sanitaires, s'effectuaient dans une ambiance sérieuse où tout était examiné et réglé de manière pratique et concrète. Certes, les moyens étaient réduits et les ambitions limitées, mais l'équipe régionale jouait fort consciencieusement son rôle de coordination de la gestion directe. Les querelles idéologiques ou de principes apparaissant parfois lors de nos réunions, n'avaient pas lieu d'être à ce niveau-là.

Cela dit, l'augmentation de la fréquentation de Mondeville se poursuivait. Il s'agissait en majorité de groupes de la région parisienne, d'ajistes isolés que nous arrivions parfois à recruter, d'Amis de la nature, souvent anciens des AJ venant voir leurs cadets et se retremper dans une atmosphère qu'ils avaient connue autrefois. On trouvait également de ces personnages folkloriques et ridicules aux petits chapeaux à plume ornés de médailles, leurs grosses chaussures généreusement dotées d'« ailes de mouche» pour l'escalade, alors que les seules pentes qu'ils gravissaient jamais étaient les escaliers du métro. Figures factices et donneurs de leçons se référant à un mythique ajisme d'avant-guerre qu'en général ils n'avaient connu que par ouï-dire, nous les traitions sans ménagement, tant ils nous nuisaient par leur accoutrement, leur comportement à l'extérieur et leur refus de prendre la moindre part de travail à l'AJ. En revanche, Mondeville étant à l'écart des grandes routes, la venue d'ajistes étrangers était des plus rares et confinait au merveilleux. De ce fait, les quelques jeunes anglais, allemands ou hollandais qui échouaient dans ce petit village étaient l'objet de notre part d'une attention toute particulière...

Pour accueillir ce monde varié, nous assurions donc une permanence hebdomadaire et en général par deux, pour que cette mission ne soit pas trop ennuyeuse les jours de faible fréquentation. Il m'arrivait souvent de l'effectuer en compagnie de Claude, car nous étions complémentaires tout en ayant bien des préoccupations communes. Pendant les temps morts nous avions de longues conversations sur une multitude de sujets avec une approche anticonformiste des problèmes intéressant notre existence quotidienne et nos espérances pour demain. Mon camarade affichait des opinions anarchistes, moins sans doute par adhésion aux théories de Proudhon qu'en raison de difficultés à trouver sa propre place dans la politique et la société, mais il est vrai qu'il était loin d'être le seul dans ce cas. J'écoutais avec attention et sympathie ses affirmations et ses critiques. Toutefois mes origines comme mon caractère m'éloignaient des solutions absolues, qui séduisent au niveau de l'énoncé mais s'avèrent souvent illusoires ou désastreuses quand vient le moment de l'application. Je ne faisais pas toujours miens les concepts un peu abrupts de Claude, tout en estimant qu'ils avaient le mérite insigne de faire réfléchir, ce qui après tout, n'était déjà pas si mal.

Sans être à proprement parler des « corvées », les permanences entraînaient quelques contraintes dès notre arrivée, le samedi après-midi nous passions au café-tabac récupérer les clés, les tampons, la caisse et le registre d'hébergement en faisant un brin de causette avec le patron qui

nous racontait les dernières nouvelles du village en nous offrant un pot. Il fallait ensuite remettre un peu d'ordre dans la maison, donner un coup de balai dans les pièces, jeter un œil sur l'état de la vaisselle, parfois vider les cendres de la cheminée, vérifier l'état des dortoirs. Autant de tâches assez légères, car les utilisateurs conscients de leur état de « propriétaires communautaires » des AJ, avaient en général à cœur de ne pas laisser trace de leur passage et ceux qui, souvent par ignorance et parfois par flemme, dérogeaient à cette règle se faisaient rappeler à l'ordre, le cas échéant avec rudesse lorsque nous les prenions sur le fait.

Ensuite, au fur et à mesure des arrivées et après consultation de la «liste noire» (énumération au demeurant assez courte) qui répertoriait les usagers indésirables, exclus pour leurs mauvais comportements, nous prélevions les cartes des passagers avant d'en porter les indications sur le registre : nom, prénoms, adresse, date et lieu de naissance, venant de...allant à... etc., soit en tout dix-huit rubriques plus trente-six colonnes de nationalités et de six de professions. De ce point de vue là on ne pouvait pas dire que les AJ donnaient dans l'approximatif! Ces renseignements étaient destinés à la gendarmerie qui effectuait dans toutes les auberges des visites régulières, et assez souvent soupçonneuses, mais servaient surtout à l'établissement des statistiques que dressait la Fédération afin d'évaluer sur ce plan les résultats de son activité²⁴. Enfin, ces éléments étaient nécessaires pour déterminer la part de la redevance due par chaque AJ au Centre national pour contribuer au financement de son fonctionnement, la socialisation étant la règle fondamentale à la FNAJ²⁵. A chaque arrivant, nous indiquions les différentes commodités (ou leur absence...), les corvées d'entretien à effectuer par chacun et les points de ravitaillement dans le village. Le reste du temps nous étions à la disposition de tous pour assurer les meilleures conditions de séjour et veiller à la sécurité et au bon ordre de la maison. Le dimanche après-midi, nous rendions les cartes revêtues de notre tampon aux ajistes en encaissant le prix de leur hébergement. L'auberge vidée de ses occupants, nous repassions au café-tabac déposer les clés avant de reprendre le chemin du retour.

Tant était prenante cette vie, à la fois parisienne par les réunions au « Centre », banlieusarde par celles du groupe, campagnarde par nos sorties du week-end et surtout si exaltant l'idéal des auberges que je me trouvais de plus en plus étranger à mon propre travail au Cadastre...



²⁴ En 1951, la FFAJ totalisait 231 000 nuitées, dont 110 000 étrangers et la FNAJ 163 000 dont 142 000 Français. Si globalement la Fédération nationale détenait la seconde position, sur le plan des ajistes français clic occupait la première place. S'agissant des étrangers, cette situation s'expliquait par le fait que n'étant pas encore reconnues par le Bureau international des AJ, nos auberges ne figuraient pas dans son guide, ce qui nous causait un tort aussi évident que considérable. Notons qu'à la même époque l'Allemagne fédérale décomptait 4 510 000 nuits, le Royaume-Uni 1 135 000 et la Suisse 282 000 !

²⁵ Dans cet ordre d'idées, les seuls permanents administratifs de la Fédération étaient ceux du « Centre », mais du secrétaire général à la pits modeste (les dactylos, tous percevaient un salaire dun montant strictement identique. Aujourd'hui ce système peut paraître curieux ou incroyable, mais ces fonctions de « salariés-militants » étaient censées n'être assurées qu'un temps, notamment pour les postes les plus élevés. Au reste, professionnellement parlant du moins, la référence aux auberges de jeunesse n'était pas des meilleures à l'époque et il était préférable de ne pas trop s'attarder dans ces emplois...

CHAPITRE IV : VACANCES CATALANES EN AJ

*Nationale 7,
Il faut la prendre qu'on aille à Rome, à Sète,
Que l'on soit deux, trois, quatre, cinq, six ou sept,
C'est une route qui fait recette.*

Une auberge dans une baraque à outils

Pendant les vacances d'été le groupe se dispersait en France ou dans les pays étrangers voisins en utilisant le réseau européen des AJ, les temps n'étant pas encore venus des voyages vers des contrées lointaines et tropicales. D'ailleurs l'argent et les moyens de transport manquaient pour faire de longs périple au bout du monde et les *tours operators* aux nouvelles frontières sans cesse repoussées restaient encore à inventer.

Certains copains devenaient parents aubergistes temporaires et nous savions par *Réalités Ajistes* et *Nous des Auberges* que s'organisaient ici et là des « Caravanes ouvrières », groupes itinérants composés de jeunes de cités industrielles, guidés par des ajistes et partant découvrir le Quercy, la Provence ou la Savoie, des « Républiques d'adolescents », sortes de centres de vacances autogérés, mises sur pied par la Fédération et rassemblant des garçons et des filles qui autrement auraient passé les mois d'été dans l'environnement désolant d'Aubervilliers ou de Pantin. Il y avait également des « Caravanes musulmanes », réalisées notamment par les ajistes de la Loire-Inférieure, en collaboration avec ceux de nos départements d'Algérie et regroupant des jeunes filles arabes et kabyles encadrés par des militants, allant connaître à partir des auberges de la Métropole, un univers plus large que le cercle familial dans lequel les confinaient les préceptes et les traditions de l'islam. Enfin un rassemblement national était organisé, réunissant bon nombre de militants, manifestation contribuant à renforcer la cohésion du mouvement à travers des activités d'étude et de détente. L'éventail des possibilités était donc très large.

Pour ma part, profitant des cinq semaines de congés accordés par le Cadastre, durée exceptionnelle à une époque où ils se limitaient à quinze jours, je choisis de parcourir le Roussillon, en utilisant son réseau d'AJ qui comprenait une demi-douzaine d'installations. Je retrouvais bientôt Perpignan, les quais de la Basse et ses lauriers roses, le Palmarium et la silhouette rouge du Castillet. J'appréciais avec joie d'être là après des années d'absence.

Je posais mon sac à l'auberge située dans les jardins de la Pépinière, vaste oasis de fraîcheur aux senteurs fortes. Auberge de jeunesse ? c'était beaucoup dire, en réalité il s'agissait d'une modeste cabane où les jardiniers de la ville rangeaient autrefois leurs outils et dont la municipalité avec une générosité mesurée mais bienvenue nous avait concédé l'usage précaire. Quelques vingt mètres carrés équipés de six châlits, plus un lit de camp, en cas d'affluence et une salle commune permettant aux occupants de prendre leur repas sur une table minuscule. Tout y était réduit à l'extrême... A quelques pas de là, le chantier de l'auberge de la FFAJ, opulente construction rose de style néo-catalan, avec patio, arcades et tuiles canal, était comme un défi insolent à notre dénuement présent...



J'étais seul, donc au large dans cet espace exigu et tout au plaisir de mes retrouvailles avec cette ville qui m'était chère, je passais quelques jours à flâner dans ses vieux quartiers, vers la Loge de mer, la cathédrale Saint-Jean, la rue de la Barre et la citadelle, me replongeant dans l'ambiance bruyante et colorée de l'ancienne capitale du royaume de Majorque. Parfois, la nuit venue, je partais pour une longue exploration du *Puig*, berceau historique de la cité aux ruelles étroites, silencieuses et désertes. A la pointe de l'aube je revenais par le marché de gros, bruissant des allées et venues des charrettes des maraîchers des jardins de Saint-Jacques et de la plaine avant de regagner l'AJ pour y dormir un peu.

Un beau matin je découvris qu'elle était à moitié pleine : nous étions trois. Quelques heures plus tard deux filles émergèrent de leur sac de couchage. Elles venaient de Morangis, dans la banlieue sud de Paris. Après les banalités d'usage sur l'objet de nos vacances et diverses considérations touristiques et météorologiques, la discussion glissa rapidement sur les dangers de l'impérialisme américain et les vertus multiples et incontestables du Mouvement de la paix. A l'évidence j'avais en face de moi deux jeunes militantes de l'UJRF qui faisaient leur séance matinale d'« agit-prop »²⁶comme d'autres aujourd'hui se livrent au *jogging*, le samedi matin dans un square, par simple habitude. Je m'amusais un peu à contrer leurs arguments et à malmener le bréviaire qu'elles me débitaient avec une héroïque naïveté, mais je n'étais pas venu dans le Roussillon pour y retrouver le conflit de Corée et les affres de la guerre bactériologique à venir m'avisant qu'elles restaient sur place quelques jours et en dépit de la sympathie qu'elles m'inspiraient, je pris le parti de me diriger sans plus attendre vers mon village. Il y avait un temps pour tout et les vacances étaient d'abord pour moi un moment d'oubli pendant lequel les soucis et les craintes voulaient bien accepter de bonne grâce de se mettre entre parenthèses...

Le vieux tramway jaune et rouge me conduisit jusqu'à la sortie de la ville et d'un pas léger j'effectuais les quelques kilomètres qui me séparaient de Pia, signalé de loin par son clocher pointu,

²⁶ Agitation-propagande.

le *campanar*, singularité dans cette plaine où églises et chapelles n'ont que des campaniles ou des clochers-murs. Dépassant avec émotion mon ancienne maison, le *Mas dels ocells*²⁷, je retrouvais mes parents et amis des mauvais jours de la guerre, les Cortès, les Maury et les Torreilles, toujours égaux à eux-mêmes. Que ce soit après cinq jours ou cinq ans d'absence, l'accueil y était toujours chaleureux et réconfortant. J'avais l'impression qu'en cet endroit le temps n'avait pas de prise, une immobilité ensoleillée paraissant plaquée sur les choses et les hommes, insurmontable et rassurante à la fois. Je décidais de passer là quelques jours de retraite en compagnie des souvenirs de mon enfance. Les platanes et les mûriers penchés par la tramontane, les vignes piquetées de pêcheurs et d'abricotiers, s'étendant jusqu'au pied des Corbières, les figuiers au bord des chemins poussiéreux et le lit caillouteux l'Agly évoquant quelque torrent africain, me faisaient oublier l'agitation et les tracasseries de la capitale.

Mais je quittais bientôt ce lieu de ressourcement pour entamer le périple projeté en commençant précisément par ces Corbières que je ne connaissais jusqu'alors que de loin. Comme il existait un petit relais dans les gorges de Galamus, aux confins de l'Aude, je fixais-là ma première étape. Un car m'amena de Perpignan à Saint-Paul-de-Fenouillet ; je pris la clé auprès du secrétaire de mairie et il me restait quatre ou cinq kilomètres à faire à pied. Le paysage verdoyant de la plaine du Roussillon avait fait place à une garrigue encore partiellement cultivée en terrasse et la route

montante était désespérément déserte, pas une voiture, pas une charrette pour alléger ma peine et seules les cigales par leur concert strident donnaient de la vie à ce lieu désolé et torride. A un moment, je fus dépassé par un touriste anglais du moins le pris-je pour tel, en raison de sa tignasse rousse, de son short très « VIII^e armée» et de son incroyable vélo noir. Au passage il me gratifia d'un grave salut de la tête. Un peu plus loin je croisais un personnage lunaire portant un filet à papillons, le regard fixe et descendant à Saint-Paul à grandes enjambées et puis plus rien : le désert.

Arrivé aux gorges, je fus frappé par la beauté sauvage du lieu une faille abrupte dans d'immenses rochers gris et blancs, calcinés par le soleil et tout au fond, bordé de cistes et de buis, le cours naissant de l'Agly. On accédait à l'ermitage de Saint-Antoine par un tunnel en escalier creusé dans le roc et prolongé par un étroit sentier de chèvres. Une demi-douzaine de maisons aux volets clos étaient accrochées on ne sait trop comment sur un minuscule belvédère, en



²⁷ La ferme des oiseaux.

contrebas de la falaise et invisibles d'en-haut. L'oratoire consacré au saint personnage était installé dans une grotte. Le silence qui enveloppait ce sanctuaire singulier contribuait à renforcer l'atmosphère pesante et pour tout dire un peu inquiétante de l'endroit.

Je trouvais sans peine l'auberge qui me rappela Mondeville, mais en plus petit : même odeur de cendre froide dans la cheminée, de bois sec et de paillasse dans les dortoirs, même règlement punaisé au mur, même matériel de cuisine abondant et hétéroclite. Un coup d'œil sur le livre d'or me permit de constater que la fréquentation était des plus faibles et les messages qu'il contenait exaltaient tout à la fois la majesté et la solitude des gorges. Je passais l'après-midi à me reposer en l'attente d'hypothétiques compagnons inconnus mais partageant le même idéal, imaginant ce que pourrait être un souper avec eux dans cette auberge loin de tout, lorsque les parfums de la garrigue brûlée par le soleil remonteraient vers nous avec la fin du jour. Nous pourrions terminer par une veillée sur la minuscule placette devant la grotte, sous la voûte bleu foncé d'un ciel griffé par la voie lactée.

Hélas, tel « Sœur Anne » je ne vis rien venir et je me décidais au retour vers la plaine, une auberge ne valant que par ceux qui y viennent et sans ajustes ce n'était qu'une maison morte et sans âme. Au demeurant l'endroit, le crépuscule aidant, ressemblait de plus en plus à un coupe-gorge²⁸, je remis le cap sur Perpignan, puisque le but de ma visite était atteint ; reprenant mon sac je me dirigeais sur Saint-Paul où grâce à un stop miraculeux (merci Saint Antoine!) je retrouvais la bruisante animation nocturne perpignanaise. Ma « baraque à outils » était occupée cette fois-ci par quelques ajustes marseillais en route pour une longue randonnée à travers les Pyrénées.

²⁸ Aujourd'hui un vaste parking a été construit tout près de l'ermitage. Il accueille en saison autocars et voitures, une buvette avec « plat du jour » est installée devant la grotte et les maisonnettes abritent des boutiques offrant aux touristes, produits biologiques « de la ferme » et bimbéloteries écologiques en tous genres. Quant à l'auberge elle a été transformée en gîte d'étape. L'ermitage perdu est devenu un but de promenade couru, entre une baignade à Saint-Cyprien et une visite des caves des vins de Maury..

*No hay que pueda, no hay que pueda con la
gente marinera
marinera lucha toda
que defiende su bandera*

Du château des Templiers à l'excursion chez Franco

Ayant hâte de me mettre un peu au frais après la chaleur des Corbières, je me fixais comme étape suivante la Côte vermeille. Là, surprise, le stop marchait bien. Après un arrêt à Elne, l'illibérus de l'Antiquité, où je visitais la cathédrale et son cloître, j'arrivais à Argelès qui me sembla banale malgré l'immensité de sa plage et médiocre avec ses terrains de camping au «touche-touche ». En revanche le choc fut Collioure, avec son église au clocher au bulbe rose, semblant s'avancer dans la mer. Ce petit port était un émerveillement : ruelles étroites et fraîches, venelles à escaliers, commerces animés offrant des produits de toutes sortes à des gens joyeux et volubiles. Le paysage était un ensemble d'à-plats de couleurs crues et éclatantes. Je compris pourquoi, avec Derain et Matisse le fauvisme avait pris naissance ici. Dans les anses se balançaient des barques pointues peintes de vives couleurs et surmontées à la poupe par des lanternes grillagées, les *lamparos*, servant à la pêche nocturne de l'anchois. Nous étions loin des torrides et silencieuses Corbières...

Au sommet des collines surplombant Collioure se dressaient les masses brunes des forts et des redoutes entourant cet ancien port militaire et marchand à la fois, d'où partirent jadis les nefes frappées des «quatre barres » catalanes, en route vers les Baléares, Byzance et les Échelles du Levant. L'ensemble était dominé par l'imposant château des Templiers planté au milieu du port. Il avait été converti en auberge de jeunesse, une auberge démesurée, gérée par la municipalité. En y entrant et sans que personne me demande quoi que ce soit, je déposais mon sac dans une casemate transformée en dortoir avec une vue réduite mais imprenable sur la mer, avant d'explorer ce qui m'apparût d'emblée comme un gigantesque et invraisemblable caravansérail. Les anciens casernements, bastions et chemins de ronde étaient occupés par toute une population bariolée, composée surtout d'ajistes nordiques et anglo-saxons, venus chercher ici l'exotisme méditerranéen et la mer ensoleillée.

A cette heure-là il y avait peu de monde à l'intérieur, chacun étant attiré par les petites plages toutes proches et les plaisirs du soleil et de l'eau. Je ne trouvais pas là l'ordre relatif mais suffisant qui régnait d'ordinaire dans nos AJ : sacs à dos, duvets roulés en boule, guitares, chaussures et sandales en tous genres, réchauds à essence et chapeaux de paille étaient étalés tout au long de cet immense labyrinthe. Être pèr'aub' dans ce château médiéval remodelé par Vauban, nécessitait d'avoir quelques liens de parenté avec le Petit Poucet, ce qui ne paraissait pas être le cas du responsable en place, visible seulement par intermittence et ayant manifestement renoncé à l'accomplissement permanent de sa tâche...

Le court séjour que je fis dans cette AJ-citadelle me permit de constater que la garnison qui l'occupait était bien raisonnable si le vin capiteux et bon marché du Roussillon coulait abondamment dans des gorges plutôt habituées aux sodas et aux boissons lactées (les bouteilles vides traînant un peu partout l'attestaient amplement) et qu'il en résultait parfois des discours un peu incohérents et des comportements incertains, selon les occupants les vols étaient très rares. Il faut dire que sur ce dernier point la médiocrité du contenu des bagages n'était pas de nature à encourager la « fauche » et la drogue n'avait pas encore fait sa dévastatrice apparition...

En sortant je fus accosté sur un bord de quai par un garçon qui avait remarqué sur mon short le triangle indiquant mon appartenance aux AJ. Il se présenta à moi comme étant le secrétaire de la

FNAJ d'un département de Lorraine. Ce titre m'impressionnait à l'époque (je repensais à Pierre, de la RP, sérieux, grave et attentif à tout) ; dans ce petit univers cosmopolite rencontrer un ajiste français constituait un événement surprenant. Malheureusement nous n'avions pas échangé trois phrases qu'il se laissa aller à une vigoureuse diatribe contre la fédération à laquelle nous appartenions tous le deux et que nous avons librement choisie. Je me dis que j'étais-là en présence d'une nouvelle séance d'« agit-prop », mais cette fois-ci c'était de la politique intérieure qu'il s'agissait et il n'était question ni de Corée, ni de généraux américains aux mauvaises manières comme à l'AJ de Perpignan. Même en vacances, il y avait de ces garçons et de ces filles qui ne pouvaient s'empêcher de faire étalage de leur doctrine à la moindre occasion, comme si c'était pour eux aussi indispensable que de respirer. Je trouvais qu'il y avait une sorte d'obsession malade dans ces comportements. Pour moi, une fois encore, les vacances étaient le temps des horizons bleus et de la mer violette et pour ce qui était de la *jeunesse ardente qui veut escalader le ciel* ça pouvait bien attendre la rentrée !



Château de Collioure

Je m'étonnais tout de même, en le lui faisant remarquer, avec agacement, qu'un responsable de ce rang s'épuise à dénigrer l'association où il exerçait de telles fonctions alors que la Fédération française des AJ où se retrouvaient tant et tant de jeunes communistes lui conviendrait probablement mieux. Après tout il était sympathisant et probablement membre du « PC » et n'avait pas choisi pour atteindre son idéal de s'inscrire au Parti radical ou au Mouvement républicain populaire... En réalité, dans ces, domaines-là j'avais encore beaucoup à apprendre et je ne le compris que plus tard, André n'était pas autre chose qu'un « sous-marin » dont le rôle était de se positionner et d'affaiblir de l'intérieur cette fédération naissante, dont l'existence et les principes, fortement affirmés gênaient au plus, haut point le courant politique auquel il appartenait et concurrençait dangereusement la Fédération qu'il animait.

Cela dit, une fois débarrassé de son épaisse couche de béton idéologique, c'était un compagnon agréable, caustique mais drôle et c'est avec plaisir que nous découvrièmes ensemble les environs, de la tour Madeloch à la chapelle de la Consolation. Dans la foulée je lui proposais de faire un saut par-dessus la frontière espagnole toute proche pour aller visiter Port-Bou et mettre un pied dans l'Espagne franquiste. Il refusa avec effroi comme si j'étais le quatrième cavalier de l'Apocalypse en personne... Nous en restâmes-là, mais plus tard je découvris bien d'autres individus vertueux à leur manière, pratiquant comme lui des embargos sélectifs selon les dictatures, récusant l'espagnole, mais adulant la soviétique ou à l'inverse stigmatisant la yougoslave et admirant la grecque. Les principes que nous avions aux auberges nous les faisaient considérer comme également néfastes car elles avaient toutes un point commun : dans la misère soigneusement répartie au nom de la création d'un « homme nouveau » ou d'un « ordre nouveau » selon le cas, on pouvait y vivre ou y survivre à peu près normalement à condition de ne pas se faire remarquer, de ne pas penser et de ne rien dire contre le pouvoir en place. Quant à nous, s'agissant des uns comme des autres, nous avons pris le parti d'aller voir, d'observer et de témoigner. Cela me paraissait aussi logique qu'équitable.

Toujours est-il que le lendemain je laissais mon sac à l'auberge et muni pour tout bagage de mon appareil photo, j'empruntais la magnifique route en corniche longeant la Méditerranée et en quelques « stops » j'arrivais à Port-Vendres endormi dans son passé, avec quelques rares navires amarrés à son bassin rectangulaire. Je trouvais Banyuls sans caractère, quant à Cerbère, noircie par les fumées des locomotives du *Paris-Port-Bou*, elle décourageait toute description par son aspect sombre et triste. L'appellation de « Côte Vermeille » s'appliquait admirablement à tout le littoral, sauf en cet endroit-là...

Atteignant enfin l'Espagne je pus obtenir un visa provisoire de vingt-quatre heures, la frontière n'étant plus tout à fait fermée mais pas encore véritablement ouverte. Elle était protégée d'abondance par des gardes civils et des carabiniers aux uniformes verts et par la « police armée » à la livrée grise, les uns comme les autres hautains, rigides, fermés et méfiants comme il convient à des serviteurs d'un État totalitaire. Entrer dans la petite ville était pénétrer dans un univers étrange. Si au nord, dans le Roussillon, les villages affichaient une certaine prospérité, au sud en Empordan, (les deux provinces sont jumelles et les habitants fort semblables), tout paraissait figé dans un XIXe siècle qui n'en finissait pas de disparaître, avec ces maisons vieilles et encore marquées par les traces des derniers combats de la guerre civile. Les boutiques étaient pauvres et démunies, les habitants distants avec les étrangers et les soldats au calot à pompon rouge innombrables, à croire que toute l'armée espagnole était massée au pied des Pyrénées en l'attente d'une prochaine invasion venue du Nord.

J'achetais un paquet de cigarettes dans un *estanco* miteux, du genre de ceux que l'on pourrait trouver aujourd'hui au fin fond de la Bolivie. La misère suintait dans les ruelles de cette cité frontalière marquée à ses issues, comme toutes les autres localités espagnoles, par l'emblème du régime représentant le joug et les flèches empruntées à Charles-Quint et symbolisant sa « mission impériale ». Comme si cela n'était pas suffisant, les façades étaient ornées çà et là de grandes images noires ou rouges peintes au pochoir et représentant le portrait de Franco et le slogan *Arriba España*, celui de José-Antonio Primo de Rivera, fondateur de la Phalange et surtout, la formule répétée jusqu'à l'obsession : *España, una, granda, libre*. En observant tout cela, comment ne pas penser à mes trois amis catalans rencontrés à Fontainebleau, leurs descriptions s'avérant, hélas, conformes à la réalité.

Ce fut-là mon premier contact avec une dictature et j'en éprouvais une immédiate et durable répulsion. Voyageant plus tard dans d'autres pays totalitaires, je ressentis ce même sentiment d'angoisse diffuse, ce même calme de surface, ce même moralisme raide et ce même ordre froid à

base de policiers, d'interdits et de propagande répétitive jusqu'au dégoût, mais cette impression demeura pour moi la plus marquante et la plus forte, peut-être parce qu'elle fut la première.

Après cette reconnaissance outre-Pyrénées je retrouvais mon château templier et son aimable désordre. Mon sac était toujours là, sur le lit, sans que rien n'y manque et je passais presque toute la nuit suivante à discuter et à chanter avec quelques garçons et filles, sur une terrasse crénelée dominant la mer. A la différence de nos AJ où les ouvriers et les employés étaient largement majoritaires, ils étaient presque tous étudiants. Je m'étonnais de ne pas voir parmi eux de Latins et d'Espagnols en particulier, mais à l'époque ces derniers voyageaient peu hors de leur pays, les dictateurs n'aimant pas voir s'égarer leurs troupeaux dans des pâturages inconnus en échappant à la vigilance sourcilleuse de leurs bergers.²⁹

Puis sur ce, je quittais la Côte Vermeille et retrouvais à nouveau l'animation de Perpignan et mes amis de Pia.

²⁹ Il existait bien outre-Pyrénées, la Red española de albergues juveniles (Réseau espagnol des AJ), mais ses installations étaient réservées aux seuls Espagnols et elles n'étaient pas mixtes. Il y avait des auberges « masculines » et d'autres « féminines », distantes entre-elles d'au moins vingt kilomètres. La morale rigide imposée par le régime était ainsi garantie et le ridicule également par la même occasion...

*Rossinyol que vas à França,
rossinyol,
encomana'm a la mare,
rossinyol d'un bell boscatge, rossinyol d'un
vol.*

D'Andorre, au relais du bout du monde

Après quelques jours de *farniente* coupés de promenades vers les étangs de Leucate, la plage déserte du Barcarès et le château-fort de Salses, antique et formidable verrou de l'ancienne frontière avec la France, je repris la route en direction de la Cerdagne et de l'Andorre. Après les garrigues et la mer, venait le tour des hautes montagnes. Cette fois-ci il ne fallait compter que sur ma tente pour l'hébergement, la principauté des vallées ne possédant pas d'auberges de jeunesse.

A mi-chemin, je fis un détour par le village de Mosset, près de Prades où se trouvait le Mas de La Coûme, école privée pratiquant des méthodes d'éducation active et animée par un couple germano-suisse, Pitt et Yvès Krüger. Dans les années trente ils avaient fui le nazisme, qui les rattrapa pourtant pendant l'occupation dans leur refuge roussillonnais et leur fit payer très cher leur opposition résolue. Ajistes d'avant-guerre ils avaient installé dans leur institut un petit relais d'une trentaine de place, classé « maison amie », c'est-à-dire non liée organiquement à la fédération, mais en en offrant tous les avantages aux ajistes. Ils étaient très connus à la FNAJ³⁰ et je désirais profiter de mon passage pour rencontrer ces deux militants représentatifs de l'ajisme de l'époque du Front populaire.

Malheureusement, par un hasard malencontreux ils étaient absents ce jour-là et je dus attendre plusieurs années avant de faire leur connaissance. Malgré ma déception, l'arrêt dans cette collectivité libre et imaginative, égayée par les facéties et les rires de gamins rigolos et sérieux à la fois, prenant une part active au fonctionnement de la maison et tenant des raisonnements indiquant une maturité stupéfiante fût un réel plaisir. Après un jour passé dans cette communauté surprenante mais soudée et où l'on n'arrivait pas à faire de différence entre les responsables, les éducateurs, les enfants en difficulté et les ajistes de passage, je repris ma route à regret.

Le stop me conduisit dans le Haut-Confient et ses montagnes verdoyantes puis à travers le Cerdagne plus altièrre, j'atteignis l'AJ de La Llagonne située sur un plateau à la limite du Capcir, aux paysages grandioses et un austères. La maison appartenait à la FFAJ et avait fait l'objet de travaux importants mais, sans doute par manque de crédits, le chantier avait été interrompu brusquement, manifestement depuis des années. Remarquant les marches d'escaliers d'où sortaient des fers à béton et les cloisons provisoires en bois brut, je me demandais s'il s'agissait d'une auberge en voie d'ouverture ou au contraire attendant la pioche des démolisseurs. Pour une fédération qui se moquait de nos « cabanes à lapins » et se vantait de ses formidables techniques gestionnaires, je trouvais que c'était assez cocasse.

Le pèr'aub qui, physiquement et moralement, ressemblait à son auberge, me déclara que tout cela était la faute du gouvernement. Je songeais que si nous avions attendu le gouvernement en question pour améliorer Mondeville, notre relais ne serait plus qu'une ruine depuis longtemps. Mais son attitude maussade me découragea d'entreprendre une discussion à ce sujet : il n'arriverait pas à me convaincre et de mon côté je n'avais pas de temps à perdre. Comme il n'y avait dans la salle

³⁰ Peu après la libération ils participèrent à la création de l'Association nationale des communautés d'enfants, l'ANCE, bien connue dans le secteur social.

commune qu'un petit groupe de « passagers » ne s'intéressant passionnément qu'à eux-mêmes, je décidais de ne pas m'attarder dans cette maison «ni faite, ni à faire» et de reprendre ma route très tôt le lendemain.

En fin de matinée j'atteignis le Pas de la Casa, col élevé donnant accès à la principauté. Il n'y avait en cet endroit que deux ou trois *cortals*³¹, une baraque où l'on pouvait se procurer à bas prix des cigarettes *Charlemagne*, des gourdes de pacotille et des bouteilles de *moscatell*, plus un poste de douanes contrôlant surtout les autocars et, gambadant autour, quelques chevaux quasiment sauvages.

Retrouvant mes habitudes de randonneur, je choisis d'emprunter les sentiers de montagne serpentant à mi-pente plutôt que de prendre la route descendant en lacets vers Andorre-la-Vieille et la contrepartie de l'effort que je m'imposais fut payée de retour par la vision d'un paysage magnifique que je découvrais en le dominant. Le bleu profond du ciel, les verts clairs des pâturages et ceux plus sombres des forêts, le brun violacé des maisons et en prime l'air vif et le silence récompensaient mon choix.

Ces satisfactions esthétiques furent toutefois gâtées par un orage menaçant depuis quelques heures. Arrivant au petit village de Soldèu, je décidais de ne pas planter ma tente mais de rechercher exceptionnellement un hôtel pour passer la nuit. J'en trouvais un seul qui ne m'inspira pas trop confiance mais, étant donnée la pluie qui tombait drue, je n'avais pas le choix. L'établissement était presque complet et je dus me contenter d'une chambre à partager avec un Espagnol de passage. En raison des circonstances, il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Au petit matin, le beau temps revenant, je décidais de reprendre la route, sans plus m'attarder dans ce qui me paraissait être une version pyrénéenne de l'auberge des Adrets. C'est en y pensant d'ailleurs que je découvris la disparition de mon compagnon de chambre et par la même occasion celle de mon portefeuille renfermant tout l'argent de mes vacances. Il ne me restait plus que mes papiers, de quoi payer ma note et un peu de monnaie. J'avertis immédiatement l'hôtesse de ma mésaventure. Elle appela un gendarme andorran qui enregistra nonchalamment ma plainte (je n'entendis d'ailleurs plus jamais parler de ma plainte, ni du gendarme...) et je réalisais l'étendue du désastre je n'avais plus qu'à revenir le plus vite possible sur Perpignan, ma découverte projetée des vallées d'Andorre s'arrêtant là en raison du méfait d'un gredin.

Au départ du village, après quelques kilomètres à pied, l'orage de la veille fit sa réapparition et je dus m'arrêter dans une minuscule grotte au bord de la route, avant qu'un couple d'anglais me prenne dans leur antique voiture et me réservent une place dans l'étroit *tan-sad*. En arrivant sur les hauteurs du Pas de la Casa, un brouillard froid et épais était tombé et les chevaux qui trottaient à deux pas de la route apparaissant furtivement dans les trouées de brume, donnaient à ce retour sinistre une touche un peu fantasmagorique.

Les aimables Britanniques poursuivant leur route vers Bourg-Madame me déposèrent au petit village de Porté-Puymorens où se trouvait une AJ. Je décidais d'y passer la nuit avant de prendre toutes dispositions pour assurer mon sauvetage. L'auberge, ancienne ferme cerdane aux murs de schiste, toiture de lauzes et grande salle commune aux poutres apparentes, n'avait qu'un équipement sommaire mais dans la situation qui était la mienne, elle m'apparût comme un don du ciel et la présence de quelques ajistes toulousains me remonta le moral. Constatant ma mésaventure et mon désarroi, ils s'offrirent spontanément à partager leur repas avec moi : la solidarité ajiste n'était pas une formule creuse et je ressentis là ce qu'elle avait de précieux et d'irremplaçable. L'inventaire de

³¹ Abri de montagne à l'usage des bergers.

mon porte-monnaie m'apprit que j'avais juste de quoi payer mon hébergement et envoyer un appel au secours ; quant à mes réserves en vivres, quelques biscuits et morceaux de sucre, gâtés d'ailleurs par l'essence de mon réchaud, elles me permettaient de tenir tout au plus un jour.



Porté

Le lendemain matin la Cerdagne m'offrit en guise de petit déjeuner une merveilleuse matinée d'été fraîche et tonique ; je me promenais dans le village et ses alentours aux prés bordés de ruisseaux d'eaux vives. Cependant les nécessités de l'heure reléguèrent le bucolique au second plan. Je fis mon sac après avoir salué et remercié les copains de Toulouse, dès l'ouverture de l'agence postale de Porté j'expédiais chez moi un télégramme en forme de « SOS » demandant l'envoi d'un mandat en poste restante à Prades, Perpignan étant trop lointaine. La fusée de détresse envoyée, je repris le chemin vers la plaine en essayant le stop. Malheureusement le touriste étant rare sur cette route et les Catalans apparemment peu portés sur ce mode particulier de transport, je me résignais à faire à pied les soixante-dix kilomètres me séparant de la capitale du Conflent.

La route jusqu'à la Latour-de-Carol me parût interminable. A Bourg-Madame je n'eus pas plus de chance avec le stop et pourtant les camions venant d'Espagne étaient assez nombreux. Je n'avais plus rien à manger, mais par chance les ruisseaux ne manquaient pas pour me rafraîchir. Après le col de la Perche, je marquais un arrêt à Mont-Louis avant de reprendre ma route et le jour finissant je me décidais à bivouaquer dans mon sac de couchage le long d'un *casot*³² sans même monter ma tente tellement j'étais fourbu. Dès le lever du jour, pour échapper à la chaleur, je repris mon chemin en atteignant à mi-journée Villefranche-de-Conflent entourée de ses remparts j'étais presque au terme de mon épreuve mais éreinté et affamé. Arrivant enfin à Prades je me jetais littéralement vers le bureau de poste où le mandat tant espéré m'attendait. Tout à la joie de ne plus être un clochard à

³² Cabanon en pierre.

titre temporaire, j'achetais chez un charcutier une énorme portion de pâté et une *botifarra*³³ ; avec un demi-pain ma fringale fut enfin maîtrisée. Soulagé et heureux, je terminais ces agapes pradéennes en m'attablant à la terrasse d'un de ces cafés roussillonnais d'autrefois, immenses, calmes et frais, savourant une bière en attendant, foin du stop, le prochain train pour Perpignan. Faut-il dire que depuis ce temps-là j'éprouve une affection toute particulière pour Prades ?

Ces vacances qui se terminaient un peu en queue de poisson ne confirmèrent s'il en était besoin, l'intérêt formidable que présentaient les AJ pour voyager de la manière la plus sûre et la plus indépendante possible, quand on avait vingt ans et la bourse peu garnie. Je l'avais expérimenté en vraie grandeur, de manière plus large que lors des week-ends en Ile-de-France. Baraque à outils, château médiéval, ancien logis de pèlerins, école expérimentale, ferme délaissée ou même, à la rigueur, auberge à la construction indéfiniment suspendue, c'étaient bien *nos* maisons, toujours lieux de sûreté, d'amitié et de solidarité (mon escapade en Andorre me le prouvait aisément...).

Autant dire que c'est avec du vague à l'âme que je repris le *Port-Bou-Paris* et en arrivant le lendemain matin à la gare d'Austerlitz, il tombait une pluie fine et mauvaise comme il arrive souvent lors des retours de vacances. Sur le quai du métro à l'odeur indéfinissable et pourtant familière entre toutes, une employée de la RATP poinçonna mon ticket, sans même me jeter un regard, tout en finissant de donner à sa collègue du quai d'en face la recette délicate des maquereaux au vin blanc.

Je pensais avec mélancolie que j'allais retrouver en plus le Cadastre et un travail monotone qui ne m'apportait véritablement plus rien. Par avance les rues de Saint-Germain-en-Laye m'apparurent moins attrayantes que naguère. L'idée me vint alors d'envoyer tout cela au diable pour faire autre chose...

³³ Boudin catalan aux épices.

CHAPITRE V : VERS LES RESPONSABILITÉS

*Par les prés inondés de lumière
Nous allons tous vers des temps nouveaux,
Dans le matin montent nos voix claires
L'alouette répond d'en-haut.*

Tout commença sur les bords du Grand Morin

Les sorties de week-end étaient l'occasion de rencontrer les autres groupes ajistes et, grâce aux échanges ainsi opérés, de combattre l'esprit bocal », c'est-à-dire le repli sur soi négatif et stérilisant. Dans la Région parisienne ces groupes étaient de l'ordre d'une trentaine. A Paris, ils avaient des noms les situant géographiquement: *Paris-Centre*, *Paris-Est*, *Château-Rouge* ou à la signification symbolique : *Équinoxe*, exprimant le renouveau, *Résurrection*, le changement dans la continuité, *Carmagnole*, la contestation et la révolte. Ceux de banlieue portaient en général le nom de leur commune *Arcueil*, *Arpajon*, *Chatenay-Malabry*, *Chaville*, *Houilles*, *Levallois*, *Montgeron*, *Saint-Mandé*, *Vincennes*, (Issy-stop était une exception) etc. Ils n'étaient pas tous d'égale importance, certains pléthoriques, d'autres ne réunissant que quelques copains, mais chacun constituait une communauté particulière, libre et exigeante à la fois, construisant toujours quelque chose à sa mesure. Ces quelques milliers de garçons et de filles vivaient ensemble la plus belle ou du moins la plus enthousiasmante partie de leur existence et je gage qu'aucun d'entre eux n'aura oublié cette expérience.

Le réseau des auberges de la Région parisienne était suffisamment dense pour nous permettre des sorties de week-end assez renouvelées, même si nous évitions en général et par principe celles de la FFAJ, en plus nous pouvions utiliser les chalets et refuges des *Amis de la Nature* qui fonctionnaient selon un système pratiquement semblable à celui des AJ.³⁴ Sauf en ville, la plupart des installations possédaient soit un terrain de camping attenant, soit comme à Mondeville un emplacement où l'on pouvait planter sa « guitoune » en s'isolant un peu de la communauté avant de mieux y replonger à nouveau. Enfin, nous disposions des nombreuses ressources forestières d'Ile-de-France, Carnelle, Compiègne, Fontainebleau, Montmorency, Rambouillet, qui nous offraient des possibilités de camping que l'administration des Eaux et forêts nous accordaient volontiers en raison de notre réputation justifiée de respecter la nature et de prendre toutes dispositions pour en assurer la sauvegarde.

L'absence assez générale de confort de ces diverses possibilités d'hébergement n'était pas un inconvénient majeur pour des jeunes accoutumés à une vie assez rude et pratiquant par tous les temps des activités dans la nature. Au demeurant, leur vie quotidienne ressemblait en bien des points à celle de leurs anciens d'avant-guerre. L'équipement des logements restait sommaire : les réfrigérateurs, douches et téléviseurs peu fréquents et les appareils à laver la vaisselle ou le linge appartenaient au domaine du futur. Quant aux loisirs, si les cinémas de quartier avaient toujours du succès avec leurs films d'actualités et leurs documentaires, les livres constituaient encore un luxe et les « phonos » jouant des disques de 78 tours n'avaient pas encore été détrônés par les électrophones à microsillons. Les magnétophones et les ordinateurs représentaient une curiosité scientifique stupéfiante mais hors de portée du commun des mortels et la «TSF» n'était pas prête de céder la

³⁴ Comme nous ils étaient coupés en deux entités, les « AN Colmar » (du nom de la ville où était installé leur siège) dont les orientations étaient proches des nôtres et les "AN-FSGT" (Fédération sportive et gymnique du travail), de tendance communiste.

place aux postes à transistors. Tout cela, ajouté aux habitudes héritées de l'époque difficile de la guerre où les difficultés poussaient à la solidarité et aux efforts réalisés en commun, favorisait les loisirs collectifs en général et les mouvements de jeunesse en particulier, même si un peu partout on se plaignait déjà et amèrement, de la *crise-du-militantisme* ou de *l'individualisme-des-jeunes-d'aujourd'hui*.

Lorsque nous quitions Paris, une fois franchie la ceinture pavillonnaire ou industrielle de la proche banlieue³⁵, la campagne apparaissait vite, avec ses villages à vocation agricole où le tracteur n'avait pas encore éliminé le cheval et dont le centre commercial était une boutique de *l'Union des coopérateurs* ou de *La Ruche*, un peu plus grande que les autres. Dans les petites agglomérations on s'approvisionnait à la *buvette-tabac-épicerie* et les espaces verts municipaux se limitaient à quelques arbres en boule et autant de mètres carrés d'herbes folles autour du monument aux morts.



Route de Maule

Les routes départementales n'avaient rien de trop dangereux pour les piétons et nous les emprunions en marchant sur toute leur largeur, sans crainte de l'arrivée inopinée de voitures. D'ailleurs, signe d'une circulation automobile réduite, en dehors des bornes plantées à chaque kilomètre, la signalisation était constituée pour l'essentiel de plaques massives édifiées seulement aux carrefours les plus importants par la société Michelin, parfois avec le concours du Touring-club de France. Il n'y avait ni aires de pique-nique, ni bases de plein air et l'administration n'avait pas encore aménagé la forêt pour les promeneurs, randonneurs, cavaliers, « motos vertes » et autres

³⁵ Aussi laide d'ailleurs, mais dans un autre genre que celle d'aujourd'hui, avec ses "cités » de tours et de barres, ses hypermarchés à l'américaine, ses espaces verts préfabriqués et son mobilier urbain « déjà vu quelque part »...

VTT.³⁶ C'était une nature bien domestiquée par les travaux des champs, mais où les mentalités n'évoluaient pas très vite. Nous pouvions le constater en traversant les villages où l'apparition de garçons et de filles en short, anorak et sac au dos provoquait souvent des regards étonnés ou peu amènes. Mais nous nous en moquions éperdument, tout à notre plaisir d'être ensemble et, comme le disait la chanson, *d'aller au-devant de la vie*, habités en plus par l'intime conviction que nous étions très en avance sur notre temps et sur les mœurs et, au fond, pas mécontents de provoquer tout le monde, en bousculant normes, habitudes et conformismes.

Dans notre réseau, nous avons un «mouton à cinq pattes », où nous allions régulièrement après les vacances: le camp de Crécy-La-Chapelle en Seine-et Marne. Il s'agissait d'un simple pré tout en longueur, bordé de peupliers et jouxtant le Grand Morin, rivière calme au clapotis imperceptible. Il n'y avait aucune commodité, ni parking, ni douches, ni toilettes, mais c'était l'endroit rêvé pour passer un week-end totalement consacré à la flemme. Le soir un feu de camp nous réunissait pour l'habituelle veillée, avant que chacun profite de la sérénité de la nuit seulement troublée par le bruissement des feuillages. Au matin, une fois pris le petit déjeuner dans le ronflement des réchauds à essence, nous restions couchés dans l'herbe, sans autre voisinage que celui des libellules et des araignées d'eau, nos préoccupations et nos soucis se dissipaient, emportés par le faible courant de la rivière. Tout mouvement d'éducation populaire que nous étions, un peu de détente à forte connotation paresseuse était appréciée de temps à autre car, à la vérité et en dépit de nos principes rigoureux, nous ne ressemblions en rien à ces « *amazones se coupant le sein droit pour mieux tirer à l'arc* », pour reprendre une expression chère à Robert...



Crécy la Chapelle

³⁶ Il ne faut pas trop regretter ce temps, du moins sur ce plan, car les bois privés, très nombreux alors, étaient soigneusement clos, et trouver un emplacement pour déjeuner au grand air n'était pas facile...

Un jour où le désœuvrement atteignit les limites du supportable, je pris sur moi de déranger la torpeur générale en organisant une activité ne s'apparentant pas particulièrement à celles pratiquées habituellement par les ajistes : un concours de pêche à la ligne. Un après-midi, après nous être procurés au village le matériel et les appâts nécessaires, nous nous mîmes à persécuter la pacifique population aquatique. Celle-ci ne fut nullement décimée, ni même troublée par cette molle agitation, tant était accablante notre inexpérience en la matière. Quelques ablettes et goujons, probablement distraits ou peu accoutumés à voir des pêcheurs dans ce coin, se laissèrent prendre à nos pièges grossiers sans constituer pourtant de quoi faire un banquet de poissons d'eau douce...

Toujours est-il que cette entreprise insolite resta ancrée durablement dans la mémoire collective d'Issy-stop et pour ce qui me concerne, telle cette histoire curieuse du frémissement d'ailes de papillon déclenchant à des milliers de kilomètres de distance des cataclysmes effroyables, elle allait avoir sur le cours de mon existence, les conséquences les plus inattendues, comme on le verra plus loin.

Pourtant, j'aurais dû me méfier, car des signes avant-coureurs commençaient à se manifester. Issy-stop traversait une période critique : il y avait peu de nouveaux membres, les activités stagnaient, l'ambiance était morose après le grand effort consacré à la rénovation de Mondeville. Pour tenter de faire redémarrer la machine », Robert me suggéra de prendre la responsabilité du groupe. Après quelques hésitations, je lui donnais mon accord et à la réunion procédant au renouvellement des différents responsables, je fus élu et l'exercice de cette responsabilité toute nouvelle pour moi s'engagea assez bien. Pourtant je sentais que le vieillissement du groupe était en route et qu'il y avait dans ce phénomène inquiétant, quelque chose d'irréversible que l'on pourrait tout au plus ralentir, en y mettant le prix et les moyens, mais sans espérer pouvoir l'arrêter.

*Il s'appelait corne d'auroch
Au gué, au gué
Tout l'monde peut pas s'appeler Durand,
Au gué, au gué.*

La fête des auberges

Une fois l'an, histoire de relancer la propagande et de renflouer un peu la caisse, la Région parisienne organisait une fête, un temps au Palais de la Mutualité et ensuite, le plus souvent, au Moulin de la Galette à Montmartre, dont la location était moins onéreuse.

Constituer le « plateau » était la tâche habituelle de Robert, aidé par quelques copains. Ses relations avec le milieu du spectacle et son entregent naturel faisaient que dans ce domaine il était irremplaçable. Ce n'était jamais gagné d'avance et des mois de préparation étaient nécessaires. En raison d'un budget limité, il fallait se débrouiller pour avoir des artistes d'une certaine qualité mais à des conditions raisonnables. Les responsables de la RP assuraient l'organisation et la planification de la publicité et pendant des semaines les groupes se transformaient en ardents colleurs d'affiches, sur les palissades des chantiers et les murs aveugles, à Paris comme en banlieue, afin d'assurer le plus de succès possible à ce moment fort des AJ, le tout relayé par des communiqués dans quelques journaux et plus rarement par des annonces à la radio.

Le soir dit, la salle se remplissait d'une foule d'ajistes aux tenues multicolores, d'anciens du mouvement marquant par leur présence leur solidarité active et de parisiens, en général assez jeunes, venant assister à un spectacle dont la qualité était généralement reconnue. Les groupes se faisaient un point d'honneur d'y assister au grand complet, accompagnés par leurs relations pour faire nombre. La rue Lepic était gravie par une foule de garçons et de filles s'interpellant bruyamment et sans retenue. Comme pour la gestion de leurs maisons, les ajistes faisaient tout eux-mêmes ou presque, de la tenue du vestiaire à la billetterie et de la régie au service d'ordre. Robert supervisait le tout avec pugnacité et importance.

Les auberges participaient au spectacle en vedette américaine, par leur chorale et le groupe d'art dramatique « Spartacus » ; nos vieux copains « Les Quatre Barbus », anciens ajistes du temps des Camarades de la route, nous apportaient régulièrement leur concours, mais de jeunes espoirs du music-hall constituaient l'essentiel du programme. Une frêle jeune personne évoquait « La Butte ». Elle s'appelait Cora Vaucaire. Un personnage bougon à l'épaisse tignasse noire et à la moustache fournie, traînant avec mauvaise humeur une chaise sur la scène pour y prendre appui en grattant la guitare, tout en houspillant la salle, c'était Georges Brassens. Donnant dans un registre différent, apparaissait Catherine Sauvage ; Francis Lemarque chantait les quais de la Seine et la nostalgie de Paris, Léo Ferré séduisait tout le monde avec son répertoire plus ou moins « anar » et, déroulant en coulisse d'interminables vocalises, un jeune chanteur, Mouloudji, attendait d'entrer en scène...

Ces artistes alors débutants ou au talent à peine confirmé, furent plus tard des « gloires de la chanson française » en donnant parfois leur nom à des lycées et collèges, mais pour l'heure ils permettaient à la "Fête des auberges" et sans que leurs cachets soient trop élevés, d'être une manifestation, certes moins renommée dans les milieux populaires et du plein air que le cross de *L'Humanité* ou le *Rallye des Amis de la nature*, mais qui comptait beaucoup pour nous. En plus, c'était l'occasion de se retrouver dans cette ancienne salle de bal champêtre un peu désuète pour écouter ensemble de bonnes chansons, dans une ambiance plus détendue que nos congrès...

*Mais notre règne arrivera
Quand votre règne finira
Alors, nous tisserons le linceul du vieux
monde
Car on entend déjà la révolte qui gronde*

Le congrès de Montesson-Laborde

La démocratie étant le premier des principes de base des auberges, il fallait qu'elle puisse s'exercer totalement. Le congrès annuel en était l'occasion privilégiée. Cette année-là il eut lieu à Montesson-Laborde, près du Vésinet et Issy-Stop fut chargé du fléchage de la gare à la salle des fêtes où il devait se dérouler. C'était une mission sans panache mais que nous avions à cœur d'assumer du mieux possible.

Aux AJ, un congrès n'était pas une simple formalité statutaire découlant des obligations de la loi de 1901 sur les associations, mais bien le moment essentiel de l'année, celui des bilans, des projets, des discussions et parfois des règlements de comptes... Le conseil d'administration départemental relatait son action de l'année passée à travers le rapport moral et le rapport financier. Ensuite venait le tour de la motion d'orientation pour l'année à venir et celui du projet de budget réunissant les moyens nécessaires à sa réalisation. Au préalable, ces documents avaient été envoyés aux groupes qui les discutaient³⁷. Puis il était procédé, au scrutin de liste, à l'élection du nouveau « CA » qui était renouvelé en totalité chaque année et qui à son tour désignait son bureau. A noter que dès son ouverture, le congrès était souverain plus aucun responsable n'existait. Lorsqu'il était fait mention d'eux on parlait du président *sortant*, du secrétaire général *sortant*, du CA *sortant* etc. pour bien marquer qu'il n'y avait d'autres responsables que le congrès lui-même, c'est-à-dire l'ensemble des ajistes pendant toute sa durée et que les dirigeants élus n'assuraient en somme que l'intérim du pouvoir, entre deux assemblées³⁸.

Cette première partie concernait la Région parisienne et une seconde était consacrée à la préparation du congrès national de la Fédération. Le comité directeur national accordait une attention toute particulière à nos assises, en raison bien entendu de nos effectifs (nous représentions environ le quart des adhérents de la FNAJ, bien loin devant les plus gros départements : Nord, Loire-Inférieure et Bas-Rhin). Sans nous il n'y avait pas de majorité possible. Autant dire que le comité directeur, tout *sortant* qu'il était, nous « caressait dans le sens du poil » avec d'autant plus d'ardeur et de précautions qu'il y avait souvent chez nous des pulsions irrédentistes brutales dont les conséquences risquaient d'être dangereuses pour la suite et il délégua auprès de nous ses meilleurs ténors, Eugène, le secrétaire général, en tête ; plus que tout autre il saisissait l'importance de l'enjeu³⁹... On procédait donc à l'examen et à la discussion (fort longue et animée...) des rapports moraux et financiers nationaux et des textes d'orientation avant d'élire les délégués au congrès national.

³⁷ Ce n'était pas une obligation statutaire, mais une tradition venant des temps plus anciens où seuls les groupes avaient pouvoir de décision (c'était d'ailleurs une obligation de faire partie).

³⁸ On était loin de cette vénération des responsables que l'on connaît aujourd'hui un peu partout et se rapportant spécialement aux présidents d'associations, dont on peut parfois se demander si elle ne consiste pas à les embaumer vivants, ce qui ne paraît pas les gêner..

³⁹ Par souci d'équité, le nombre des délégués et l'importance de leurs mandats étaient fonction de trois critères: le nombre d'adhérents, d'AJ gérées et des nuits d'hébergement qui y avaient été constatées au cours de l'année précédente dans le département. Du fait de son importance la RP était donc bien à ménager...

Tout cela faisait que ces assemblées duraient un jour et demi au plan départemental, trois à quatre jours au plan national, encore fallait-il compter avec d'interminables séances de nuit réduisant le sommeil à quelque chose de fort théorique. Aussi pour plus de commodité nous dormions sur place, des lits de camps remplaçant pendant quelques courtes heures, les bancs, plateaux et tréteaux utilisés pendant les séances. Bien évidemment, et pour cause, personne ne venait en « costume du dimanche », mais avec sac à dos comme pour une sortie habituelle en AJ... La contrepartie de cette « grand-messe » épuisante était que nous allions au fond des choses et que la démocratie aussi imparfaite qu'elle puisse être était aussi réelle que possible : de ce fait, l'ajisme était une remarquable école de civisme et en matière de politique on y apprenait beaucoup.⁴⁰

Un important dispositif était mis en place afin que tout se déroule d'une manière incontestable. Avant l'ouverture, il convenait de vérifier soigneusement la capacité de chacun à participer au congrès, à s'y exprimer et à voter : la preuve en était fournie par la présentation de la carte des AJ de l'année en cours et celle de l'année précédente. Il fallait en effet prouver que l'on était adhérent depuis plus d'un an et que dans les douze derniers mois on avait passé dix nuits en auberge dans cinq installations différentes, faute de quoi on n'était qu'auditeur, c'est-à-dire témoin muet dans l'assemblée. Ces « entrées en chicane », en dehors du fait qu'elles ne donnaient la parole qu'à ceux qui étaient censés parler en connaissance de cause des auberges de jeunesse, avait également pour objet de déjouer les tentatives de noyautage, notamment par achats massifs de cartes⁴¹ que le mouvement redoutait toujours et auxquelles ne renonçaient jamais complètement partis et factions politiques pour qui l'ajisme était une proie séduisante. Bien entendu, ceux dont les projets étaient ainsi contrariés entonnaient les habituelles romances à propos de « ces mesures restrictives qui nous coupent de la jeunesse populaire » ou autres ritournelles à la gloire de la « démocratie réelle » opposée à la « démocratie formelle ». Nous en connaissions par cœur tous les refrains et nous ne leur accordions pas la moindre importance : elles faisaient partie de la liturgie précédant traditionnellement chaque congrès.

Les travaux pouvaient véritablement commencer, dès lors que le bureau avait été élu par l'assemblée, la commission des mandats constituée et l'ordre du jour adopté. Après présentation de chacun des points, le débat s'engageait. Au niveau départemental le rapport moral suscitait des discussions animées d'où les arrière-pensées n'étaient pas toujours absentes et où l'action du conseil d'administration était passée à travers un tamis aux mailles extrêmement fines. Il n'y avait pas la moindre trace de complaisance vis-à-vis des responsables à qui l'on n'accordait qu'une confiance dûment encadrée par le contrôle et la vérification, ce qui n'empêchait pas par ailleurs les sentiments. La motion d'orientation, définissant les projets, était l'objet de propositions d'ajouts et de compléments où l'imagination débridée de quelques professeurs Nimbus aux idées farfelues se donnait parfois libre cours. En revanche, les textes financiers, rébarbatifs et soporifiques comme partout ailleurs passaient assez vite et sans débats excessifs.

Pour les rapports nationaux, on assistait à des discussions de nature différente les enjeux étaient tout autres et ils déclenchaient automatiquement une excitation fébrile chez tous ceux qui

⁴⁰ Ce qui n'est pas le cas, hélas de bien des congrès et assemblées générales d'associations, parfois très importantes ou comme j'ai pu le constater il y a peu, tout se déroule dans un temps record, quelques heures à peine, les textes simplement évoqués d'une façon allusive et les décisions prises à grands coups de pichenettes, sans que personne trouve cela le moins du monde étonnant...

⁴¹ Cette méfiance de sioux, pas aussi ridicule que cela, comme l'expérience nous l'avait appris, était parfois accompagnée par l'obligation pour les comités de gestion d'apporter les registres d'hébergements, afin de vérifier, au moins pour la région parisienne, que les tampons imprimés sur les cartes ne procédaient pas d'une complaisance bienveillante et coupable.

étaient engagés ou marqués politiquement. Les experts en sous-entendus, les spécialistes de l'arrière-pensée et les techniciens avertis des manœuvres de couloirs donnaient-là toute leur mesure. Cependant, du fait de la division des auberges et par une réaction justifiée par les circonstances, la majorité était compacte et imposante : l'ajisme dans son ensemble se reconnaissait dans cette fédération toute nouvelle. Certes, il y avait eu l'époque de «Juin 36» aux expérimentations tâtonnantes et parfois un peu folles, puis le pénible intermède de Vichy, enfin la Libération apportant son lot d'équivoques et de malentendus mais avec la FNAJ, c'était la première fois que l'ajisme gérait véritablement les auberges de jeunesse, c'était la première fois que des jeunes en dehors d'un cadre idéologique, confessionnel ou étatique, prenaient totalement possession de l'outil de leurs loisirs et de leur éducation. Le fait était rare et j'ai la faiblesse de penser qu'il a été exceptionnel pour ne pas dire unique dans l'histoire des associations de jeunesse.

Je suivais les péripéties du congrès sans en saisir toutes les subtilités, encore que quelques lignes de force m'apparaissaient évidentes et me faisaient aisément discerner les manigances de quelques roublards de la politique qui s'affichaient contre « l'étatisation », c'est-à-dire la Fédération ou à l'inverse, pour l'unité à tout prix, en vérité à réaliser sur les bases choisies par la fédération adverse, suivant la tactique du salami pratiquée dans les «démocraties populaires» à cette époque-là, pour évincer leurs divers adversaires : *interpellation-explication-discussion- compromis-transition-capitulation-élimination*. Le «coup de Prague» de 1948 était trop frais dans nos esprits pour que nous soyions dupés par les déguisements idéologiques et les hérauts de la révolution prolétarienne ou permanente, étaient régulièrement envoyés dans les cordes, ce qui ne surprenait personne et eux moins que quiconque...

Le déroulement des débats était très libre, chacun pouvant intervenir à tout moment, simplement en levant la main et autant de fois qu'il le désirait. Il en résultait souvent des redites, des longueurs et des interventions sans aucun intérêt, mais le président de séance avait toujours la possibilité de limiter le temps de parole lorsque les débats s'embourbaient ou devenaient interminables. Il y avait pourtant de véritables techniciens de congrès qui possédaient à fond l'art et la manière de pousser leurs pions et d'arriver à leurs fins à grand renfort de *motions d'ordre*, de *motions préjudicielles* ou de *rappels au règlement*. Ces virtuoses de la procédure au savoir-faire retors m'étonnaient beaucoup.

Au fond, pour moi qui assistais pour la première fois à un congrès ajiste, je revivais *La Chartreuse de Parme* dans la situation de Fabrice à la bataille de Waterloo. Même si je ne comprenais pas tout, je trouvais cela captivant, remuant et très instructif sur l'état du mouvement, sur ce qui s'y faisait et sur ses projets d'avenir. J'en discutais avec mes copains du groupe, assis comme tous les autres à la même table. Yannick se marrait comme une baleine, La Bouffarde hochait la tête, un peu lassé, Claude se lançait dans une explication sérieuse de la situation mais en se situant un peu à l'écart des enjeux, la Régie avait un air préoccupé, Jean-Loup faisait le pitre et Marie Lou tentait de le calmer, quant à Robert, il plissait les yeux en regardant la tribune avec autant de sérieux que si le destin du monde se jouait là à l'instant...

Pour ma part, je considérais avec autant d'attention que de méfiance les pratiques et les manœuvres en biais de ceux qui s'affichaient comme les plus purs et les plus intraitables défenseurs de l'indépendance du mouvement mais dont je compris très vite qu'en dépit de leurs discours séduisants, leur but était de s'emparer un jour ou l'autre de ses leviers de commande pour le compte de ceux qui les commandaient et les téléguidaient. Dans les conflits que nous avons eu à mener au Cadastre, il m'avait déjà été donné de connaître des cas semblables de camarades «poussant le bouchon » aussi loin que possible et dont les exigences et les surenchères répétées risquaient de tout faire capoter au moment de conclure et d'aboutir, ceci pour la plus grande satisfaction de la direction.

C'est à ce moment-là que je compris que la pureté affectée poussée au-delà du raisonnable donnait toute sa saveur au proverbe chinois selon lequel *La vertu est un vice comme un autre...*

Au moment fixé dans l'ordre du jour, mais avec beaucoup de retard, l'élection au conseil d'administration allait enfin avoir lieu. Pour moi c'était un moment très important, car Robert et plusieurs copains du CA (*sortant ...*) m'avaient incité à présenter ma candidature. Après quelque réflexion, j'avais fini par répondre positivement, mais sans trop d'enthousiasme, étant déjà en charge de la responsabilité du groupe, ce qui m'occupait assez comme cela.

Avant qu'il soit procédé au vote, chaque candidat se présentait en exposant son action au sein des AJ. Comme ils montaient à la tribune par ordre alphabétique, j'avais le temps de noter ce qu'ils racontaient afin de me préparer à mon tour. Au fur et à mesure de leurs déclarations, mon inquiétude augmentait, en raison des états de service brillants et parfois extraordinaires des uns et des autres, encore qu'il me parût que certains, tout à leur désir d'être élus, tombaient vite dans la démagogie et comme on dit « en rajoutaient », mais pour d'autres dont je connaissais bien l'activité, leurs dires reflétaient la réalité. Mon angoisse n'empêchait nullement l'appel des candidats de se rapprocher dangereusement de la lettre « S ». En montant au « perchoir », je me dis qu'à côté de ces vautours, de ces colombes ou de ces aigles plus majestueux et prestigieux les uns que les autres, qui m'y avaient précédé, je n'étais qu'un volatile insignifiant, au vol mal assuré. Je déclarais donc, faute de mieux, que j'étais responsable d'Issy-Stop, qu'au titre de l'AJ de Mondeville que nous avions rénovée, je faisais partie de l'« Équipe relais » de la Région parisienne et comme je donnais quelques précisions sur nos activités j'ajoutais, mi-figue mi-raisin, le tout me paraissant quand même un peu maigre, que j'avais organisé un concours de pêche à la ligne à Crécy-La-Chapelle. A ce moment précis, une formidable explosion secoua la salle.

Ce n'était qu'un gigantesque et unanime éclat de rire provoqué par ma conclusion. Sans doute fatigués par un congrès lourdement chargé et lassés d'entendre des propos répétés sur les buts et finalités de l'ajisme, la politique gouvernementale, les loisirs populaires, la crise du militantisme, les carences du comité directeur et l'unité à venir des auberges de jeunesse, mon initiative pacifique sur les rives d'un cours d'eau de Seine-et-Marne avait fait passer un courant d'air frais et inespéré sur une assistance surchauffée et recrue de discours. Peut-être aussi les congressistes pensèrent-ils : *Voilà enfin quelqu'un de nouveau qui n'a pas le cuir épais des pachydermes entendus depuis le début* et je fus élu en très bonne position, une fille (surtout lorsqu'elle était jolie...) rassemblant toujours le plus de suffrages, était toutefois arrivée en tête comme le voulait un usage non écrit mais scrupuleusement respecté.

Ravis de compter parmi eux un élu du conseil d'administration (ils avaient déjà un membre du comité directeur en la personne de Robert), mes copains d'Issy-Stop me félicitèrent chaudement, mais j'étais loin de me douter qu'à partir de ce moment ma vie allait prendre, doucement mais complètement, un cours nouveau et que c'était par un éclat de rire que le destin venait de me le signifier⁴².

⁴² Quelques semaines plus tard, la gardienne de ma cite, qui était une amie, m'apprirent que des policiers des services des Renseignements généraux étaient venus enquêter sur mon compte en lui posant une multitude de questions sur ma vie privée, mes relations, mes travers et mes habitudes. C'était à l'époque une mesure de routine, qui était prise lors de chaque changement de bureau d'une association un peu voyante ou remuante. Sur le coup je m'en inquiétais...

*Pour ta splendeur, pour ton éclat,
Moscou, tu as tout notre amour
A toi nos cœurs, à toi nos bras,
A toi notre vie pour toujours.*

Des réunions nocturnes à l'Appel de Stockholm

Le conseil d'administration nouvellement élu me désigna à son bureau avec le titre de « membre », c'est-à-dire rien ou à peu près. Les réunions du CA et de diverses commissions se terminant tard dans la nuit prenaient beaucoup de mon temps, de même que les tâches qui m'avaient été assignées : réorganiser un classement des dossiers assez fantaisiste, puis un peu plus tard relancer la liaison avec les groupes, notamment ceux de banlieue, ce qui était un peu plus consistant. Pourtant je continuais mes activités à Issy-Stop, mais là, les choses se gâtaient : l'affaiblissement du groupe s'aggravait de mois en mois, les permanences à Mondeville étaient de plus en plus difficiles à assurer par défaut de camarades disponibles. Claude, qui était un des piliers sur lesquels je pouvais compter allait bientôt nous quitter pour faire son service militaire en Algérie, Jean-Loup et Marie-Lou préparaient leur installation à Montpellier et Robert, en raison de ses fonctions au Centre national l'obligeant à de nombreux déplacements en province pour suivre les chantiers d'AJ en construction, n'avait plus qu'une disponibilité réduite.

Issy-Stop était gagné par le déclin et on voyait apparaître ces mauvais signes qui ne trompent pas : appauvrissement des activités, amenuisement de la participation aux sorties et aux réunions du mercredi, absence de projets et surtout apparition de discordes et de désaccords en série. Je me rendis compte à un moment donné, les difficultés s'ajoutant aux difficultés, que tout cela finirait un jour prochain par une extinction pure et simple. Les groupes tenaient souvent par le dynamisme d'un noyau de copains et leur disparition entraînait naturellement le reste de la petite collectivité, c'était là leur principale faiblesse.

En revanche, pour ce qui était du CA, les choses allaient rondement, même si l'ajisme était à un moment crucial de son existence. Certes, en créant la Fédération nationale, les ajistes avaient dépassé le stade de simples utilisateurs pour devenir gestionnaires de leur réseau d'auberges, au prix d'efforts d'ailleurs extraordinaires, mais beaucoup restait encore à faire dans un environnement politique peu favorable. Cette nouvelle fédération et les idées qu'elle professait dérangeait pas mal de monde⁴³ y avait évidemment les catholiques, très conformistes à l'époque, que notre affirmation constante des principes de laïcité et de mixité révoltaient littéralement et les communistes en pleine période de glaciation stalinienne pour qui la démocratie telle que nous l'entendions n'était qu'une dégénérescence coupable et trompeuse, à ne pas confondre avec le «centralisme démocratique » conquête prolétarienne merveilleuse et à nulle autre pareille. Les socialistes de la SF10, pivots d'une « Troisième force » qui se tenait à égale distance des communistes et des gaullistes avaient pour nous une certaine sympathie⁴⁴ mais éprouvaient toutefois une appréhension diffuse devant nos conceptions hardies et nos méthodes sans détours. De leur côté, en dehors de quelques piques désagréables envoyées par André Malraux, chantre du RPF, les gaullistes nous ignoraient, en nous rangeant toutefois dans la catégorie des trublions fumeux.

⁴³ La formule célèbre « Père, gardez-vous à droite, Père, gardez vous à gauche » n'était pas suffisante pour nous. Il aurait fallu ajouter : « gardez-vous aussi devant et derrière "...

⁴⁴ Guy Mollet, le secrétaire général de la SFIO avait d'ailleurs été responsable du groupe ajiste d'Arras à l'époque du Front populaire.

Enfin, pour la plupart des organisations de jeunesse, toutes tendances ou appartenances confondues, c'était clair : nous étions l'exemple sulfureux à ne suivre en aucun cas et elles apportaient un concours empressé et frileux à la Fédération française.

Le conseil d'administration ayant une fonction d'animation, mais aussi un rôle politique important, nous parlions souvent de cette situation incommode pour nous et dans laquelle il nous fallait pourtant évoluer et manœuvrer au plus près. Nous avions peu d'alliés. Du côté des mouvements, les *Amis de la Nature « Colmar »* nous apportaient leur appui chaque fois que nécessaire et les *Éclaireurs de France* entretenaient avec la FNAJ des relations très cordiales, mais leur conflit avec la direction du Scoutisme français, à propos de la laïcité et de la mixité dans leur mouvement, faisait qu'ils attendaient beaucoup de nous sans pouvoir trop donner en retour... Dans le domaine syndical, les anarchistes de la CNT penchaient vers le Mouvement indépendant des AJ, mais cette centrale étant sur le déclin, cela avait peu d'importance, la CGT avait pris fait et cause une fois pour toutes pour la FFAJ. Enfin la CGT-Force ouvrière, tout en nous manifestant sa sympathie, regardait les choses de loin mais était disposée à agir dans notre sens si nécessaire. En revanche, de grandes organisations laïques : *Ligue française de l'enseignement*, *Fédération de l'éducation nationale* et le *Syndicat national des instituteurs*, furent en toutes occasions des alliés constants, actifs et efficaces⁴⁵,

Cela dit, il n'y avait pas que les rapports de force extérieurs, il importait aussi «faire tourner la boutique» et avec ses 3 000 adhérents la Région parisienne était assez lourde à faire manœuvrer pour des militants intégralement bénévoles. Il fallait organiser des stages de formation pour les responsables de groupes et de comités de gestion, pour les animateurs, réunir des fonds par le produit des hébergements, des cotisations et des activités, contrôler la gestion des AJ, relais et refuges du réseau de la Seine, de la Seine-et-Oise et de la Seine-et-Marne⁴⁶. Les groupes, qui constituaient l'ossature du mouvement, faisaient naturellement l'objet d'une attention particulière de la part du CA. Il fallait conseiller et intégrer les nouveaux, aider ceux en difficulté, arbitrer les conflits éclatant sporadiquement à l'intérieur d'eux-mêmes et reprendre contact avec ceux paraissant proche du naufrage ou dont on n'entendait plus parler.

Dans ce dernier cas il y avait lieu de prendre son bâton de pèlerin et aller voir de plus près pour constater, soit qu'ils existaient bel et bien, mais qu'ils s'isolaient seulement et qu'il importait de les réintroduire dans le mouvement, soit qu'ils coulaient doucement et qu'une perfusion s'imposait, soit enfin, que le désert s'était installé à leur place et qu'il n'y avait strictement plus rien à faire. A mon tour je partis dans des expéditions nocturnes, empruntant à des heures indues des autobus à plate-forme vers des banlieues lointaines, mal éclairées et où trouver une plaque de rue par nuit noire tenait du prodige. Nos copains étaient contents que l'on fasse cas d'eux et que l'on vienne les voir pendant leur réunion afin de trouver une solution à leurs problèmes. L'accueil reçu récompensait de la peine.

Enfin il y avait l'information par voie de circulaires qui était nécessaire à la cohésion de la RP et nous obligeait à rédiger clairement ce que nous devions faire savoir et surtout notre journal *Réalités ajistes* dont la fabrication conduisait les uns et les autres à se transformer en journalistes, secrétaires de rédaction et metteurs en page d'occasion. Au plan quotidien, la Région installée dans

⁴⁵ De part les statuts de la FNAJ, la CNT, la CGT et la CGT-FO étaient membres de droit de notre comité directeur national, mais n'y siégèrent jamais pour des raisons opposées. En revanche, la LFE, la FEN et le SM furent toujours présents pour des motifs identiques. Quant à la Direction de la jeunesse et des sports dont la présence nous avait été imposée à l'origine, elle ne fût jamais convoquée aux réunions et elle "oublia" toujours de se rappeler à notre bon souvenir, ce qui finalement arrangea tout le monde...

⁴⁶ On dirait aujourd'hui « Le réseau francilien des structures d'accueil de tourisme social de jeunes »...

les locaux de la Fédération devait jouer un rôle délicat de balancier, en marquant sa sympathie réelle pour l'équipe nationale en place, tout en veillant à ce qu'aucun empiétement ne vienne menacer ou même diminuer notre liberté d'action, le comité directeur ayant tendance à nous considérer un peu comme son « infanterie », voire un simple prolongement opérationnel de ses services administratifs.

Après coup je comprenais les raisons de cette impression de ruche que j'avais éprouvée en venant pour la première fois rue Saint-Georges... Désormais j'en faisais partie moi-même et je n'étais plus un néophyte l'expérience vient vite lorsque l'on est confronté à toutes sortes de problèmes à résoudre immédiatement, presque sans moyens, mais au milieu d'une équipe de copains imaginatifs, dynamiques et jamais en panne d'initiatives.

Dans nos discussions il était de plus en plus question de réunification des auberges, des relations avec l'État pour qui cette division posait de plus en plus problèmes et de notre propre Fédération qui peinait pour assurer sa légitimité et s'implanter partout sur des bases solides. De ma place encore modeste je voyais progressivement se dessiner les ambitions, s'amorcer les manœuvres et se former les coalitions.

C'est à ce moment que je compris confusément, mais avec de plus en plus d'acuité que toute association passait par trois phases de durée et d'intensité variables, mais que l'on ne pouvait pas éviter : la période des *pionniers*, imaginative et créatrice, celle des *idéalistes*, définissant des principes et élaborant des structures et enfin celle des *gestionnaires* où la rentabilité prenait le pas sur tout, avant que le déclin se produise et qu'intervienne finalement le partage des dépouilles, souvent camouflé derrière un rideau de fumée de proclamations justificatives exaltant le « réalisme » et l'inévitable « adaptation à notre époque ». Compte tenu de ce que je savais, il me sembla que nous étions déjà engagés dans la seconde phase et que la troisième ne tarderait pas à se faire annoncer.

En dehors de ces considérations un peu philosophiques, il y avait les événements extérieurs qui nous ramenaient à la réalité de tous les jours. Nous ne vivions pas dans une bulle : le « rideau de fer » n'était plus une figure de rhétorique, les ouvriers allemands s'agitaient à Berlin, le réarmement s'intensifiait à l'Ouest comme l'Est et de l'autre côté de la Méditerranée, nos copains des AJ d'Algérie nous avertissaient avec angoisse de la possibilité de troubles graves et imminents⁴⁷ et sur un fond de « politique du chien crevé au fil de l'eau », comme l'écrivait alors *Le Canard Enchaîné*, les valse ministérielles se poursuivaient à un rythme soutenu, avec obligation pour le président du Conseil d'aller, avant toute chose, quémander aides et subsides aux États-Unis pour boucler le budget de l'État.

Dans cette atmosphère quelque peu crépusculaire, nous étions parfois sollicités, comme d'autres, par les communistes pour participer à diverses manifestations organisées ou inspirées par leur parti. Ainsi la Fédération était-elle régulièrement invitée au « Festival mondial de la jeunesse démocratique » version soviétique des *Jamboree* scouts, débordant d'amitié collective programmée et de slogans pacifistes à double lecture, le tout à grand renfort de banderoles, de lâchers de pigeons et de ballons multicolores. Dans cet ordre d'idées, il nous arriva d'être convié à participer à un meeting de soutien à « L'Appel de Stockholm ».

Il s'agissait, à l'origine, de la proclamation d'un groupe d'ouvriers d'une usine sucrière suédoise réclamant l'interdiction des armes atomiques. Cela partait d'un bon sentiment, mais comme il se

⁴⁷ Le guide des AJ de 1952 n'indiquait-il pas prudemment, au chapitre « Algérie » : *Si les questions sociales t'intéressent, fais-y un long séjour les problèmes qui s'y posent en valent la peine.* C'était peu dire...

trouvait que l'URSS était dépourvue d'armements de ce type et que les USA en étaient largement dotés, les Soviétiques comprirent immédiatement tout le parti qu'ils pourraient tirer de cet appel pacifiste. Loin de s'engager directement, ils utilisèrent pour ce faire, le *Mouvement de la Paix*, animé en France par quelques personnages emblématiques qui auraient pu figurer dans une pièce du théâtre de boulevard, un physicien atomiste bien dans son emploi, un curé en béret et soutane, plus vrai que nature et une retraitée d'un certain âge, au port modeste et effacé jouant le rôle émouvant de la pauvreté militante. La Région parisienne décida d'accepter l'offre et d'envoyer sur place deux représentants, Claude et moi-même.

La réunion se passait à la *Salle des métallos*, rue Jean-Pierre-Thimbaud. A lui seul l'endroit était significatif car c'était un bastion bien connu de la partie la plus dure de la CGT. En pénétrant dans le local et en observant l'attitude de l'assistance, nous nous rendîmes compte d'emblée, qu'elle était massivement composée de « gens-vraiment-épris-de-paix », c'est-à-dire de communistes faisant semblant de ne pas l'être, rayonnants de bonheur et les yeux brillants de ceux qui sont « le printemps du monde ». Le spectacle, car il ne s'agissait que de cela, commença dans un pieux recueillement par des discours qui chauffèrent progressivement une assistance toute acquise d'avance et enfin ce fut l'apothéose l'entrée en scène des ouvriers suédois.

Comme montée sur des ressorts, la salle se dressa d'un bloc en applaudissant frénétiquement en cadence, évoquant une porte claquant sans fin ou les bruits de bottes d'une troupe en marche. Claude et moi en tant qu'observateurs, étions là pour voir, écouter, noter et rendre compte, sans manifester la moindre marque d'approbation ou de protestation et sans nous lever pour un oui ou pour un non. Notre comportement réservé fût vite remarqué et nous attira quelques regards étonnés, devenant vite désapprouvateurs, puis à la fin vraiment hostiles. Tout autour de nous les mines angéliques et fraternelles du début se transformèrent en masques de violence contenue et de répulsion dont le caractère était encore accentué par notre silence et notre calme ; puis on entendit des murmures, des *lazzis* et des interrogations menaçantes (étions-nous des provocateurs de la Préfecture de police ou des agents stipendiés de l'impérialisme américain ? Allez savoir...).

Il en fût ainsi jusqu'à la fin où il nous fallut tout de même nous frayer un passage vers la sortie à coups de bourrades brutales, afin d'échapper à un « cassage de gueule » en règle. En retrouvant la rue, nous étions tous les deux d'accord sur le fait qu'avec de tels « Partisans de la Paix », la guerre avait encore de beaux jours devant elle. Autant dire que l'on n'entendit plus jamais parler de « L'Appel de Stockholm », dès que l'Union soviétique fabriqua ses armes nucléaires et les braves ouvriers sucriers scandinaves, devenus de ce fait inutiles, retournèrent à leurs machines en tombant définitivement dans l'oubli...

*Elle a les joues et le front halé
Le ciel entier se mire en ses prunelles
Elle a les cheveux couleur de blé
Soleil et brise les ont fait boucler*

La Douve ou la fin d'une époque

L'été suivant, étant un peu démuni et en panne de projet de vacances j'acceptais la proposition de mon oncle Jean de venir comme moniteur dans la colonie de vacances qu'il dirigeait en Anjou. C'était un homme exceptionnel. Secrétaire général du syndicat CGT de la « Société des Wagons-lits et des grands express européens », il avait assuré clandestinement cette responsabilité pendant l'occupation, dans des circonstances où un tel engagement risquait tout simplement de lui coûter la vie. Il en parlait d'ailleurs peu sauf pour rappeler quelques épisodes cocasses comme celui du trafic des montres suisses, cachées dans la marmite à purée du wagon-restaurant du *Simplon-express* et destinées après revente à assurer la trésorerie du syndicat. Il avait fréquenté la poète Paul Eluard et Pierre Mendès-France. Sur le tard, il s'était intéressé aux problèmes des loisirs de l'enfance et avait monté cette colonie à la demande du comité d'entreprise des « Wagons-lits ».



Je débarquais donc en juillet à La Douve, un château de type «troubadour », pastichant vaguement le style Louis XIII, comme les parvenus en construisaient à la fin du siècle passé. Il était entouré d'un parc immense et ombragé, dans un paysage de bocage, tout près d'un petit village, le Bourg-d'Iré. Dans les années noires cette commune somnolente n'avait connu de l'occupation allemande que le passage rapide d'un *side-car* monté par deux soldats de la *Wehrmacht*. C'est dire si elle était retirée de tout.

M'occuper de gamins de dix à douze ans n'était pas tout à fait dans mes habitudes, mais je me pris rapidement au jeu, et d'autant mieux que les colonies de vacances et les auberges de jeunesse

appartenaient à des domaines assez proches. Au surplus, à La Douve et sous l'impulsion de mon oncle, on pratiquait avec ardeur et conviction la pédagogie et les méthodes des CEMEA.⁴⁸ L'équipe de moniteurs et de monitrices, étudiants, lycéens, employés et ouvriers formaient un ensemble homogène, joyeux et fortement porté sur la production de gags en tous genres dans une ambiance fantasque. J'y apportais ma propre et substantielle contribution... Avec la complicité ravie des enfants, nombre de nos activités se transformaient en versions nouvelles des aventures des « Marx Brothers ». Ma qualité d'ajiste intrigua un peu notre petit groupe et je me transformais bien vite en ardent propagandiste des AJ, tel « Biquette » naguère (mais sans scooter...). Le soir une fois les colons couchés et leur surveillance assurée par les « monos » de service, nous nous retrouvions sous un grand tilleul pour des discussions sans fin ponctuées de rires et parfois nous partions en bande à travers la campagne ou dans le village endormi pour une ballade de nuit. Lorsque nous faisons trop de bruit, l'un ou l'autre criait : chahut ! pour imposer un silence relatif et de courte durée. Ladislav, Josiane, Paulette, Danièle, Jacqueline, Robert, Liliane, Maryse et moi formions une équipe dans l'équipe et je me mis à penser qu'il y avait peut-être là de quoi créer à la rentrée un nouveau groupe ajiste. Le projet fût évoqué, il intéressa et chacun se mit à rêver à cette manière originale de poursuivre de la sorte ces vacances joyeuses.

Un sentiment plus fort que pour les autres me lia à Maryse, dont la gaieté et la spontanéité m'attiraient. Entre nous deux s'établit vite une complicité cimentée par notre sens commun de l'humour et notre façon peu conformiste de voir les choses et les limites de l'amitié ordinaire furent bientôt atteintes puis dépassées, donnant à ce séjour angevin un attrait supplémentaire et durablement magique. D'ailleurs, les enfants avaient vite détectés nos liens pourtant aussi discrets que possible et comme les moniteurs portaient le titre, surprenant pour moi, de « chef » et les monitrices de « cheftaines », Maryse avait été qualifiée par cette petite population turbulente et malicieuse de celui de « cheftaine René », ce qui en disait long sur la perspicacité des gamins de cet âge, mais au fond ce n'était pas tellement pour nous déplaire. Nous nous en amusions sans trop le faire remarquer...

Remplis par les activités quotidiennes de la colo, la gentillesse et l'espièglerie des enfants, les jours passaient trop vite comme tous les jours heureux et mes cinq semaines de vacances approchaient dangereusement de leur terme. Désirant rester à La Douve jusqu'à la fin, je décidais d'être atteint par une maladie diplomatique, ce qui au Cadastre n'était pas un événement aussi rare que le passage d'une comète⁴⁹. L'activité à la colonie se poursuivit ainsi jusqu'à son terme normal et notre fantaisie débridée trouvait toujours de nouvelles occasions d'exercer ses ravages pendant plusieurs semaines encore. La kermesse représenta le point culminant de ces vacances, moment de joie tempéré par l'approche du moment de la séparation. A l'arrivée à la gare Montparnasse, nous cachions mal notre tristesse derrière une ultime salve de facéties qui sonnaient faux...

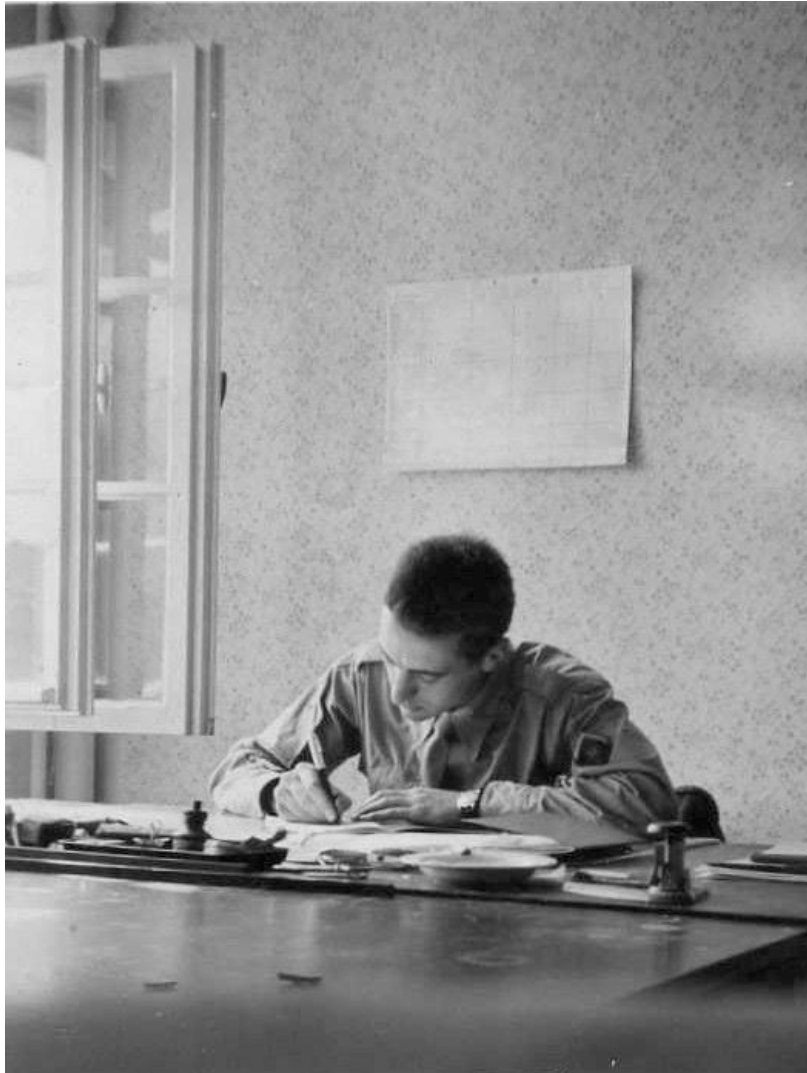
De retour rue Saint-Georges, je retrouvais militants et responsables et aussi les problèmes de la Région à reprendre à bras-le-corps: la ruche se remettait en mouvement. Je ne tardais pas, dans la foulée des bonnes résolutions prises, à quitter la responsabilité d'Issy-stop. Sur le coup, mes copains du Théâtre municipal m'en voulurent un peu de les abandonner, mais véritablement l'affaire n'était plus jouable et de fait, le groupe disparut peu de temps après.

Je repris alors vite contact avec les anciens de « La Douve » pour créer avec eux un nouveau groupe auquel se joignit mon frère Maurice. Il prit pour intitulé « Paris-Chahut » du nom de

⁴⁸ Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active.

⁴⁹ Ce fut la seule fois de ma vie que j'eus recours à ce stratagème pour prolonger des vacances. La Sécurité sociale me pardonnera. D'ailleurs, il y a prescription...

l'injonction que nous utilisons si souvent à la colo pour imposer le silence. Notre première réunion se tint dans la plus grande salle de réunion du monde: le jardin des Tuileries, mais un local abandonné par le groupe «Château-Rouge », récemment disparu, nous accueillit bientôt rue Myhra, dans un quartier tranquille et un peu provincial, près de Barbès. J'en devins le responsable le temps du démarrage ; nos effectifs augmentaient, les activités allaient bon train, l'affaire tournait rond, il nous faudrait peut-être trouver un jour une AJ à prendre en mains et à gérer, dès lors que Paris-Chahut aurait pris de l'assurance. Une nouvelle aventure commençait.



Au moment de partir faire mon service militaire en Allemagne⁵⁰, je fis le bilan de ces dernières années : j'avais connu les auberges, participé à la vie d'un groupe et à la gestion d'un relais, j'étais devenu responsable et joué un rôle à ma mesure à la « Région » et voilà que maintenant je fondais un nouveau groupe : j'avais apporté ma pierre à l'édifice de l'ajisme, au fond « la boucle était bouclée » et une page se tournait.

⁵⁰ Les conscrits provenant du Cadastre étaient automatiquement affectés au Service géographique de l'armée, agréable et benoîte sinécure, mais mon passé de syndicaliste et mes responsabilités aux auberges, nie conduisirent à mon grand désappointement dans un prestigieux régiment d'élite, au fin fond de la Forêt noire, et les Renseignements généraux ne manquèrent pas de me signaler comme un élément «à surveiller ». Je dois dire que les militaires ne tinrent strictement aucun compte de cette mise à l'index. Non seulement ils me l'indiquèrent dès mon arrivée mais firent en sorte que je devienne ensuite et à mon grand étonnement, sous-officier...

Je mesurais toutefois les répercussions de mon passage aux AJ sur ma propre vie : les copains et ma solitude disparue, mais aussi la richesse des rencontres, l'exaltation de participer à la construction d'un mouvement exceptionnel, imprégné de générosité, débordant de joie de vivre, d'espérance et de renouveau. Je ne doutais pas un seul instant que je serai à tout jamais marqué par cette petite maison dans un triangle que j'avais un jour rencontrée par hasard grâce à un collègue « dragueur » et au livre d'un ancien responsable des AJ tombé dans la collaboration avec les nazis.

Vaguement inquiet à propos de ma vie future « sous les drapeaux et étendards de la République », Robert me remit une sorte de talisman nordique qui devait, selon lui me servir de viatique pour cette aventure incertaine. Hélas, je le perdais au moment même où je passais la frontière... A l'arrivée dans une gare militaire d'Allemagne, les haut-parleurs déversaient les flonflons mous du *Tango Bleu*, dont le refrain idiot proclamait « *Donne-moi ton cœur, donne-moi ta vie* ». Je pensais que l'armée française nous en demandait décidemment un peu trop... et, dernier salut d'une époque joyeuse qui s'enfuyait déjà, je vis comme à travers les fentes d'un kaléidoscope, les visages de mes amis d'hier défiler à toute allure devant nies yeux Robert, Claude, La Bouffarde, La Régie, Figaro, Yannick, Jean-Loup, Marie-Lou, Maryse, et les autres...



ÉPILOGUE

*Là sont les amours d'autrefois
Chacun à sa place,
Tout au bout du chemin, à l'endroit
Où jamais l'oubli ne passe.*

En réalité, contrairement à ce que je pensais alors, il ne s'agissait pas du tout d'une « boucle bouclée » mais tout au contraire, de la première étape d'un long itinéraire. En effet, après mon service militaire, Robert m'incita à être candidat au comité directeur de la Fédération, où je fus élu cette fois-ci sans le concours des poissons d'eau douce, et après avoir quitté le Cadastre je devins permanent au centre national, en charge de la « Liaison province », poste clé par excellence. Un an plus tard, à l'approche de la réunification des auberges, j'accédais à la responsabilité de secrétaire général de la FNAJ (à vingt-trois ans, probablement le plus jeune des auberges de jeunesse mais sans aucun doute le dernier de l'ajisme...).

En 1956 la guerre d'Algérie me happa comme tant d'autres. Je la fis sans illusions sur son objet comme sur son issue en marquant hautement, dès le départ et sur le terrain, ma profonde hostilité à son égard. Sur ces entrefaites, la division des auberges prenait fin et mes camarades du comité directeur me tenaient discrètement au courant des difficiles négociations en cours, mais du fond des Aurès je ne pouvais qu'enregistrer ces nouvelles sans pouvoir agir d'aucune sorte, (ce qui, d'ailleurs n'était pas sans déplaire à certains de mes « amis »...). Grâce à une suite de circonstances heureuses, tenant parfois du miracle, je regagnais la France indemne mais non intact, éprouvant à mon retour un sentiment de vide immense, trouvant tout profondément changé, avec en plus des amitiés enfuies, des amours défaites.

Reprenant alors mes responsabilités et défendant nos principes et notre façon de voir les choses dans la Fédération unie des auberges de jeunesse qui se créait enfin, je jouais mon rôle au cours de cette période tumultueuse en prenant la tête du courant privilégiant l'éducatif, opposé à celui donnant la primauté au technique. Statutairement, la FNAJ et la FFAJ s'étaient facilement confondues dans cette unité, cette fois-ci fermement imposée par l'État, mais les divergences fondamentales ne s'étaient pas évanouies comme par enchantement: les « utopistes » créateurs s'opposaient toujours aux « réalistes » timorés et les noyautages politiques refaisaient surface, suivis un peu plus tard par les champions des affaires. Bref, après bien des tractations et des compromis, la FUAJ prit définitivement corps en 1958. Par la suite, et au prix de combats assez rudes, nos conceptions l'ayant emporté pour un temps, j'en devins le secrétaire général, avant de quitter définitivement les responsabilités en 1967.

Je repris alors une activité professionnelle qui se situa toujours plus ou moins dans l'« Univers de Gutenberg », comme prévu jadis par les pythonisses de l'orientation, et enrichie par d'autres occupations et d'autres engagements. Enseignant un moment l'histoire de l'imprimerie à l'université, je repensais parfois à « Totor » le jeune manœuvre que j'avais été jadis, en mesurant l'apport inestimable des AJ à mon existence...

A l'époque décrite, si les auberges de jeunesse en tant qu'institution et structures d'accueil entraient dans une phase de développement importante, en revanche l'ajisme, œuvre des jeunes et phénomène exceptionnel dans l'histoire des mouvements d'éducation populaire, brillait de ses derniers feux. Sa lente disparition allait annoncer l'effacement d'un certain type de vie associative indépendante, à fort contenu social et éducatif, où le militant l'emportait sur le notable comme sur le

professionnel et où la valeur du contenu avait autant d'importance sinon plus que la gestion du contenant.



Mais nous ne le savions pas encore et pour l'heure, rien ne nous étonnait ni ne contrariait nos enthousiasmes et nos espérances. Nos concepts étaient simples et clairs. Notre imagination n'avait pas de limites perceptibles, la vie s'ouvrait devant nous, longue, belle, large et droite. Nous ne referions en aucune façon et d'aucune manière les erreurs de ceux qui nous avaient précédés. A coup sûr, nos idées et nos principes seraient largement reconnus et appliqués un jour. Bref, notre existence riche et prometteuse valait la peine d'être vécue. Rien ne nous paraissait vraiment irréalisable, la preuve : cet incroyable «mouvement ajiste », profondément intègre et moralement sain, sans chefs à suivre, sans vérités révélées à adorer, extraordinaire champ d'expériences et formidable école de citoyens libres et égaux, que nous avons achevé de construire et fini par imposer, du moins le pensions-nous.

Il est vrai, les temps étaient autres et nous avions vingt ans, mais comme le disait si bien Goethe «*La théorie est grise, mon ami, mais l'arbre de vie est toujours vert* ».



TABLE DES MATIÈRES

Préface

Un peu d'histoire en guise d'introduction

CHAPITRE PREMIER.

A la découverte des AJ

Prélude à une longue aventure

Biquette ou la tentation

Jeunes du monde entier salut !

CHAPITRE II.

Le groupe Issy-stop

Les ajistes au théâtre municipal

Une confrérie rigide et généreuse

Un style de vie

CHAPITRE III.

L'auberge de Mondeville

Une maison communautaire

Un village paisible aux humeurs imprévues

La gestion directe

CHAPITRE IV.

Vacances catalanes en AJ

Une auberge dans une baraque à outils

Du château des templiers à l'excursion chez Franco

D'Andorre, au relais du bout du monde

CHAPITRE V.

Vers les responsabilités

Tout commença sur les bords du Grand Morin

La fête des auberges

Le congrès de Montesson-Laborde

Des réunions nocturnes à l'Appel de Stockholm

La Douve ou la fin d'une époque

ÉPILOGUE

Achévé d'imprimer
en octobre 1998
Composition par l'auteur
Impression Copygraphic

Dépôt légal 3^e trimestre 1998



Dans le domaine de la mémoire collective, le mouvement des auberges de jeunesse se rapporte à l'époque du front populaire et de l'instauration des congés payés. On ignore souvent qu'il poursuit son développement pendant les années difficiles de l'occupation, en atteignant son apogée durant les années cinquante. Surprenante aventure que celle de ces garçons et de ces filles de milieux populaires, organisant eux-mêmes leurs loisirs tout en aspirant à construire un monde nouveau et fraternel, dans un pays ruiné et au plus fort de la "guerre froide". Sous réserve des adaptations rendues nécessaires par le temps, on imagine le formidable instrument d'intégration sociale qu'aurait pu être "l'ajisme" en cette fin de siècle où l'on parle tant de "délinquance", de "banlieues difficiles" et de "jeunes de milieux défavorisés". Hélas, il disparut au moment même où s'élevèrent les premières tours et barres qui formeront bientôt les "cités à risques".